

ÉCRIRE ET RÉÉCRIRE L'HISTOIRE : Analyse historiographique
concernant les relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation
allemande (1939-1945)

Par
Marie-Dominique Racine Asselin
sous la direction de Jan Grabowski

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
Dans le cadre des exigences
Du programme de maîtrise en histoire

Département d'histoire
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Marie-Dominique Racine Asselin, Ottawa, Canada, 2014

RÉSUMÉ

De 1939 à 1945, la Pologne fut le cimetière des Juifs exterminés par l'Allemagne nazie. Sur les six millions de Juifs tués durant l'Occupation allemande, la moitié étaient Polonais. Dans le dessein nazi, ce génocide avait pour but d'anéantir le peuple d'Israël, mais aussi de l'évincer de l'histoire contemporaine par la destruction massive de ses biens, puis par l'élimination des preuves. Heureusement, plusieurs Juifs réussirent à conserver les traces de cette époque en tenant des journaux qui ont, pour la plupart, miraculeusement survécu au National-socialisme. Grâce à ces journaux, nous pouvons aujourd'hui comprendre l'ampleur des persécutions juives qui menèrent à leur extermination. Ces écrits mettent aussi en lumière tout un pan de l'histoire que nous ignorions ; à savoir les relations et les perceptions que les Juifs avaient des autres témoins, dans le cadre de cette recherche, des Polonais catholiques. Pendant les six années que dura l'occupation allemande en Pologne, les Juifs durent transiger avec ces gens qui, d'une façon ou d'une autre, regardaient le massacre se préparer.

Lorsque nous lisons les œuvres historiques sur l'Holocauste en Pologne, nous nous heurtons à des analyses différentes et à plusieurs perceptions des événements. En effet, les historiens juifs et les historiens polonais ne s'entendent pas tous sur la nature des relations entre les Juifs et les Polonais ni sur les conséquences de ces dernières. Alors que certains soulignent la participation des Polonais catholiques dans l'aide offerte aux Juifs (de façon individuelle ou dans des groupes officiels tels *Zegota*¹), d'autres historiens voient plutôt les Polonais comme des collaborateurs du régime nazi (des maîtres chanteurs ou simplement des profiteurs). Ces positions divergentes ont créé, au fil des années, une querelle au sein du milieu historique divisant les spécialistes en deux camps. Les premiers attestent que les Polonais ont contribué, d'une manière ou d'une autre, au massacre en masse des Juifs de Pologne, alors que les seconds soutiennent que les Polonais, aussi victimes du nazisme, ont fait de leur mieux pour apporter leur aide aux Juifs. Il n'y a évidemment pas qu'une seule interprétation possible en ce qui a trait aux

¹ Nom de code de la *Commission d'Aide aux Juifs*, une organisation clandestine travaillant de paire avec la résistance polonaise (*Armia Krajowa*) qui opérait en Pologne durant l'Occupation allemande entre 1942 et 1945.

relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande et la vérité se trouve probablement dans une zone grise. Cependant, ce conflit historiographique soulève d'autres questions concernant l'écriture de l'histoire en elle-même. Comment, en effet, peut-on obtenir des résultats différents en travaillant à partir des mêmes données ? Qu'est ce qui influence les historiens vers de telles conclusions ? Afin de répondre à ces questions, nous nous pencherons sur le cas précis des historiens juifs travaillant sur les relations entre les Juifs et les Polonais de 1939 à 1945. Il s'agit de comprendre comment les historiens juifs, de Pologne ou d'ailleurs, travaillent cette histoire dont ils sont si proches. En utilisant, comme matériau premier, des sources provenant de témoins (journaux, mémoires, etc.), les historiens ont décrit les persécutions des Juifs, mais aussi les relations qu'ils avaient avec les Polonais catholiques.

Nous analyserons ainsi quatre œuvres traitant des relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande. Chacune de ces œuvres a été écrite durant une période historique différente témoignant ainsi de l'importance du lieu et de l'époque de rédaction dans l'analyse historique. Nous verrons donc successivement l'œuvre d'Emanuel Ringelblum (*Polish-Jewish Relations During the Second World War*) écrite en 1943 et 1944, celle de Raul Hilberg (*La destruction des Juifs d'Europe*) écrite en 1955, mais publiée pour la première fois en 1961 puis en 1985, l'œuvre de Yisrael Gutman (*Unequal Victims Poles and Jews During World War II*) écrite en 1986 et finalement celle de Gunnar S. Paulsson (*Secret City The Hidden Jews of Warsaw 1940-1945*) écrite en 2002. Ces quatre historiens, qui travaillent souvent avec les mêmes sources, arrivent pourtant à des conclusions différentes. Cette thèse cherche donc à mettre en lumière les facteurs qui influencent l'écriture historique : les sources, le lieu de rédaction et la posture idéologique choisie par l'historien.

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, merci à mon directeur, Professeur Jan Grabowski, pour la confiance qu'il m'a accordée dans le traitement de ce sujet si délicat et de m'avoir permis d'approfondir mes connaissances. Merci pour la patience, la gentillesse, le soutien et les conseils judicieux sans lesquels ce travail n'aurait pas été possible.

Merci aussi aux professeurs Pierre Anctil et Sylvie Perrier qui ont été pour moi une véritable source d'inspiration tant sur le plan personnel que sur celui de la recherche.

Merci aussi à Madame Suzanne Dalrymple qui a toujours été disponible et patiente lorsque j'avais des questions et qui a su me guider à plusieurs reprises.

Je remercie particulièrement mon amie Isabelle Bujold pour la lecture et les corrections, mais surtout pour son inestimable et précieuse amitié. Merci à Isabelle et Cédric pour tout leur soutien. Je suis chanceuse d'être si bien entourée.

Merci à Andrée-Anne, amie attentionnée et toujours présente pour moi, ainsi qu'à ma famille pour son écoute attentive et son soutien.

Finalement, merci à François d'avoir écouté mes angoisses de rédaction (principalement), d'avoir lu et relu, d'avoir commenté sans gêne et de s'être intéressé aussi à ce sujet qui me passionne.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|--------|
| RÉSUMÉ..... | p. i |
| REMERCIEMENTS..... | p. iii |
| TABLES DES MATIÈRES..... | p. iv |
| | |
| INTRODUCTION..... | p.1 |
| | |
| CHAPITRE I : Cadre historiographique et méthodologique..... | p.8 |
| Les sources..... | p.12 |
| Méthode..... | p.16 |
| | |
| CHAPITRE II : Emanuel Ringelblum (1943-1944). Écrire l’histoire du temps présent (1943-1944)..... | p. 20 |
| | |
| CHAPITRE III : Raul Hilberg (1952-1985) Le choix des sources et la détermination historique (1952-1985)..... | p.46 |
| | |
| CHAPITRE IV : Yisrael Gutman (1986) Le gouvernement polonais en exil au service de quelle résistance ?..... | p.71 |
| | |
| CHAPITRE V : Gunnar S. Paulsson (2001) Changement de cap et critiques au XXIe siècle..... | p. 97 |
| | |
| CONCLUSION..... | P.121 |
| | |
| BIBLIOGRAPHIE..... | P. 127 |

INTRODUCTION

When a sofer scribe sets out to copy the Torah, he must, according to religious law, take a ritual bath in order to purify himself of all uncleanness and impurity. This scribe takes up his pen with a trembling heart, because the smallest mistake in transcription means the destruction of the whole work. It is with this feeling of fearfulness that I have begun this work ².

L'historien Emmanuel Ringelblum écrivit ces lignes en 1943, un an seulement avant son assassinat par les Allemands. Il comprenait l'urgence d'immortaliser les événements présents afin qu'un jour l'histoire témoigne de la disparition des Juifs de Pologne. Selon l'auteur, le travail de l'historien résidait dans cette posture semblable à celle des scribes : l'historien, comme le copiste, n'a pas droit à l'erreur qui serait fatale et ruinerait la vérité historique. Il doit donc toujours procéder à l'aide de la même méthode *scientifique*, tel un rituel, pour éviter les erreurs. Il va de soi qu'Emmanuel Ringelblum, du fond de sa cachette, n'avait pas les outils avec lesquels l'historien travaille généralement (archives) de plus, il était aussi le sujet de l'histoire qu'il écrivait. Mais le désir de faire un travail historique, de faire connaître aux générations futures la misère de son peuple, était trop grand. Cette citation qui introduit l'œuvre de l'historien laisse donc penser que Ringelblum envisageait déjà les critiques futures à l'égard de son travail.

Soulignons qu'au XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle, la construction sociale de l'historien résidait dans un travail qui fixait le passé dans un ordre temporel

² RINGELBLUM, Emmanuel, *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, Evanston, Northwestern University Press, 1992 p. 1.

clos, révolu, organisé selon des procédés rationnels aux antipodes de la sensibilité subjective du vécu. Dans ce cadre épistémologique, l'historien n'était que vérité, objectivité et passé. Ringelblum, en écrivant son document du fond d'une cave et sans pouvoir se distancier de son objet d'étude, allait à l'encontre de cette méthode historique rigoureuse. Aujourd'hui pourtant, son œuvre est toujours utilisée par les historiens et autres chercheurs afin de comprendre comment interagissaient les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande.

Cette confiance unanime en l'œuvre de Ringelblum serait-elle due au manque de sources, surtout juives, concernant la période en question? Il faut rappeler que de 1939 à 1945, la Pologne fut le cimetière des Juifs exterminés par l'Allemagne nazie. Sur les six millions de Juifs tués durant la guerre, la moitié étaient des Juifs polonais, ce qui représentaient 90% de la population juive de Pologne. Dans le dessein nazi, ce génocide avait pour but d'anéantir le peuple d'Israël, mais aussi de l'évincer de l'histoire contemporaine par la destruction massive de ses biens, puis par l'élimination des preuves du génocide. C'est précisément pour éviter ce sort que de nombreux Juifs ont décidé de conserver les traces de cette époque en tenant des journaux qui ont, dans certains cas, miraculeusement survécu au National-socialisme. À titre d'exemple, prenons l'historien et militant juif Simon Dubnov, qui fut enfermé dans le ghetto de Riga en 1941. Devinant rapidement le dessein nazi, Dubnov ne cessa de dire aux habitants du ghetto « *Jidn, schreibt und verschreibt!* », en yiddish « Juifs, écrivez et consignez ! ». C'est entre autres grâce aux initiatives comme celle de Dubnov et aux témoignages qui en découlèrent que nous pouvons aujourd'hui comprendre l'ampleur

des persécutions juives qui menèrent à leur extermination. Ces écrits mettent aussi en lumière tout un pan de l'histoire que nous ignorions, à savoir les relations que les Juifs entretenaient avec les autres témoins. Celles entretenues avec les Polonais catholiques font l'objet de la présente recherche. Pendant les six années que dura l'Occupation allemande en Pologne, les Juifs durent transiger avec leurs voisins, qui, d'une façon ou d'une autre, regardaient le massacre se préparer.

Lorsque nous lisons les œuvres historiques sur l'Holocauste en Pologne, nous nous heurtons à des analyses différentes et à plusieurs perceptions des événements. En effet, les historiens juifs et les historiens polonais ne s'entendent pas tous sur la nature des relations entre les Juifs et les Polonais, ni sur les conséquences de ces dernières. Alors que certains soulignent la participation des Polonais catholiques dans l'aide offerte aux Juifs (de façon individuelle ou dans des groupes officiels tels *Zegota*³), d'autres historiens voient plutôt les Polonais comme des collaborateurs du régime nazi (des maîtres chanteurs ou simplement des profiteurs). Ces positions divergentes ont créé, au fil des années, une dispute divisant les spécialistes. Les premiers attestent que les Polonais ont contribué, d'une manière ou d'une autre, au massacre en masse des Juifs de Pologne, alors que les seconds soutiennent que les Polonais, aussi victimes du nazisme, ont fait de leur mieux pour apporter leur aide aux Juifs. Si ces débats prennent beaucoup de place en Pologne, il faut noter qu'il en va de même dans plusieurs pays d'Europe de l'est, notamment les pays baltes, l'Ukraine et la Roumanie. N'oublions pas

³ Nom de code de la *Commission d'Aide aux Juifs*, une organisation clandestine travaillant avec la résistance polonaise (*Armia Krajowa*) qui opérait en Pologne durant l'Occupation allemande entre 1942 et 1945.

que l'Union Soviétique s'est approprié l'histoire de ces pays durant la seconde moitié du XX^e siècle. Après la chute du régime soviétique, la Pologne, comme d'autres pays, ressentit un besoin criant de prendre le contrôle de son histoire afin de retrouver ses racines, mais aussi une certaine fierté nationale.

Depuis quelques années, ce débat a pris de l'ampleur. Plusieurs conflits concernant l'histoire des Juifs de Pologne durant la Seconde Guerre mondiale sont apparus. Ces différends creusent un fossé au sein même de la population polonaise, mais aussi entre des historiens de partout dans le monde, principalement des Polonais et des Juifs. Prenons comme exemple la récente sortie du film *Poklosie* (la Glanure) du réalisateur polonais Wladyslaw Pasikowski. Ce long métrage, mettant en scène les conséquences du pogrome de *Jedwabne*⁴, créa une véritable polémique à l'automne 2012, relançant le débat sur l'engagement des Polonais dans la *solution finale*. Les historiens nationalistes polonais reprochent au cinéaste de prendre position contre son propre peuple et de dénaturer son histoire alors que d'autres, majoritairement juifs, ont reconnu la véracité historique du scénario. Notons aussi les tensions qu'il y eut au printemps 2013 lors de la commémoration du 70^e anniversaire de l'insurrection du Ghetto de Varsovie, qui coïncidait avec l'ouverture du premier musée de l'Histoire juive de Pologne, institut qui retrace l'histoire des Juifs de Pologne depuis le XVI^e siècle. Le gouvernement décida d'installer sur le terrain du musée un monument

⁴ Le pogrom de *Jedwabne* fut le massacre des habitants juifs de cette localité par les Polonais en juillet 1941. Après avoir été longtemps attribué aux Einsatzgruppen, il a été établi par l'Institut de la mémoire nationale que ce crime fut bel et bien commis par des civils polonais en l'absence des Nazis.

commémoratif dédié aux *Justes parmi les nations*⁵ polonais : ces citoyens qui mirent leur vie en danger durant l'Occupation allemande afin de sauver des Juifs. Notons aussi que depuis la construction du Musée de l'Histoire des Juifs polonais on a installé sur le terrain de l'institution un « banc Jan Karski » (résistant polonais qui fut envoyé chez les Alliés afin de les informer de la Solution finale) à côté du « sentier Irena Sendlerowska » (résistante polonaise qui créa, à Varsovie, un groupe d'aide aux pauvres et aux enfants juifs).

Ces installations créèrent un véritable malaise dans la communauté juive internationale qui y voit une concurrence des mémoires et une façon déplacée, de la part des Polonais, de s'octroyer le mérite d'avoir aidé les Juifs durant l'Occupation allemande. Il faut rappeler que ce musée n'est pas un musée commémoratif de l'Holocauste, mais bien un lieu historique où est retracée la vie des communautés juives de Pologne au cours des derniers siècles et que malgré l'ampleur de la tragédie, l'Holocauste ne représente qu'un court moment de cette histoire.

Notre recherche, sur la littérature historique des relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande, s'inscrit donc dans une conjoncture historique qui rassemble un ensemble de réflexions plus larges sur l'historiographie de l'Holocauste. Elle cherche à briser la dualité qui s'est installée entre les historiens polonais et les historiens juifs en démontrant que ce qui détermine l'écriture historique ne se retrouve pas que dans l'ethnicité de l'auteur, mais dans une panoplie d'autres

⁵ En 1953, la Knesset décida d'honorer les Justes parmi les nations. Le titre de Juste est décerné au nom de l'État d'Israël par le Mémorial Yad Vashem.

facteurs que nous identifierons plus loin. Il n'y a évidemment pas qu'une seule interprétation possible en ce qui a trait aux relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande et la vérité se trouve probablement dans une zone grise. Cette recherche soulève donc aussi de nombreuses questions concernant l'écriture de l'histoire de l'Holocauste en elle-même. Comment, en effet, peut-on obtenir des résultats différents en travaillant à partir des mêmes données ? Quelles influences les historiens subissent-ils pour tirer des conclusions divergentes des mêmes événements ?

Afin de répondre à ces questions, nous nous pencherons sur le cas précis de quatre historiens, issus de quatre périodes historiques différentes, travaillant sur le cadre historiographique et la méthodologie. Les chapitres deux, trois et quatre seront consacrés à des historiens juifs, alors que le dernier concernera un historien canado-polonais dont les origines sont en partie juives. Nous analyserons donc en premier lieu l'essai d'Emmanuel Ringelblum (*Polish-Jewish Relations During the Second World War*). Ringelblum est un historien juif de Varsovie qui créa le fonds d'archives *Oneg Shabbat* (La joie du Shabbat) lors de l'Occupation allemande. Il fut caché du côté aryen de Varsovie en 1943 et 1944 d'où il écrivit son essai. Il fut ensuite arrêté et tué par les nazis la même année. Nous nous pencherons ensuite sur l'œuvre de Raul Hilberg (*La destruction des Juifs d'Europe*). Cet historien juif-américain d'origine autrichienne écrivit sa thèse de doctorat en 1955 à New -York. Avant ses études, il servit dans l'armée américaine et fut l'un des témoins de la prise de Berlin en 1945. Nous examinerons ensuite l'œuvre d'Yisrael Gutman (*Unequal Victims Poles and Jews During World War II*). Survivant de l'Holocauste, Gutman connut l'insurrection du

Ghetto de Varsovie ainsi que deux camps de concentration. Après la guerre, il s'exila en Israël où il poursuivit des études en histoire. Il écrivit, en 1985, en collaboration avec Shmuel Krakowski, l'œuvre à l'étude. Finalement, nous analyserons l'essai de Gunnar S. Paulsson (*Secret City The Hidden Jews of Warsaw 1940-1945*). Paulsson, fils d'un père juif survivant de l'Holocauste et d'une mère catholique, fit ses études en histoire aux États-Unis.

Il s'agit de comprendre comment ces historiens, de Pologne ou d'ailleurs, ont travaillé cette histoire dont ils sont si proches. En utilisant comme matériau premier des sources provenant de témoins (journaux, mémoires, correspondances, etc.), les historiens ont décrit les persécutions des Juifs, mais aussi les relations qu'ils avaient entretenues avec les Polonais catholiques. Nous chercherons à découvrir les différences et les ressemblances entre les écritures de ces quatre historiens en observant la perspective que chacun d'eux utilise pour expliquer la mort de ces trois millions de Juifs polonais.

CHAPITRE 1

CADRE HISTORIOGRAPHIQUE ET MÉTHODOLOGIE

« Parler d'histoire sans prendre en compte son historicité, c'est se condamner d'emblée à n'y rien comprendre ».
Krzysztof Pomian

Comme cette thèse se veut avant tout un essai épistémologique qui cherche à reconnaître les facteurs déterminant l'écriture de l'histoire des relations entre les Juifs et les Polonais de 1939 à 1945, l'historiographie et la méthode utilisée ne sont pas négligeables. Aussi allons-nous consacrer quelques pages à ce sujet.

Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, la science historique et ses méthodes ont été fortement remises en question. L'arrivée des nouveaux courants de pensée tels que les *cultural studies* et le *linguistic turn*, qui énonce que tout travail intellectuel ne peut avoir lieu sans une analyse préalable du discours, remet en question les fondements des sciences humaines et, parmi elles, de la science historique. Dans le cadre d'une recherche historique, le discours de l'historien est considéré aussi important que le discours véhiculé par les sources utilisées. Selon cette rhétorique, comme l'historien travaille sur des textes et que la réalité analysée n'est accessible que par la médiation du langage, il est postulé qu'il n'appréhende en fait que la représentation discursive de cette réalité.

Ces théories qui s'appuient sur les travaux poststructuralistes de Jacques Derrida et de Michel Foucault, viennent affirmer l'impossibilité pour l'histoire d'être objective et vraie. Elles affirment que l'histoire, comme la philosophie, dépend d'un code de langage

préétabli. Elles remettent ainsi en question les théories de l'École méthodique initiées par Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos et leur désir de rendre à l'histoire l'impartialité et la justesse des sciences pures. Afin de remédier à la situation et de rendre la science historique aussi juste que possible, les historiens ont dû définir de nouveaux concepts. L'un d'eux, qui sera la plaque tournante de la méthode utilisée dans cette recherche, se retrouve dans les *régimes d'historicité*. Ce concept, formé et appliqué principalement par l'historien français François Hartog, se définit comme étant « les modes d'articulation des trois catégories de temps du passé, du présent et du futur [...] et de la façon dont leurs articulations ont varié selon les lieux et selon les époques ⁶ ». Selon Hartog, ce régime d'historicité (rapport qu'une société a au passé, au présent et à l'avenir) est marqué actuellement par le *présentisme*, qui privilégie la mémoire (traces laissées dans le présent par des passés successifs) à l'histoire (reconstruction et mise à distance de ces passés).

Pour expliquer le cheminement de cette théorie, Hartog prend l'exemple de Saint-Augustin qui, dans le livre XI de ses *Confessions*, se retrouve dans l'incapacité de dire *le temps qu'il est*. Saint-Augustin, précurseur des notions contemporaines sur le temps présent, explique qu'il se trouve dans trois temps simultanément : la mémoire (le présent du passé), l'attention (le présent du présent) et l'attente (le présent du futur). Dans les anciens régimes d'historicité comme celui d'Augustin, le passé éclairait l'avenir. Aujourd'hui, selon Hartog, nous croyons au contraire que c'est le présent qui détermine le passé en ce sens que nous travaillons la science historique avec des outils

⁶ HARTOG, François, *Régime d'historicité*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 54.

contemporains et sans cesse renouvelés : écoles de pensées, sources, etc. L'histoire a démontré à plusieurs reprises que le temps qui passe modifie la manière de voir et de faire de l'histoire. Reprenant Lucien Febvre et Marc Bloch, fondateurs de l'école des Annales, sur l'indispensable souci du présent, Hartog souligne « qu'ils placent le travail de l'historien sous le signe d'un double mouvement : du passé vers le présent et du présent vers le passé ⁷ » afin de justifier l'histoire.

L'historien qui cherche à comprendre la nature des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande pose donc une question qui lui est contemporaine, parce qu'influencée par les conditions sociopolitiques et par la doxa historique qui l'entoure. L'historien contemporain pose la question de la nature de ces relations puisqu'aujourd'hui nous considérons que l'Holocauste ne peut plus être une histoire binaire concernant les victimes juives face aux persécuteurs nazis. Il n'en va pas de même pour les historiens s'étant penchés sur l'Holocauste en Pologne dans les années 1960. Le bagage de l'historien n'est donc pas seulement constitué des sources représentant le passé ni de la sélection de ces sources qu'il accomplit, mais bien de matériaux amassés ici et là en cheminant à rebours, du présent où il se trouve jusqu'au passé qu'il tente d'éclairer, puis en sens inverse afin de revoir l'histoire chronologiquement.

Ce double mouvement qu'accomplit l'historien n'est pas sans poser de problèmes. Beaucoup d'historiens ne sont pas d'accord avec cette nouvelle posture et préféreraient

⁷ *Ibid*, p. 69.

que l'histoire s'en tienne à la fonction scientifique établie par l'École méthodique. La question éthique est donc au cœur de ce nouveau rôle. Si l'historien accomplit un travail d'interprétation à partir d'une écriture par traces, lesquelles doit-il choisir afin d'écrire le bien-fondé des événements? La question de la vérité historique est aussi soulevée par les changements dans le rôle de l'historien apportés par les nouveaux régimes d'historicité. Le caractère désormais indirect de cette connaissance la voue à demeurer toujours incomplète, partielle et non fautive : l'historien a la lourde tâche de composer avec des fragments, de joindre des morceaux épars en tâchant de les comprendre .

L'historien et philosophe Tzvetan Todorov souligne : « Un constat de fait est ou vrai ou faux. Une interprétation des faits peut être intenable, donc réfutable, mais elle ne possède pas, à l'autre extrême, un seuil supérieur ⁸ ». Il souligne aussi que :

« Le terme vérité peut resservir, mais à condition qu'on lui donne un sens nouveau : non plus une vérité d'adéquation, de correspondance exacte entre le discours présent et les faits passés, mais une vérité de dévoilement, qui permet de saisir le sens des événements. Un grand livre d'histoire ne contient pas seulement des informations exactes, il nous apprend aussi quels sont les ressorts de la psychologie individuelle et de la vie sociale. De toute évidence, vérité d'adéquation et vérité de dévoilement ne se contredisent pas, mais se complètent ⁹ ».

Cette notion de vérité se retrouve au cœur de la thèse en question puisque cette dernière cherche à comprendre comment plusieurs historiens, qui se basent pourtant sur les mêmes sources, peuvent obtenir des résultats différents. La réponse réside dans ce mouvement, décrit plus haut, de l'historien sur la ligne du temps. Comme le philosophe Paul Ricœur l'explique dans son essai *Histoire et Vérité*, l'histoire possède le caractère

⁸ TODOROV, Tzvetan, *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 136.

⁹ *Ibid*, p. 135.

mouvant d'une connaissance qui fonctionne toujours par « rectification de l'arrangement officiel et pragmatique du passé¹⁰ ». Chaque ouvrage s'inscrit donc au sein de l'ensemble plus vaste du champ historiographique qui se forme et se déforme suivant les parutions. Si la connaissance historique est en perpétuelle mutation, c'est d'abord parce que l'histoire est fatalement prise au sein de l'histoire, et que chaque époque aura sa manière de se positionner par rapport à telle ou telle période. Les quatre historiens à l'étude ont été choisis, bien évidemment, pour leur judéité, mais surtout parce qu'ils appartiennent à quatre espaces-temps différents. Ces intervalles sont déterminants dans l'écriture historique et sont en partie responsables des différences d'interprétation des historiens.

Bien sûr, le temps à lui seul ne peut pas déterminer parfaitement l'écriture historique. Les sources, qui voyagent elles aussi entre deux temps, déterminent l'herméneutique historique. Comme la question des sources est centrale dans cette recherche, nous consacrerons quelques pages afin d'expliquer les interrogations qui y sont liées.

LES SOURCES

En ce qui a trait à l'écriture historique des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande, l'historien Emmanuel Ringelblum, qui écrit d'abord dans le ghetto et plus tard dans sa cachette du côté aryen de Varsovie, en 1943 et 1944,

¹⁰ RICOEUR, Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Le Seuil, 1955 p. 28.

sera repris par les historiens suivants : Hilberg, Gutman et Paulsson, qui seront eux-mêmes repris dans des études postérieures. Les historiens d'après-guerre reprendront les sources qu'il a d'abord utilisées et les réinterpréteront selon un ensemble de sources plus grand. Pour comprendre comment les historiens juifs ont construit l'histoire des relations entre les Juifs et les Polonais, nous devons d'abord faire deux constats.

Premièrement, les historiens de la guerre et de l'immédiate après-guerre (prenons l'exemple d'Emmanuel Ringelblum et de Raul Hilberg) travaillaient avec beaucoup moins de matériaux que ceux ayant écrit dans les années 1980 et après (Israël Gutman, Gunnar S. Paulsson). La question des sources est incontournable pour la thèse en question. En effet, les sources expliquant la teneur des événements - journaux, mémoires - ne semblent pas présentes ou disponibles durant les premières décennies suivant la fin de la guerre. Certains témoignages de survivants ont été retrouvés quelques années après les événements, alors que certains rescapés ne se prononcent qu'au moment des procès nazis (autour des années 1960) et, majoritairement, durant les années 1980 et 1990. Les historiens qui écrivent avant la publication de ces documents n'ont donc pas d'autre choix que de travailler avec différents matériaux : fonds d'archives Ringelblum¹¹, registres des déportations, correspondances nazies, décrets, lois, coupures de presse, etc.

¹¹ Emmanuel Ringelblum savait dès le début de l'Occupation que les événements vécus par les Juifs allaient devoir être racontés un jour. Aussi forma-t-il une équipe d'historiens dès 1939 afin de récupérer des matériaux pour la future construction de l'histoire des Juifs de Pologne. Les archives Ringelblum sont composées de correspondances, de coupures de journaux et de décrets allemands.

Les historiens travaillaient avant tout avec des archives officielles : civiles et juridiques. Il faut donc attendre les années 1980 avant que l'utilisation des journaux personnels ne devienne légitime et commune dans les milieux historiques. À ce moment seulement, la définition historique et juridique est modifiée et l'archive devient, selon Hartog :

« l'ensemble des documents, quels que soient leur date, leur forme et leur support matériel, produit ou reçu par toutes personnes physique ou morale, et par tout service ou organisme public ou privé, dans l'exercice de leurs activités. Tout est à la limite archivable et les archives constituent la mémoire de la nation et une part essentielle de son patrimoine historique¹²».

L'historien qui s'intéresse aux relations entre les Juifs et les Polonais travaille donc de plus en plus avec des individus et leur perception des événements. Les hommes du quotidien, ceux qui écrivirent leurs mémoires pour l'histoire ou simplement dans un but cathartique, deviennent les acteurs de l'histoire. Les historiens reprennent leurs paroles, les confrontent, les comparent, les analysent et en font un récit véridique qui nous aide à comprendre ce qu'était la vie pour un Juif durant l'Occupation allemande en Pologne. Tel un scénariste, l'historien dispose de la parole provenant des sources qu'il a choisies afin de les faire dialoguer. Il interprète les sources avec sa subjectivité propre tout comme le témoin écrit son journal (future source) avec la sienne. En ce sens, l'historien et le témoin se partagent l'histoire.

La relation entre le témoin (via son journal ou son témoignage) et l'historien est centrale dans la thèse en question. L'historien Nicolas Offenstadt, dans un article consacré à la question des témoins de l'histoire, va même jusqu'à dire qu'il s'agit d'une

¹² HARTOG, François, *Régime d'historicité*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 129

coécriture puisque l'historien, en mettant plusieurs témoignages/journaux en relief, redéfinit ou précise les événements¹³. Cette dernière proposition soulève l'une des questions centrales de cette thèse, mais aussi de toute écriture historique : comment, en effet, écrire la vérité si nous interprétons les sources qui, elles-mêmes, sont une interprétation des événements ? N'y a-t-il pas quelque chose d'éminemment politique dans le fait d'interpréter ce que d'autres historiens ont préalablement établi ? L'historien François Hartog écrit :

« Il reste à classer parmi les usages politiques du passé ceux qui relèvent de la simple position de l'historien dans le temps - c'est-à-dire, de sa contemporanéité et de l'historicité de sa démarche [...] elle invite à réfléchir sur ce que c'est, pour un historien, d'être le contemporain du contemporain - situation qui, de fait, engage un usage politique du passé; à s'interroger sur le régime d'historicité dans lequel ces questions se posent.¹⁴ »

Nous chercherons donc à déterminer quelles visions des Polonais transmettent les historiens dans leurs ouvrages à travers l'analyse et le choix des sources utilisées. Ces sources sont d'abord fragmentées puis placées face à une multiplicité d'objets hétéroclites que les historiens doivent trier, agencer et interpréter pour former leur propre ouvrage. Cette question de l'arrangement conduit à des choix déterminants pour la transmission de l'histoire.

Le second constat implique l'historien en tant qu'être et son œuvre en tant que nouvelle source. Comme l'histoire de l'Holocauste fut construite sur plus d'un demi-

¹³ OFFENSTADT' Nicolas, « Le témoin et l'historien » dans DELACROIX, Christian, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt, *Historiographie, II*, Paris, Édition Folio Histoire, 2010, p. 1242-1252

¹⁴ HARTOG, François et Jacques Revel, *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions Enquête, 2001, p.19.

siècle, l'essai historique basé sur les sources premières se retrouve, quelques décennies plus tard, entre les mains d'autres historiens qui l'utiliseront à leur tour pour l'écriture de leur propre ouvrage. Ainsi, les pionniers de l'écriture du *Judéocide* (ici Emmanuel Ringelblum et Raul Hilberg) sont sans cesse repris par de nouveaux historiens qui confrontent non seulement les sources premières sur lesquelles ils basent leur argumentaire, mais aussi ces écrits d'historiens. L'essai historique devient donc une source première, tels les mémoires et témoignages.

Ce phénomène de reprise d'une étude comme source première est appelé par l'historien Enzo Traverso une *substitution mémorielle*. Traverso donne l'exemple du cinéaste Claude Lanzmann, réalisateur du célèbre documentaire *Shoah*, qui considérait son film non pas comme une représentation de l'Holocauste, mais bien comme un événement à part entière : « c'est-à-dire (comme) des preuves factuelles qui restent de cet événement ¹⁵ ». Le réalisateur considérait donc son œuvre comme une archive de l'Holocauste, alors qu'il s'agissait plutôt d'une mise en récit des sources (témoignages) utilisées. De la même façon, les historiens écrivent leurs ouvrages en analysant et en critiquant les études des historiens précédents, créant ainsi un dialogue dans le temps.

MÉTHODE

À la lumière de l'historiographie dans laquelle cette recherche s'inscrit, nous pouvons désormais développer notre cadre méthodologique. Revisiter les écrits

¹⁵ TRAVERSO, Enzo, *Le passé, mode d'emploi : Histoire, mémoire, politique*, Paris, Éditions La fabrique, 2005, p. 68.

historiques témoignant des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande, à l'aide des éléments soulignés plus haut, permettra de mettre en lumière les véritables facteurs qui influencent l'écriture historique tout en confirmant notre hypothèse, à savoir que l'ethnicité de l'historien n'est qu'un élément mineur de cette écriture historique puisque le temps et l'espace dans lequel il se trouve influenceront à la fois les sources – dans leur disponibilité – mais aussi la façon de les interpréter.

Nous consacrerons donc à chacun des historiens à l'étude – Emmanuel Ringelblum, Raul Hilberg, Yisraël Gutman et Gunnar S. Paulsson – un chapitre. Chaque chapitre abordera trois idées bien distinctes. La première sera consacrée à ce que nous appellerons la doxa historique. Dans cette section, nous ferons une analyse externe, puis interne, de l'œuvre et de l'historien, exactement comme nous le ferions avec un document historique. Nous retracerons les conditions sociopolitiques et culturelles dans lesquelles évolue l'historien, mais aussi celles dans lesquelles se poursuit l'écriture historique de la Pologne en guerre. Nous nous attarderons aussi à l'éthos de l'historien, ainsi qu'aux grands courants de pensée qui caractérisent son époque.

Dans un second lieu, nous analyserons ce que dit l'auteur des relations entre les Juifs et les Polonais et les sources d'où il tire ses informations. Nous comparerons les sources mises à la disposition de l'historien et celles qu'il a utilisées. En dernier lieu, nous nous questionnerons sur ce que les autres sources disent de ces relations. Nous revisiterons ainsi les sources premières utilisées par l'auteur. Nous analyserons le contenu des textes par rapport à leurs conditions d'élaboration ainsi qu'aux méthodes et

procédés employés par l'auteur pour transmettre l'information et défendre sa position. Puis, nous comparerons les conclusions de l'historien avec celles du témoin afin de vérifier la véracité du récit du premier. Ces comparaisons permettront de voir les nuances apportées par chacun des historiens à l'écriture de l'histoire des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande et de déterminer quels facteurs influencent cette écriture.

LIMITATIONS

Ce travail cherche à démontrer la complexité et les problèmes de l'écriture historique des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande. Afin de faire cette démonstration, nous avons choisi quatre historiens, dont trois sont d'origine juive. Nous avons fait le choix de ces historiens pour plusieurs raisons que nous avons énoncées plus haut.

Bien évidemment, cette courte recherche se heurte à des limitations immenses. Nous aurions, en effet, pu choisir d'autres historiens pour démontrer les problématiques de l'écriture historique des relations entre les Juifs et les Polonais. Aujourd'hui, nous comptons de nombreux historiens qui travaillent sur la question de la Pologne durant l'Holocauste. Nous avons décidé de conserver ces quatre historiens puisque chacun d'eux a fait ses recherches et écrit ses œuvres dans un lieu et un temps particulier (Varsovie 1943-1944, New York 1955, Jérusalem 1985 et Londres 2002). De plus, même si la majorité de ces historiens s'entendent sur la nature des relations entre les

Juifs et les Polonais, chacun d'eux apporte des nuances intéressantes selon l'angle sous lequel la question est abordée.

CHAPITRE II

EMANUEL RINGELBLUM : ÉCRIRE L'HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT

(1943-1944)

Écrire l'histoire au moment même où elle se dessine sous nos yeux demeure une opération difficile qui apporte son lot de problèmes sur le plan éthique et, cela va de soi, sur le plan documentaire. Afin de mener à terme une telle expérience, il faut d'abord avoir la capacité de reconnaître que le moment vécu possède des qualités historiques, puis se détacher de ce même moment présent afin d'en faire un portrait net et objectif. Il est aussi nécessaire d'avoir la perspicacité de voir dans les éléments qui nous entourent les preuves des événements vécus. Emmanuel Ringelblum, historien du ghetto de Varsovie, accomplit cet exploit en écrivant, en 1943 et 1944, un ouvrage sur les relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande¹⁶. Terré du côté aryen de la capitale polonaise, Ringelblum décrit avec précision et une objectivité quasi irréprochable comment évoluent ces relations.

Ce second chapitre est consacré à l'historien et aux méthodes utilisées pour décrire les relations entre les Juifs et les Polonais. D'abord, nous nous intéresserons aux conditions socioéconomiques et politiques de la Pologne dans laquelle évolue Emmanuel Ringelblum avant et durant la Seconde Guerre mondiale. Nous analyserons ensuite l'éthos de l'auteur : son vécu d'homme et d'historien, ainsi que l'historiographie dans laquelle son travail s'inscrit. Afin de comprendre d'où l'historien tire ses conclusions,

¹⁶ RINGELBLUM, Emmanuel, *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, New York, Northwestern University Press, 1986, 376 pages.

nous consacrerons la deuxième partie aux sources utilisées par Ringelblum. Nous examinerons le contenu de ces documents et les conclusions qu'en tire Ringelblum. En dernier lieu, nous nous attarderons sur les sources personnelles, lettres et correspondances témoignant des mêmes évènements¹⁷. Afin d'attester les faits rapportés par l'historien, nous ferons un travail de comparaison entre ce que Ringelblum décrit dans son essai et quatre témoignages écrits à Varsovie au même moment. Nous mettrons en relief les conclusions de Ringelblum sur les relations entre les Juifs et les Polonais et ainsi constaterons la place que prend la judéité dans cette prise de position.

DOXA HISTORIQUE

À la suite de la Première Guerre mondiale, la Pologne connut un changement politique qui recréa littéralement le pays. Suite à la signature du traité de Versailles en 1919, les partitions de la Pologne datant du XVIII^e siècle furent annulées. Ce nouvel État polonais reçut plus de la moitié des anciennes provinces allemandes de Posnanie et la Prusse occidentale en plus d'hériter de certaines portions de la Haute-Silésie. En 1926, le maréchal Pilsudski prit le pouvoir à la suite d'un coup d'État. Durant les neuf années qu'il resta au pouvoir, « sa conception de l'État était multinationale tout en restant d'un nationalisme clairement affiché. Il acceptait les différences dans le cadre de la légalité et de l'égalité¹⁸». Ainsi, « le maréchal n'avait pas une sympathie immodérée pour les Juifs,

¹⁷ Comme la majorité des témoignages ont été recueillis après la guerre, Ringelblum n'a pu les consulter.

¹⁸ MINCZELES, Henri, *Une histoire des Juifs de Pologne, religion, culture, politique*, Paris, Éditions La Découverte, 2006, p. 231.

mais il en estimait certains ¹⁹». Au cours des années 1930, la *polonisation* de la société s'accroît, notamment grâce au service militaire et à la scolarisation obligatoire. Le nationalisme devint l'idéologie dominante, particulièrement après la mort de Pilsudski en 1935. Jusqu'en 1939, cette idéologie apporte avec elle un lot de questions sur les minorités, principalement sur celle d'origine juive. « Plusieurs groupuscules nationalistes et des bandes fascistes surgissaient, l'Église était traînée dans la politique, trop de prêtres catholiques se laissant emporter par la marée nationaliste ²⁰».

Avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne et ses campagnes antisémites, le gouvernement, déjà autoritaire, se durcit et muselle l'opposition. Les dirigeants polonais profitent de la situation et opèrent un rapprochement avec l'Allemagne où un pacte de non-agression est signé en janvier 1934. En juin de la même année, Joseph Goebbels, ministre du Reich à l'Éducation du peuple et à la Propagande, est invité en Pologne par des cercles conservateurs. Il y présente le modèle allemand de démocratie avancée ainsi que les nouvelles méthodes concernant *la solution de la question juive*. Durant les années qui suivent, l'antisémitisme dans toutes ses composantes – économique, politique et religieuse – devient l'une des données majeures de la société polonaise.

Sur le plan politique, c'est une campagne antisémite croissante que mène l'extrême droite polonaise. Les actions de commandos contre des commerces juifs et des synagogues – vitres brisées, bombes posées – se multiplient, mais le système de justice ne semble pas réagir à ces exactions. Les pogromes les plus notoires sont ceux de Grodno

¹⁹ *Idem.*

²⁰ DAVIES, Norman, *Histoire de la Pologne*, Paris, Éditions Fayard, 1984, p. 152.

(1935), de Przytyk (1936), de Minsk Mazowiecki (1936) et de Brzesc (1937). Durant ces années, les boycotts de commerces juifs se multiplient partout en Pologne.

L'HISTORIEN

Lors de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie en septembre 1939, Emanuel Ringelblum est déjà un historien, un pédagogue et un vulgarisateur réputé. Depuis sa sortie de l'université en 1927, il concentre ses recherches sur l'histoire des Juifs de Pologne du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle. Ses principaux questionnements concernent les relations entre les Juifs et les Polonais, tant sur le plan social que politique. Avec l'institut scientifique juif, YIVO, qui rassemble différentes disciplines des sciences sociales fondées sur un souci commun de l'ethnographie, Ringelblum s'impose un rôle à la fois politique et pédagogique. YIVO se donne pour mission de faire connaître aux Juifs leur histoire et de leur faire prendre conscience de leur existence en tant que groupe à l'extérieur de la religion, afin qu'ils prennent la place qui leur est due au sein de l'histoire polonaise. Malgré son adhésion à un groupe sioniste-socialiste, Ringelblum ne valorise pas l'exil des Juifs vers la Palestine. Il croit au contraire que l'acquisition de cette conscience historique peut offrir un rempart culturel aux Juifs, surtout aux Juifs laïcs qui rejettent à la fois la religion et l'assimilation.

En plus de travailler pour YIVO, l'historien s'est aussi lié d'amitié, depuis 1930, avec Itzhak Giterman, responsable de la section polonaise de *l'American Jewish Joint Distribution Committee*. Ringelblum contribue aux activités de l'organisation et vient

ainsi en aide aux Juifs de Pologne expulsés d'Allemagne en 1938 et 1939. Le travail d'Emanuel Ringelblum s'inscrit donc dans une historiographie qui cherche à faire redécouvrir aux Juifs et à la population polonaise l'histoire de son peuple.

Ainsi, en 1939, l'historien sait que les Juifs de Pologne et d'ailleurs en Europe vivent un moment décisif et qu'il est de son devoir d'empêcher leur éviction de l'histoire. Ringelblum prend donc la responsabilité de la transmission de la mémoire juive en créant un groupe de recherche. Cette opération secrète, dont le nom de code est *Oyneg Shabbos* est fondée dès octobre 1939. Ringelblum, avec de nombreux autres écrivains juifs, des rabbins, des scientifiques et même de simples citoyens, rassemble des récits, des rapports détaillés concernant tous les aspects de l'existence des Juifs : des listes des déportés et des travailleurs forcés, ainsi que des témoignages en provenance des différents ghettos de Pologne (notamment de nombreuses correspondances attestant de la tournures des évènements dans les différents ghettos). Un important fonds de documents officiels est aussi réuni. On y retrouve les annonces des autorités d'occupation, des formulaires, des cartes d'alimentation et des cartes d'identité. Une partie de la presse clandestine juive y est aussi conservée, en plus de textes littéraires et d'œuvres d'art témoignant de l'intense activité intellectuelle et culturelle juive au sein du ghetto. Environ 25 000 pages sont ainsi rassemblées, puis conservées.

En plus de conserver ces documents importants sur la vie des Juifs dans les ghettos, le groupe de chercheurs parvient à mettre la main sur des plans et des descriptions détaillées de la destruction des ghettos dans d'autres parties de la Pologne

occupée, sur les camps d'extermination de Treblinka (deuxième plus gros camp d'extermination après Auschwitz – l'on y compte entre 700 000 et un million de morts provenant principalement de la région de Varsovie) et de Chelmno.

Polish-Jewish Relations During the Second World War, laissé en héritage par Emmanuel Ringelblum, est un document hybride entre le témoignage et l'essai historique. Comme nous l'avons souligné plus tôt, malgré la volonté d'objectivité de l'historien, il n'en demeure pas moins que ce dernier est littéralement pris au cœur par l'histoire qu'il écrit en plus d'en être l'un des principaux protagonistes. L'historien introduit son œuvre en expliquant que : « the material on which this work is based is as yet too fresh, too unripe, to permit objective judgement by an historian. Much official information, press material and the like, which will be needed to supplement this work after the war – all this is still lacking ²¹ ». Lorsque nous parcourons l'œuvre de Ringelblum, nous nous trouvons confrontés à la fois à des faits historiques accompagnés de preuves tangibles, à des descriptions tirées de témoignages d'autres Juifs et à des moments de réflexion personnelle.

SOURCES UTILISÉES

Nous l'avons noté, Ringelblum, par sa position géographique et par sa proximité avec l'histoire qu'il écrit, n'a pas à sa disposition le matériel généralement nécessaire à l'historien pour accomplir sa tâche. Ce qu'il utilise comme source provient de ce qu'il a

²¹ RINGELBLUM, Emmanuel, *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, New-York, Northwestern University Press, 1986 p. 192.

lui-même constaté. Ainsi, en 1943, lorsque Ringelblum est caché du côté aryen de Varsovie dans sa planque nommée *Kryisia* et qu'il écrit *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, il n'a sous la main que trois types de sources : des documents officiels tels que les journaux, des témoignages recueillis en partie par l'Oyneg Shabbos et sa propre perception des événements.

Les sources officielles disponibles à l'époque – telles que les journaux, les publicités antisémites, les décrets et les lois – circulent partout en Pologne, mais ne disent rien sur les relations entre les Juifs et les Polonais. Par contre, elles permettent à Ringelblum de comprendre et de justifier leurs interactions. L'historien consacre beaucoup d'espace à la question des sources publiées ou diffusées. Il note que la propagande, généralement antisémite, se retrouve autant à la radio que dans les journaux. Selon l'auteur, ces documents, provenant des dirigeants nazis, ont pour but d'exacerber l'antisémitisme polonais déjà existant. Ces pamphlets haineux sont responsables du comportement de certains Polonais : pilleurs, dénonciateurs, meurtriers.

Ringelblum parle d'abord de la propagande antisémite qui prend place un peu partout en Pologne dès l'Occupation allemande. Ces campagnes antijuives prennent place à différents endroits, autant dans les quotidiens polonais que dans la rue. Après l'invasion allemande, les Nazis en profitent pour faire passer leur message antisémite dans plusieurs journaux de langue polonaise afin de toucher la population locale. L'historien explique: « Since these papers are the sole sources of news, they are read in mass numbers despite the fact that the Polish underground ordered a boycott of this reptilian

press²². Not a day passes without some articles, paragraph or notice appearing in this press directed against the Jews²³». En s'incrutant dans la quotidienneté des Polonais, les Nazis croient pouvoir éviter des réactions trop grandes suite aux persécutions juives et même se faire quelques alliés.

Le *Nowy Kurier Warszawski* (Nouveau courrier de Varsovie) est un quotidien créé par les Nazis de langue polonaise. Il fait partie des quotidiens qui circulent le plus en Pologne entre octobre 1939 et janvier 1945²⁴. Non seulement y retrouve-t-on des lettres et des décrets antisémites écrits par des Nazis, mais aussi des lettres ouvertes signées par des représentants de l'Église catholique. L'un des rédacteurs est le recteur de l'église Saint-Hyacinthe de Varsovie, le père Stanislaw Trzeciak, membre actif du parti pro nazi *Narodowa Organizacja Radykalna*). Ringelblum note: « The main subject of all these articles is the old hobby horse of the anti-Semitic writers, 'Judeo-communism'²⁵»

La propagande antisémite ne se retrouve pas uniquement dans les journaux et ne représente pas uniquement des textes dirigés contre les Juifs. Afin de toucher le plus de monde possible, les Nazis font preuve d'imagination. Ringelblum souligne :

²² La presse reptilienne est une expression consacrée d'après une métaphore de Bismarck dans un discours de 1869. Il désignait le journaliste qui était payé sur des fonds secrets (fonds de reptiles), à la solde de Bismarck. Dans le cas présent, il s'agit plutôt d'un journal aux gages des Nazis, monté dans le but de nuire.

²³ RINGELBLUM, Emmanuel, *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, New York, Northwestern University Press, 1986 p. 192.

²⁴ On comptait plus de 200 000 exemplaires imprimés en semaine et 149 000 vendus.

²⁵ RINGELBLUM, Emmanuel, *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, New York, Northwestern University Press, 1986 p. 193.

« Besides radio, press, exhibitions etc., the German's propaganda machine almost daily issues coloured posters and proclamations [...] one of the posters was an enormous caption: 'Jews, lice, typhoid'. Posters were put up in the tram and in the street depicting a Jew making mince-meat with a rat in it, pouring water into the milk, putting a louse into pastry or kneading dough with dirty feet ²⁶».

Ces affiches servent principalement à faire peur aux Polonais. En croyant que les Juifs sont contaminés et contagieux ou en les percevant comme des monstres prêts à vendre du rat au lieu du bœuf pour faire plus d'argent, non seulement les Nazis réussissent-ils à accroître l'antisémitisme polonais, mais aussi à augmenter le nombre de dénonciateurs au sein de la communauté locale.

Dans le même ordre d'idées, Ringelbum note la publication sur la peine de mort pour quiconque, ainsi que les membres de sa famille, qui cache un ou plusieurs Juifs. L'historien souligne que la menace était telle que les Polonais catholiques qui avaient de véritables amis dans la communauté juive : « drew back ; they were terrified of the consequences of having their Jewish friends stay in their flats or in an Aryan hide-out, and they refused to harbour them on one pretext or another ²⁷». Selon l'auteur, cette menace non seulement décourage les Polonais d'aider les Juifs, mais les pousse à la dénonciation. Même après les rafles de l'été 1942 et l'insurrection du Ghetto de Varsovie au printemps 1943, les nazis continuent cette propagande et les Polonais s'enfoncent dans la voie de la dénonciation.

« It has become difficult to reproach the Jews with buying up all the food, with being responsible for the high cost of living, for taking bread away from Poles, for taking over all the jobs, etc. And still, the Polish anti-Semites would like to help the Gestapo by

²⁶ *Ibid* p.194.

²⁷ *Ibid* p.96.

exposing Jews, would like to carry out Hitler's programme a hundred percent. That is why they still look for arguments against the Jews²⁸».

LE GOUVERNEMENT EN EXIL À LONDRES

Le gouvernement en exil à Londres communique régulièrement avec ses citoyens à travers certains journaux. Ringelblum souligne le double jeu du gouvernement. D'un côté, il interdit aux Polonais de dénoncer les Juifs cachés du côté aryen sous peine d'emprisonnement, mais de l'autre, il ne semble pas s'inquiéter du sort de la population juive de Pologne. De plus, le gouvernement ne semble pas à l'écoute des demandes des résistants, juifs ou polonais. Ringelblum écrit : « For several months the Jewish community had been demanding arms for the Ghetto from the Government. After long, very long efforts, arms were received, but in such a small quantity and of such bad quality that there was no possibility of undertaking any defensive action²⁹ ». Le gouvernement en exil, par son inaction face à la persécution des Juifs, ne pousse pas les Polonais vers la réconciliation.

Bien que l'historien témoigne de l'antisémitisme des Polonais catholiques, il tente tout de même de l'expliquer. Comme nous l'avons vu plus haut, le gouvernement en place en Pologne depuis 1935 rejette les idées de liberté de religion. Lorsque les Allemands envahissent la Pologne en 1939, la graine de l'antisémitisme est donc déjà semée.

²⁸ *Ibid* p. 129.

²⁹ *Ibid* p. 157.

CE QUE RINGELBLUM DIT DES RELATIONS ENTRE LES JUIFS ET LES POLONAIS

Ringelblum, qui rassemble des lettres, des coupures de presse et des témoignages depuis le début de la guerre, et qui est lui-même l'un de ces Juifs cachés du côté aryen de Varsovie, connaît très bien les différents comportements adoptés par les Polonais. Après quatre années d'observations et de réflexions, il en vient à la conclusion qu'il est impossible de catégoriser les Polonais en terme de bons et de méchants puisque la situation demande une analyse beaucoup plus approfondie. L'historien choisit plutôt de détailler chacun des comportements les plus fréquents des Polonais face aux Juifs et tente de les expliquer.

LES DÉNONCIATEURS DU CÔTÉ ARYEN

Même s'il comprend que la haine des Polonais envers les Juifs est alimentée par la propagande nazie et l'inactivité du gouvernement en exil à Londres, Ringelblum constate que la majorité des Polonais travaillent en collaboration avec les Allemands, que ce soit directement pour les aider ou simplement pour s'enrichir sur le plan personnel. L'historien sépare les dénonciateurs en quatre catégories : les *szmalcownicy* (mot provenant du terme *Szmal* qui signifie argent en polonais. On pourrait traduire *szmalcownicy* par voleurs ou preneur de pots-de-vin), les maîtres chanteurs, les policiers polonais et les profiteurs. Cette division sert entre autres à démontrer que les Polonais dénonciateurs ne sont pas tous sur le même pied d'égalité vis-à-vis des Juifs. Certains

dénoncent par antisémitisme ou convictions politiques alors que d'autres ne cherchent qu'à mieux vivre durant cette période difficile.

Ringelblum note un phénomène particulier. Certains Polonais suivent des Juifs dans la rue et les menacent de dénonciation si ces derniers ne leur donnent pas argent, bijoux, vêtements ou tout autre objet ayant une certaine valeur monétaire. Ces personnes, il les nomme *szmalcownicy*.

« The Schmalkowniks who preyed on the misfortunes of the Jewish population were guarding the ghetto no less conscientiously than the Ukrainians and the Latvians ³⁰[...] They operate in organised bands [...] The Schmalkowniks collaborate with police agents, the uniformed police and in general with anyone who is looking for Jews [...] A Schmalokownik [...] will sometimes take not only his victim's money away from him but his belongings as well ³¹[...] But fortunately a Schmalkownik is usually satisfied with moderate booty or, to be more precise, whatever [money] the victim has. The Schmalkowniks are usually juvenile delinquents under twenty years of age, who hunt Jews for lack of anything else to do ³²».

Bien que la traduction littérale soit maîtres chanteurs, Ringelblum voit une grande différence entre les *szmalcownicy* et ces derniers. L'historien précise :

« The difference between the Schmalkowniks and the blackmailers is that the former's area of activity is the street and the latter's is the flat. Through surveillance in the streets, in the cafés, by collaborating with the Schmalkowniks, the blackmailers find their victims; they call on them in their flats together with agents and uniformed police. If the Schmalkowniks are wasps that sting their victims, blackmailers are vultures that devour them ³³».

L'auteur note que les *szmalcownicy* sont généralement de jeunes Polonais qui profitent de la situation actuelle. Ils ne sont généralement pas très politisés et ne semblent pas

³⁰ *Ibid* p.109.

³¹ *Ibid* p.124.

³² *Idem*

³³ *Ibid* p.126.

souhaiter la mort de qui que ce soit. En revanche, les maîtres chanteurs font partie de groupes organisés qui cherchent à soutirer le maximum de chaque Juif.

« The blackmailers have sophisticated methods of operating, characteristic ways of trapping Jews. One of them is to publish an advertisement in the press offering vacant rooms [...] if a Jewish family turned up as a result of the advertisement, other members of the gang presented themselves and forced the Jews to escape by threatening them with denunciation - naturally, the Jews had to pay a large sum of money and leave all their belongings behind. After they disappeared, a new advertisement was published, and so it went on and on ³⁴».

Ces maîtres chanteurs travaillent généralement de pair avec les policiers polonais engagés par la Gestapo nommés *Blue Police* ou *uniformed police*. Ringelbum note :

« The uniformed police have been an enthusiastic executor of all the German directives regarding the Jews. The powers of the uniformed police in the sphere of collaborating with the Germans concerning the Jews were as follows : (1) guarding the exit gates of the Ghetto as well as the walls and fences enclosing the Ghettos or the Jewish districts ; (2) participating in 'resettlement actions' in the capacity of catchers, escorts, etc. ; (3) participating in tracking down Jews who were in hiding after the 'resettlement actions' ; (4) shooting Jews sentenced to death by the Germans ³⁵».

Ainsi, les façons de faire des *szmalcownicy* et des maîtres chanteurs sont non seulement différentes, mais elles n'affectent pas les Juifs de la même façon. Un Juif pillé par un *szmalcownicy* a perdu ce qu'il possédait cette journée précise et ne reverra peut-être jamais ses pilleurs. Par contre, un Juif trouvé par un maître chanteur devra probablement quitter sa cachette puisque ce dernier reviendra le piller tant et aussi longtemps qu'il aura de quoi payer.

³⁴ *Ibid* p.128.

³⁵ *Ibid* p.134.

LES PROFITEURS ET LES SECOUREURS

Malgré le lot de dénonciateurs évoqués par Ringelblum, il n'en demeure pas moins que beaucoup de Polonais catholiques ne collaborent pas avec les Nazis. Certains d'entre eux s'engagent à protéger des Juifs à la condition d'être bien rémunérés. La ligne entre un Polonais profiteur qui ne s'occupe des Juifs que pour le profit et celui qui les cache pour leur sauver la vie est difficile à tracer. Selon l'auteur, les profiteurs agissent par antisémitisme ou par indifférence. Alors que certains ne font que demander un loyer hors de prix aux Juifs, sous prétexte du risque encouru, d'autres vont jusqu'à jeter les Juifs dehors une fois le loyer payé. Ringelblum explique : « there were frequent instances, when the 'protectors', having received a large sum of money, simply turned the child out into the street. There were even worst cases where the 'protectors' turned Jewish children over to the uniformed police or the Germans, who send them back to the Ghetto while it was still in existence ³⁶». Plusieurs cas de ce genre sont mentionnés par l'auteur.

Ringelblum consacre son dernier chapitre aux Polonais secoureurs. Même s'il considère que la majorité des Polonais appartient à la catégorie des indifférents, des dénonciateurs ou des pilleurs, l'historien est bien conscient que si lui et d'autres Juifs peuvent survivre du côté aryen de la capitale polonaise, c'est grâce à la bonne volonté des Polonais catholiques qui acceptent de les cacher. Ces Polonais, qui risquent leur vie ainsi que celle de leur famille, sont qualifiés d'idéalistes par Ringelblum. L'historien donne

³⁶ *Ibid* p.143.

l'exemple de la famille responsable de la cachette *Kryisia*, où lui-même se terre. Il souligne: « Mrs. M is a real mother for Kryisia [...] She takes care of its residents, arranges a thousand and one matters for them and keeps up their contacts. Whenever she comes to the hide-out, she has good words for everyone, a gentle smile ³⁷ ». Il donne aussi l'exemple de M. K qui, sans rien demander en retour, finance la protection des Juifs du ghetto. Ainsi, Ringelblum remarque trois types particuliers d'altruistes : ceux qui donnent un toit aux Juifs, ceux qui leur donnent de l'argent (souvent en prévision d'un toit ailleurs) et ceux qui travaillent dans leur intérêt, notamment la résistance polonaise qui dément, dans la presse clandestine, les propagandes antisémites.

ET LES AUTRES TÉMOINS ?

Au moment même où l'historien Emanuel Ringelblum écrivait l'essai analysé ici, d'autres Juifs écrivaient aussi à propos des événements. Nous avons constaté dans les pages précédentes que l'historien, bien que rempli d'un désir d'objectivité, ne s'appuie que sur quelques sources premières (journaux, décrets, etc.) puis sur des témoignages reçus, mais qui demeurent anonymes. Ringelblum rapporte des faits vus par certains Juifs et certains Polonais, sans toutefois mentionner leur nom. Évidemment, Ringelblum tait l'identité de ses sources afin de les protéger dans le cas où les Nazis tomberaient sur ses écrits. Ces omissions, bien que compréhensibles, rendent impossible la vérification des sources personnelles utilisées par l'historien. Afin de corroborer les faits décrits par

³⁷ *Ibid* p.232.

Ringelblum, nous analyserons des témoignages provenant de Juifs de Varsovie et ainsi ferons une comparaison avec les observations de Ringelblum.

Pour ce faire, nous avons sélectionné quatre journaux provenant du ghetto de Varsovie. D'abord, nous ferons l'étude du journal d'Adam Czerniakow, président du Judenrat de Varsovie de 1939 à 1942, ensuite celui d'Abraham Lewin, historien et membre de *l'Oyneg shabbos* à Varsovie, de Chaim A. Kaplan, professeur juif orthodoxe de Varsovie, et de Hinda Malachi, juive cachée du côté aryen de Varsovie, seront mis à l'étude. En plus de ces journaux, nous nous appuyerons sur un témoignage de survivant du ghetto de Varsovie, tirés de *l'USC Shoah foundation*³⁸, Halina Bartosiak, jeune femme qui a fui le ghetto pour se cacher à Lublin. Nous avons choisi ces journaux et témoignages puisqu'ils représentent des éléments différents de la société juive de Varsovie à cette époque. Comme ils proviennent de témoins ayant un vécu, un âge et une fonction différents dans la société juive varsovienne, ils permettent une compréhension plus grande des relations entre les Juifs et les Polonais. De plus, par leurs différentes positions géographiques dans la ville, ils donnent une vision de l'intérieur et de l'extérieur du ghetto.

³⁸ La *USC Shoah Foundation* est établie en 1994 par Steven Spielberg afin de recueillir et de préserver les témoignages des survivants et autres témoins de l'Holocauste. Il s'agit de la plus grande banque de données audiovisuelles sur l'Holocauste (52 000 témoignages vidéo en 32 langues).

POLONAIS PILLEURS

La question de la propagande antisémite dans les médias polonais n'est pas soulignée par les autres témoins, mis à part Chaim A. Kaplan. Ce dernier fait un rapprochement entre propagande et agression. « La propagande en faveur de la haine des Juifs convient aux goûts de bien des milieux polonais et peut-être même à ceux de l'opinion publique tout entière. [...] au cours des derniers jours, les agressions commises par des voyous contre les Juifs n'ont pas arrêté, en plein jour et dans des lieux publics ³⁹ ». Il montre par cette citation que les Polonais n'ont peur de personne, qu'ils sont prêts à tabasser et à voler en plein jour, devant témoin.

Si Ringelblum met beaucoup d'emphasis sur les différences entre *szmalcownicy* et maîtres chanteurs, Kaplan, Lewin et Czerniakow ne semblent voir qu'une seule catégorie de voleurs : les pilleurs de rue. Dès le début de la guerre, Kaplan note que « les masses polonaises se sont précipitées dans une mise à sac qui ne s'appuie sur aucune loi. Aujourd'hui, j'ai assisté à un fait de ce genre dans la rue Gesia [...] Des Juifs hurlaient, appelant 'polizie' de toutes leurs forces, et le pillage se poursuivait. [...] de tels incidents ont lieu tous les jours. Les voleurs volent, et les Juifs crient ⁴⁰ ». Presque un an plus tard, en date du 30 mars 1940, Kaplan poursuit: « Pendant trois jours entiers, les rues de Varsovie ont été transformées en un champ de chaos et de désordre. Vols et pillages en

³⁹ KAPLAN, Chaim. A, *Chronique d'une agonie*, Paris, Édition Calmann-Lévy, 2009 p. 153.

⁴⁰ *Ibid* p. 98.

plein jour, attaques en masse contre des passants juifs ⁴¹». Kaplan voit dans ces petits pogroms une habitude prise par les Polonais : puisque les Juifs ont perdu tous leurs droits, les Polonais se permettent de tout prendre, sans crainte des représailles.

Dans la même veine, l'historien Abraham Lewin note que « lors de conversations, beaucoup de Polonais expriment l'opinion qu'après que les Allemands auront été chassés, un grave problème surgira : celui de la confiscation des propriétés juives. Ils n'ont pas le moindre désir d'abandonner les propriétés juives que les Allemands leur ont distribuées ⁴²». Il remarque aussi la rapidité avec laquelle les Polonais attendent la fin des déportations, à l'été 1942, pour se jeter littéralement sur les biens délaissés par les Juifs envoyés à Treblinka. Le 15 juillet 1942, il remarque que « tous les biens des Juifs ont été abandonnés et les voyous polonais [...] vont tout piller ⁴³ ».

Hinda Malachi, jeune femme juive qui a vécu dans le ghetto de Varsovie avant de se réfugier du côté aryen note, elle aussi, le comportement des Polonais face à la déportation des Juifs. Elle spécifie que, dès le début de l'Occupation allemande, les Polonais profitent du sort des Juifs pour s'enrichir. Elle écrit : « I saw Poles dancing round the gendarmes so they could get something from the Jewish houses ⁴⁴ ». Malachi est ensuite cachée du côté aryen à partir des grandes déportations de 1942. Elle connaît plusieurs situations difficiles où les Polonais qui devaient la cacher lui refusent le toit ou

⁴¹ *Ibid* p. 177.

⁴² LEWIN, Abraham, *Une coupe de larmes*, Paris, Édition Plon, 1990, p. 148.

⁴³ *Ibid* p.184.

⁴⁴ MALACHI, Hinda, "Hinda and Chanina Malachi Diary", in *Journal of the Polish Center for Holocaust Research*, 2008 p. 214.

la jettent simplement dehors. La jeune femme poursuit son périple du côté aryen de Varsovie, mais aussi dans les petites villes avoisinantes. Elle voyage seule en train et rencontre souvent le regard noir des Polonais qui tentent de savoir si elle est juive ou non. À cause de ces expériences éprouvantes et des mauvaises rencontres qu'elle a faites durant sa longue fuite, Malachi perçoit les Polonais d'une tout autre façon. Bien qu'elle dépende elle-même de la bonne volonté des Polonais pour sa survie, la jeune femme voit plutôt le côté profiteuse, dénonciateur et antisémite des Polonais catholiques, et ce, même quand ces derniers se prétendent aidants. Ayant été cachée chez des Polonais du côté aryen pendant plus de deux ans, Malachi connaît bien les méthodes des maîtres chanteurs. Elle raconte deux épisodes datant du printemps 1943 où des maîtres chanteurs pénètrent l'appartement où elle et un ami sont cachés. Le premier épisode se déroule dans la peur. Elle supplie pour sa vie et les maîtres chanteurs quittent l'appartement avec plus de 2000 zlotys en poche. Puis, elle ajoute :

« On the next day, on May 26 at 11 in the morning, when we were still in bed, the blackmailers came, taking 15 000 zlotys and Heniek's golden watch from us. They came back one hour later. They said that they were five of them, that they got too little, because the man who sent them to us expected us and especially Leon to be worth millions. The man demanded more goods, or money, diamonds – Leon started to negotiate with them to come every month for a fixed fee. They agreed but said that they must get something now ».

Même si Hinda Malachi a survécu à l'Holocauste grâce à l'aide offerte par des Polonais catholiques, son témoignage montre un côté sombre de l'aide apportée aux Juifs.

Hania Bartosiak, née Cukierman, a fui le Ghetto de Varsovie à l'été 1943, une journée seulement avant son soulèvement. Bien qu'elle a dû, tout comme Malachi, voyager beaucoup afin de trouver refuge chez des Polonais catholiques, elle ne perçoit

pas tout à fait les comportements de ces deniers de la même façon. Elle note, dans son témoignage, qu'il y a deux sortes de Polonais : ceux qui aident les Juifs, pour s'enrichir ou par humanité, et ceux qui sont trop apeurés pour leur offrir de l'aide. Elle dit que les Polonais ont tellement peur pour leur famille et pour eux-mêmes (rappelons que l'aide aux Juifs était condamnable de la peine capitale) qu'ils leur refusaient toute aide. Elle donne l'exemple d'un Polonais qui, voyant qu'elle est juive, lui donne un morceau de pain en lui demandant de ne jamais revenir, lui avouant qu'il craint pour sa propre vie⁴⁵.

POLONAIS VICTIMES/POLONAIS SAUVEURS L'AUTRE FACE DE LA MÉDAILLE

Kaplan souligne en date du 8 mai 1942 que les Polonais subissent désormais le même sort que les Juifs en ce qui concerne la perte de leur logement. Il écrit : « les Aryens polonais [...] sont obligés de s'arracher des quartiers allemands qu'ils habitaient et de trouver un abri en dehors de leurs frontières. Il ne faut pas que les inférieurs se mêlent aux supérieurs ⁴⁶». Au début de la guerre, les auteurs sont nombreux à souligner que les Polonais souffrent eux aussi des persécutions allemandes. Abraham Lewin écrit d'ailleurs « que le peuple polonais a été purifié par le feu terrible qui a balayé la surface de la Terre. N'oublions pas : les Polonais occupent le second rang sur le tableau des pertes tragiques subies par les diverses nations, juste derrière les Juifs ⁴⁷». Chaim Kaplan

⁴⁵ USC Shoah Foundation Visual History Archives Online ; testimony of Halina Bartosiak, interview code : 31545

⁴⁶ KAPLAN, Chaim. A, *Chronique d'une agonie*, Paris, Édition Calmann-Lévy, 2009, p. 396.

⁴⁷ LEWIN, Abraham, *Une coupe de larmes*, Paris, Édition Plon, 1990, p. 149.

décrit encore mieux les persécutions que subissent les Polonais. Durant l'été 1942, juste avant les déportations juives, il écrit :

« Il semble donc [...] que l'on massacre aussi les Aryens. Seulement, les nazis préfèrent les enterrer dans des tombes juives de façon qu'ils goûtent au repos éternel à l'ombre de la divine présence d'Israël [...] Ainsi, depuis que la Pologne a été conquise, nous avons enfin obtenu l'égalité des droits. Après la mort !⁴⁸».

Lewin, quant à lui, souligne en parlant d'un contrebandier de 18 ans qui passait du côté juif de Varsovie et qui fut fusillé par un Nazi : « Du sang juif et du sang polonais sont répandus, ils se mélangent et crient vers les cieux pour demander qu'on les venge⁴⁹».

Deux points importants ressortent de ces passages. Premièrement, les persécutions subies par les Polonais montrent un nouveau visage du nazisme, à savoir que les Polonais ne seront jamais sur un pied d'égalité que l'occupant. En deuxième lieu, ils en profitent pour expliquer que les Polonais, avant d'être la cible des Nazis, étaient les persécuteurs des Juifs en Pologne.

Si Kaplan reconnaît le malheur des Polonais en 1942, il les considère avant tout comme des ennemis. Si nous relisons le début de son journal, nous trouvons en date du 3 septembre 1939 une remarque concernant le changement de position des Polonais : « Il n'y a pas si longtemps, Hitler était leur prophète. Ils (les Polonais) parlaient de lui avec plaisir et le prenaient pour exemple, notamment en ce qui concerne les Juifs⁵⁰». Kaplan modifie sa perception des Polonais avec le temps. Au début de la guerre, il constate que les Polonais profitent du sort des Juifs. Plus le temps passe, plus l'auteur constate que les Polonais sont aussi touchés par les persécutions nazies et qu'ils ne sont pas si indifférents

⁴⁸ KAPLAN, Chaim A, *Chronique d'une agonie*, Paris, Édition Calmann-Lévy, 2009 ; p. 435.

⁴⁹ LEWIN, Abraham, *Une coupe de larmes*, Paris, Édition Plon, 1990, p. 150.

⁵⁰ *Ibid* p. 44.

au sort des Juifs. Ainsi, tout comme Ringelblum, Kaplan est incapable d'avoir une opinion tranchée des Polonais catholiques de Varsovie.

Adam Czerniakow, de par sa position de président du *Judenrat*, constate aussi, dès le début de la guerre, l'antisémitisme et l'indifférence des Polonais face aux persécutions des Juifs. En date du 5 février 1940, il note, en faisant référence aux Polonais qui se sont vu offrir les anciens appartements des Juifs désormais dans le ghetto : « J'ai reçu une lettre du président de la ville m'indiquant que la communauté devra payer pour la désinfection des maisons juives ⁵¹ », ou encore « Machnicki a dit aux SS que d'importantes personnalités polonaises soutenaient la création du ghetto ⁵² ». Comme les autres auteurs du ghetto de Varsovie, Czerniakow mentionne toujours cette présence polonaise de manière négative. Évidemment, Czerniakow ne fait affaire qu'avec des administrateurs polonais et non avec la population elle-même. Sa perception peut donc être tronquée.

Il faut attendre l'année 1942 pour que les auteurs perçoivent de façon différente les Polonais catholiques. Pour la première fois depuis le début de la guerre, Abraham Lewin observe une Polonaise dans la rue, lors des déportations de l'été. Il écrit que la femme s'effondre après avoir vu un gendarme tuer un enfant juif et prie pour qu'on retourne l'épée contre les bourreaux. De la même façon, et à plusieurs reprises, Chaim A. Kaplan voit des Polonais agir de la sorte devant les massacres orchestrés par les nazis. Avec les années qui passent, les auteurs juifs remarquent aussi l'aide que les Polonais apportent aux Juifs, ainsi que les risques qu'ils courent en leur venant en aide. En 1942, Kaplan fait une série de constatations : « Chaque jour, de jeunes Polonais sont conduits

⁵¹ CZERNIAKOW, Adam, *Carnet du ghetto de Varsovie*, Paris, Édition La Découverte, 2003, p.45.

⁵² *Ibid* p.125.

dans le ghetto dans des voitures militaires et abattus en plein jour sous les yeux de milliers de passants⁵³ ». Selon l'auteur, ces jeunes Polonais sont probablement des contrebandiers qui apportent de la nourriture et des armes aux Juifs. Il souligne d'ailleurs que la contrebande oblige les Polonais et les Juifs à travailler de concert. Kaplan, avec les années, perçoit de plus en plus la bonté polonaise. En plus de la contrebande, il constate que les Polonais aident les Juifs à l'extérieur du ghetto en les cachant et en leur venant en aide de diverses manières.

Nous pouvons constater, à la lumière de ces récits, qu'il y a certaines différences de perception concernant les relations entre les Juifs et les Polonais. Kaplan et Lewin, qui ne quittent point l'enceinte du ghetto, semblent d'abord voir les Polonais comme des profiteurs. Au début de la guerre, ils constatent que leurs voisins catholiques sont prêts à bien des choses pour s'enrichir et que le sort des Juifs leur est complètement indifférent. Pourtant, durant les rafles de l'été 1942, les deux observateurs semblent voir que leurs persécuteurs sont aussi victimes du régime hitlérien. Hinda Malachi, contrairement à Hania Bartosiak, ne perçoit que le côté voleur des Polonais, même en sachant que certains d'entre eux cachent des Juifs sous leur toit.

Nous pouvons donc tirer plusieurs conclusions de ces constats. Premièrement, l'endroit à partir duquel l'écriture à lieu est déterminant dans l'opinion que se font les Juifs des Polonais catholiques. Nous avons remarqué que les Juifs cachés à l'intérieur du ghetto ne connaissaient pas la réalité des organisations de dénonciateurs qui sévissaient

⁵³ KAPLAN, Chaim ; *Chronique d'une agonie*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 2009, p.448.

pourtant partout en Pologne. Kaplan et Lewin ne font référence qu'à des événements récurrents, mais qui leur semblent le fruit d'individus et non de groupes organisés.

Hinda Malachi et Hania Bartosiak, ayant été cachées dans plusieurs villages du côté aryen, ont été confrontées aux Polonais trop effrayés pour les aider, aux maîtres chanteurs et à la police polonaise. Malgré son sauvetage, Malachi ne peut percevoir quelque chose de bon chez les Polonais catholiques, alors que Bartosiak reconnaît que, si certains ont dénoncé et pillé, d'autres sont restés paralysés par la peur des Nazis. Quant à Adam Czerniakow, président du *Judenrat* jusqu'à sa mort le 23 juillet 1942, il a une vision qui diffère des habitants du ghetto et de ceux cachés à l'extérieur. Puisqu'il communique surtout avec les instances officielles de la capitale, il n'est jamais confronté à une situation réelle dans la rue. Cette dernière constatation amène une nouvelle réflexion sur la position sociale des témoins. Les simples citoyens, tels Malachi et Bartosiak, demeurent inconnus aux yeux de la population polonaise. Lorsqu'ils doivent demander de l'aide, ils ne représentent rien pour les catholiques qui agissent donc selon leur bon vouloir. Les circonstances diffèrent dans le cas d'Emanuel Ringelblum qui faisait partie d'un cercle d'intellectuels juifs et était donc connu de la gauche polonaise. Lorsqu'il cherche à sortir du ghetto, plusieurs Polonais qui le connaissent, ne serait-ce que de réputation, lui offrent de l'aide.

La position sociale joua un rôle déterminant dans la survie de certaines personnalités du ghetto ainsi que dans l'aide qui leur fut apportée. Le pianiste Wladyslaw Szpilman fut sauvé par un policier juif lors des déportations de l'été 1942 et ensuite caché

jusqu'à l'insurrection de 1944 du côté aryen. Le pédiatre Janusz Korczak se vit offrir un passeport américain avant les rafles de 1942, mais refusa l'exil et préféra demeurer avec les enfants de son orphelinat. Nous pouvons constater le même phénomène chez Ringelblum.

À TITRE DE CONCLUSION

Les comparaisons entre les écrits d'Emanuel Ringelblum et les quatre témoignages décrits ci-dessus nous permettent de faire deux constats. Premièrement, l'historien a su révéler la vraie nature des relations entre Juifs et Polonais. Si Ringelblum réussit à faire un portrait si détaillé et si juste de ces relations, c'est avant tout parce qu'il possède un solide bagage d'historien et qu'il fait preuve de beaucoup d'objectivité. Il ne cherche pas à laisser un legs personnel sur son expérience de l'Occupation allemande, mais bien à faire une synthèse des événements.

En second lieu, nous constatons que la judéité de Ringelblum n'est pas un facteur déterminant de son écriture historique. Comme nous l'avons démontré, le lieu de rédaction, l'ouverture sur le monde aryen et la position sociale occupée par l'auteur sont des facteurs déterminants de cette écriture. Ringelblum a investi l'histoire qu'il devait écrire tout en sachant qu'il devait faire preuve de professionnalisme. Aujourd'hui, son œuvre est toujours étudiée autant par les étudiants curieux d'en apprendre davantage sur la Pologne sous l'Occupation allemande que par des historiens. Si, en 1944, Ringelblum

désirait avoir les compétences vertueuses du copiste, nous pouvons aujourd'hui affirmer avec assurance qu'il a gagné son pari.

CHAPITRE III

RAUL HILBERG : LE CHOIX DES SOURCES ET LA DÉTERMINATION

HISTORIQUE (1952-1985)

Ce troisième chapitre est consacré à ce qui apparaît aujourd'hui comme l'une des plus grandes œuvres sur l'Holocauste jamais écrites. L'historien Raul Hilberg, Juif-américain d'origine autrichienne, écrit durant les années 1950 une thèse de doctorat connue aujourd'hui sous le nom de *La destruction des Juifs d'Europe*⁵⁴. Cette thèse, déposée 10 ans seulement après la fin de la Seconde Guerre mondiale, se veut une explication limpide et exhaustive de la bureaucratie allemande et des procédés utilisés pour en venir à l'extermination de six millions de Juifs européens. Raul Hilberg ne consacre donc pas son œuvre aux relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande, mais plutôt à la genèse et à l'application de la solution finale par les Nazis. La question des Juifs de Pologne y est naturellement traitée, mais les relations humaines décrites dans sa thèse demeurent de nature binaire : les bourreaux nazis et les victimes juives. La place de l'assistant polonais n'est pas abordée directement.

À première vue, cet ouvrage ne semble pas avoir sa place dans le cadre d'une thèse qui cherche à comprendre le traitement qu'ont fait les historiens juifs des relations entre les Juifs et les Polonais durant la Seconde Guerre mondiale. Il est vrai qu'Hilberg

⁵⁴ Déposé en 1955 à l'Université Columbia de New York sous le titre de *Prologue to Annihilation ; a Study of the Identification, Impoverishment, and Isolation of the Jewish Victims of Nazi Policy*.

voyait dans l'Holocauste un phénomène allemand poursuivi et achevé par les Nazis. Durant les années 1950, l'Holocauste apparaissait ainsi au monde entier : un bourreau quasi invincible qui a éliminé un peuple pacifique. La question des « autres » témoins et victimes, et donc des relations qu'elles avaient pu avoir avec les Juifs, ne se posait pas encore.

Pourtant, ne pas parler de l'œuvre d'Hilberg dans cette thèse semble impensable pour plusieurs raisons. D'abord parce que contourner cette œuvre majeure serait faire un saut chronologique et historiographique de cinquante ans. D'un point de vue technique, nous ne pouvons pas passer de l'œuvre d'Emanuel Ringelblum (1943-1944) à l'œuvre d'Yisraël Gutman (1986) sans comprendre ce qui s'est passé entre les deux sur les plans historique et théorique. Il faut aussi avouer que peu d'essais crédibles ont été écrits avant les années 1980. Ensuite, la thèse d'Hilberg demeure incontournable pour quiconque s'intéresse à l'extermination des Juifs d'Europe et à toutes les autres questions s'y rattachant. Hilberg, par sa recherche précise et la profondeur de son propos, devient, en quelque sorte, l'un des fondateurs de l'historiographie de l'Holocauste. L'historien répond si bien aux questions concernant le fonctionnement du National-socialisme et la solution finale qu'il laisse aux historiens futurs le terrain libre pour tout autre questionnement concernant l'Holocauste, comme les relations entre les assistants polonais et les Juifs.

Il s'agit, en fait, des balbutiements d'un domaine de recherche qui sera de plus en plus étudié à la fin du XX^e siècle et encore aujourd'hui. Cet ouvrage, extrêmement

controversé et critiqué lors de sa parution⁵⁵, ouvre des portes vers plusieurs nouveaux champs de recherche concernant cette période. Il démontre en effet que ce qui détermine le choix du sujet historique est aussi en lien avec le temps et le lieu d'où il est travaillé. Par les sources disponibles à l'époque (principalement des sources allemandes), l'historien fait de l'Holocauste une dualité entre les Nazis et le peuple juif. Hilberg est dans la démonstration plutôt que dans l'explication. Aujourd'hui, au contraire, nous tentons de comprendre les motifs qui poussèrent les Nazis à éliminer six millions d'humains, mais aussi les raisons qui amenèrent les assistants polonais à intervenir ou non, à aider ou dénoncer durant ce massacre.

En ce qui a trait à la question des relations entre les Juifs et les Polonais, nous croyons que le fait de ne pas en parler, pour les raisons matérielles ainsi que pour les raisons idéologiques de l'auteur, demeure aussi pertinent qu'une inscription en toutes lettres. En effet, il est important de comprendre pourquoi la question n'est pas soulevée par Hilberg lors de la rédaction de sa thèse en 1955. Les raisons sont d'ordre technique – il est vrai que les sources disponibles à l'époque étaient majoritairement allemandes –, théorique – Hilberg se trouve dans un contexte sociopolitique qui ne permet pas de voir les « assistants » comme des gens impliqués dans le génocide – et personnel. Après tout, Hilberg ne voulait traiter que de la question allemande ? Nous verrons donc dans ce chapitre l'évolution de l'œuvre d'Hilberg et tenterons de comprendre quelle importance

⁵⁵ Après la soutenance de sa thèse en 1955, les maisons d'édition américaines refusent de la publier puisque l'auteur critique ouvertement les positions du Vatican face aux Juifs. Il en va de même pour l'Institut *Yad Vashem* qui refuse quelques années plus tard de publier sa thèse sous prétexte qu'Hilberg met la responsabilité des déportations sur le dos des Judenrat.

elle a dans l'historiographie de l'Holocauste, principalement dans celle des relations entre les Juifs et les Polonais.

De plus, nous devons noter que la thèse d'Hilberg, bien que déposée en 1955, ne fut publiée qu'en 1961, puis rééditée et traduite en français en 1985. 30 ans séparent donc la première version de *La destruction des Juifs d'Europe* de la dernière. Entre ces deux moments, l'historien n'a jamais cessé ses recherches, augmentant considérablement la taille de son œuvre. Ces trente années lui donnèrent l'occasion d'utiliser de nouvelles sources qui permirent de mettre en relief certains éléments, sans pour autant altérer la position idéologique de l'auteur.

Ce chapitre mettra dans un premier temps en lumière la situation sociopolitique dans laquelle la thèse d'Hilberg fut écrite. Nous observerons les premières réactions des États-Unis face au sort des Juifs d'Europe et regarderons quelle place cette tragédie occupe dans l'opinion publique et dans le monde académique. Ce tour d'horizon nous permettra de mieux saisir les enjeux mondiaux et américains qui expliquent le silence entourant la thèse d'Hilberg. Nous nous attarderons ensuite à l'opinion que véhicule Hilberg face aux Juifs de Pologne et aux Polonais. Puis, nous analyserons les sources utilisées par Hilberg pour chacune de ses publications en tentant de déchiffrer ce qu'elles auraient pu dire des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande. En dernier lieu, nous établirons la chronologie de la disponibilité des différentes sources.

DOXA HISTORIQUE

À l'été 1944, l'armée américaine découvre les camps d'extermination de Treblinka et Madjanek. En 1945, l'Armée rouge libère le camp d'Auschwitz. La nouvelle se répand et rapidement le monde entier se tourne vers les camps de la mort nazis. Si la prise de Berlin par les Alliés met fin à la Seconde Guerre mondiale en Europe, l'engagement des États-Unis sur le continent se poursuit en raison du début de la guerre au communisme, qui s'accroît dès 1947. Cette guerre nouveau genre qui oppose non pas des armes, mais bien des idéologies politiques et sociales, a tenu les États-Unis en haleine durant toute la seconde moitié du XX^e siècle. Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale éclate, en 1950, la guerre de Corée. Ce conflit oppose les forces de la Corée du Nord communiste, soutenue par la République populaire de Chine, et celles de la Corée du Sud capitaliste, soutenue par les États-Unis. Ces derniers solliciteront l'ONU pour constituer une force d'intervention qui fit craindre une Troisième Guerre mondiale, mais qui se termina finalement par le statu quo.

Les États-Unis sont aussi aux prises avec des troubles internes durant les années 1960, alors que le mouvement de lutte pour les droits civiques croît en importance. Un siècle après la proclamation d'émancipation, les Américains doivent composer avec le lourd héritage de l'esclavage et de la ségrégation. Les luttes, jusque-là modérées, prennent une autre direction, plongeant le pays dans de nouveaux débats sur les droits fondamentaux.

Avec cette seconde moitié de siècle bien remplie, l'histoire des Juifs d'Europe et de leur génocide ne suscite pas d'engouement. L'Holocauste n'intéresse pas les Américains, dont l'attention est monopolisée par la guerre froide toujours en cours. De plus, en Israël, les survivants de l'Holocauste sont accueillis avec méfiance. Plutôt que d'être considérés comme les victimes du nazisme, les survivants juifs se voient affublés du titre de collaborateurs. En effet, les Israéliens ont peine à comprendre que les Juifs d'Europe se soient laissé mener à l'abattoir comme des moutons dans un premier temps, puis qu'il y eut des survivants honnêtes. Les Juifs provenant d'Europe sont confinés dans la honte et le mépris de leurs voisins et amis qui n'ont pas connu le nazisme. Alors que l'histoire des Juifs d'Europe n'est pas encore abordée dans les universités, la criminologie prend une tangente qui en dérangera plus d'un.

VICTIMOLOGIE

À partir des années 1940 et principalement dans les années 1950 se développent aux États-Unis et en Europe de nouvelles écoles de pensée en sciences sociales. L'avocat Benjamin Mendelsohn, Israélien d'origine roumaine, développe une théorie qui viendra changer la face de la criminologie et du droit. Il propose une nouvelle approche de la criminologie axée sur la victime, jusqu'alors laissée de côté. Il cherche à comprendre le rapport entre l'auteur d'une infraction et la victime, afin de voir s'il est possible de prévenir les agressions. Selon Mendelsohn, il y a un rapport étroit entre le comportement de la victime et le déclenchement de l'acte criminel. L'avocat propose cinq groupes de victimes potentielles allant de la victime innocente à la victime coupable. Il suggère ainsi

que certains traits comme l'âge, le sexe, la religion, l'apparence, etc., accentuent les chances de devenir une « victime potentielle⁵⁶ ».

Cette théorie, qui arrive 10 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, coïncide avec d'autres modes de pensée concernant notamment les victimes et les survivants de l'Holocauste. Selon le criminologue Jean-Michel Chaumont, les victimes de l'Holocauste « subirent en effet un processus de victimisation secondaire analogue à ceux qu'on observe auprès d'autres catégories de victimes, telles les victimes de viol⁵⁷ ». Dans l'immédiate après-guerre, pour tenter de comprendre comment six millions d'hommes sont morts aux mains des Nazis, on reprit les théories de Mendelsohn qui affirme que la victime est rarement innocente. Ainsi, les Juifs seraient en partie responsables de leur sort, ne serait-ce que parce qu'ils se seraient laissé mener à l'abattoir sans protester. Ces théories n'évoluèrent pas et, à partir des années 1960, les criminologues les critiquent afin de démontrer que l'on ne pouvait comparer le couple pénal infracteur/victime avec les bourreaux et les victimes de l'Holocauste.

Raul Hilberg n'a jamais mentionné les travaux de la criminologie ni de la victimologie dans son propre ouvrage. Pourtant, l'opinion qu'il se fait des victimes - responsables de leur sort - coïncide avec les premiers écrits de victimologie. Hilberg affirme dans sa thèse que les Juifs sont responsables, du moins en partie, de leur propre

⁵⁶ Voir CARRIO, Robert, *Victimologie, de l'effraction du lien intersubjectif à la restauration sociale*, Paris, Édition l'Harmattan, 2002.

⁵⁷ CHAUMONT, Jean-Michel, « Du culte des héros à la concurrence des victimes », dans *La victimologie : quelques enjeux* volume 33 numéro 1 printemps 2000, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal p. 167.

extermination. Cette affirmation lui valut de nombreuses critiques que nous observerons plus loin.

L'HISTORIEN

En 1939, la famille de Raul Hilberg fuit l'Autriche en direction des États-Unis afin d'éviter les persécutions nazies. En 1944, alors âgé de dix-huit ans, Hilberg s'inscrit dans l'armée américaine et est envoyé en Europe. L'année suivante, il est dans le premier bataillon consigné à Berlin. Comme il parle allemand, il est responsable d'interroger les dignitaires nazis. On lui donne aussi la responsabilité de fouiller les premiers documents officiels trouvés sur place ainsi que les soixante caisses de la bibliothèque personnelle d'Adolf Hitler. De retour aux États-Unis, Hilberg s'inscrit à l'université. En 1952, il entreprend une thèse de doctorat à l'Université Columbia de New York portant sur les rouages de la machine allemande durant ce qu'il appellera plus tard la destruction des Juifs d'Europe.

UNE GUERRE PERSONNELLE DE TRENTE ANS

La destruction des Juifs d'Europe de Raul Hilberg est sans aucun doute un des livres les plus connus sur l'Holocauste, encore aujourd'hui. Pourtant, si le livre se retrouve dans toutes les bibliographies portant de près ou de loin sur l'extermination des Juifs d'Europe, il n'en fut pas toujours le cas. Malgré les félicitations du jury, la thèse d'Hilberg ne trouve pas d'éditeur aux États-Unis. L'Holocauste ne semble pas intéresser

les Américains. Dès l'obtention de son doctorat, l'université Columbia tente une approche avec *l'Oklahoma University Press* qui accepte de publier le manuscrit seulement si l'auteur retire le passage qui condamne le Vatican. Hilberg soutient, en effet, que l'Église catholique avait la possibilité d'aider les Juifs d'Europe, mais que son antisémitisme l'emporta sur les valeurs chrétiennes. L'historien refuse de compromettre son intégrité et abandonne l'idée de publication. La même année, il accepte un poste de professeur remplaçant à l'Université du Vermont à Burlington, se disant qu'il n'obtiendra jamais de reconnaissance pour sa recherche, qu'il continue toutefois d'approfondir durant les trois décennies suivantes.

En 1961, à la suite du procès Eichmann⁵⁸ et de sa grande médiatisation, les Éditions Quadrangle acceptent de publier le manuscrit qui demeurera pourtant sur les étagères. Deux ans plus tard, l'auteur envoie son manuscrit au mémorial *Yad Vashem*⁵⁹. L'institut en refuse la publication à cause de la vision des Judenrat⁶⁰ que véhicule Hilberg dans son œuvre. Hilberg propose une vision pessimiste des conseils juifs suggérant l'implication de ces derniers, de manière volontaire ou non, dans l'extermination des Juifs d'Europe. *Yad Vashem* ne peut concevoir qu'un historien puisse avancer que le peuple juif ait sa part de responsabilité dans sa propre annihilation.

⁵⁸ Le Procès Eichmann fut filmé pour les télévisions du monde entier et attira presque deux fois plus de journalistes que les Procès de Nuremberg.

⁵⁹ *Yad Vashem* est un mémorial dédié aux victimes juives du nazisme durant la Seconde Guerre mondiale fondé en 1953 à Jérusalem.

⁶⁰ Le *Judenrat* ou conseil juif, était des corps administratifs formés dans les ghettos juifs, sous l'ordre des autorités nazies. Cette organisation concerna d'abord les ghettos de Pologne puis ceux des pays d'Europe de l'Est et ceux d'Europe centrale.

Il faut attendre le début des années 1970, en plein cœur de la guerre du Vietnam, pour que les Américains s'intéressent au désormais colossal ouvrage d'Hilberg (la thèse originale faisait un peu plus de 800 pages alors que le livre, après sa dernière augmentation, en fait presque 3000). La première édition française, quant à elle, fut publiée seulement en 1985.

Trente ans se sont donc écoulés entre le dépôt de la thèse et la reconnaissance internationale de l'œuvre. Pourquoi tant de temps ? Des propos mentionnés plus haut ont choqué certaines communautés qui ont refusé la publication de son œuvre. Trente ans plus tard, Hilberg n'a toujours pas retiré les passages dérangeants. Comment expliquer ce soudain intérêt pour *La destruction des Juifs d'Europe* ? La question historique des États-Unis, plongés dans d'autres guerres et d'autres combats internes, explique en partie ce phénomène. Il y a aussi la question de la proximité historique avec les événements. Après tout, Hilberg s'est plongé dans une recherche alors que le monde entier commençait à peine à entrevoir l'étendue des massacres. Primo Levi⁶¹, survivant du camp d'Auschwitz, nomme dans *Les naufragés et les rescapés*, sa seconde autobiographie, le phénomène historique de décantation, « *un processus souhaitable et normal grâce auquel les faits historiques n'acquièrent leur clair-obscur et leur perspective qu'au terme de quelques*

⁶¹ Primo Levi est un chimiste juif d'origine italienne né en 1919 à Turin. Il fut déporté au camp d'Auschwitz en 1944. Après la libération du camp, il débute le récit de son expérience qui sera publié sous le nom de *Si c'est une homme* publié en 1947, suivi, une quarantaine d'années plus tard, des *Naufragés et des rescapés* (1986).

*décennies suivant leur conclusion*⁶² ». L'œuvre d'Hilberg, écrite dix ans seulement après la fin de la guerre, ne laisse donc pas place à la compréhension des événements.

LES JUIFS ET LES POLONAIS, SELON RAUL HILBERG

Quarante ans après la soutenance de sa thèse, Hilberg explique pourquoi, lors de la rédaction, il prit le chemin que nous connaissons. Il explique : « J'avais décidé de m'intéresser aux exécuteurs allemands. La destruction des Juifs était une réalité allemande. Elle avait été mise en œuvre dans les bureaux allemands, dans une culture allemande. Je voulais comprendre comment.⁶³ » Cette constatation éclaire les choix de l'historien. Comme il entreprend ses recherches dans les années 1950, Hilberg ne peut voir l'Holocauste autrement que comme l'extermination d'un peuple par un autre. Cette dualité montre l'impossibilité pour l'auteur de voir l'implication d'autres acteurs de l'histoire. Afin de constater cette dualité, nous analyserons les propos de l'auteur au sujet de trois moments importants : la ghettoïsation des Juifs (1939-1941), les déportations vers les camps de la mort (1942-1943) et les dernières années de guerres (1944-1945). Dans chacune des parties, nous analyserons d'abord les propos de l'auteur et les sources datant de la guerre (sources allemandes) et nous les comparerons avec ce qu'il dit dans la

⁶² LEVI, Primo, *Les naufragés et les rescapés ; Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Éditions Gallimard coll. Arcades (pour la traduction française), 1989, p. 19.

⁶³ LÉVY-WILLARD, Annette, « Raul Hilberg, 70 ans, reconnu tardivement, raconte dans son autobiographie la genèse de *La destruction des Juifs d'Europe*. L'archéologie de l'Holocauste », dans *Libération*, 5 décembre 1996.

version finale de *La destruction des Juifs d'Europe* lorsqu'il utilise des sources ayant été publiées après la guerre ainsi que des sources secondaires.

LA CONCENTRATION ET LES SOURCES ALLEMANDES

Nous retrouvons dans la première édition de *La destruction des Juifs d'Europe*, des sources provenant uniquement d'archives ou de procès nazis. Même lorsqu'Hilberg discute des processus menant à l'extermination des Juifs de Pologne (concentration, ghettoïsation), il s'en tient uniquement aux documents allemands. L'historien traite de la question des Juifs de Pologne et les principales sources utilisées incluent des rapports, des listes de déportations, des décrets et des correspondances, ainsi que des journaux de gradés nazis.

Concernant la ghettoïsation des Juifs de Pologne, Hilberg cite principalement les carnets de Franz Halder, chef d'état-major de l'armée de terre allemande de 1938 à 1942, ainsi que le journal de Hans Frank, gouverneur général de Pologne. Ces sources exposent les desseins nazis face à la Pologne au début de la guerre. Dès 1939, Halder écrit dans son journal qu'il a pour ordre de « nettoyer la Pologne [...] des Juifs, de l'intelligentsia, du clergé et de la noblesse⁶⁴ ». Hilberg cite ce passage du journal pour faire le portrait des premières avancées allemandes en sol polonais. Il souligne la menace nazie envers les Juifs et aussi celle envers les Polonais. Lorsqu'il est question des expulsions et de la ghettoïsation des Juifs, Hilberg traite aussi de la question polonaise. En citant le journal

⁶⁴ Journal d'Halder, 10 septembre 1939, NOKW-3140 cité dans HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Folio Histoire, 2006, p. 338.

de Frank, l'historien note qu'au « total, il fallait avant le printemps [1939] déplacer un million de Juifs et de Polonais, au rythme de dix milles par jour [...] L'Allemagne et toutes les régions annexées seraient définitivement purgées à la fois des Juifs, des Polonais et des tziganes ⁶⁵ ». Hilberg expose donc la réalité polonaise lors des premiers moments de l'Occupation. Pourtant, il ne semble pas voir les relations entre les Juifs et les Polonais, mais seulement celles qui existent entre les Nazis et leurs victimes juives.

Lorsqu'il est question de la ghettoïsation qui consistait à « éliminer les Juifs des régions majoritairement germanophones, de les chasser de toutes les campagnes polonaises et de les concentrer dans des ghettos situés dans les grandes villes ⁶⁶ », l'historien revient à la dualité Juifs/Nazis. Hilberg précise que les Allemands profitaient de la ghettoïsation pour s'enrichir. Il tire de l'ordre du gouverneur Zörner⁶⁷ la technique utilisée par les Nazis pour obtenir le plus de biens des Juifs. Il explique que

« presque aussi important pour le résultat final était l'élaboration secrète puis l'application soudaine des directives de déplacement, qui devaient prendre les Juifs à l'improviste et les contraindre à laisser sur place l'essentiel de leurs biens mobiliers, sans leur laisser le temps de s'arranger pour tout emporter dans le ghetto et encore moins de trouver où stoker des objets encombrants dans ces quartiers surpeuplés. Durant la troisième phase, les Bureaux pénétrèrent dans les ghettos pour se saisir de l'administration de certains biens, ou de valeurs marchandes qu'ils emportaient au-dehors ⁶⁸ ».

⁶⁵ HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Folio Histoire, 2006, p. 363.

⁶⁶ *Ibid.* p. 338.

⁶⁷ Voir L'ordre du gouverneur Zörner visant la création du ghetto de Lublin, 24 mars 1941, p.435-436.

⁶⁸ HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Folio Histoire, 2006, p. 338.

L'historien explique que, pour former les ghettos, les Juifs doivent déménager, laisser leur commerce et leur maison derrière eux, avec souvent la majorité de leurs biens. L'historien donne bien quelques statistiques sur le sujet. Par exemple, lorsqu'il explique comment fut créé le district juif de Varsovie à l'automne 1940, Hilberg précise que « les transferts de population entraînèrent le déménagement de 113 000 Polonais que 138 000 Juifs vinrent remplacer. Toujours est-il que 72 000 autres Juifs des quartiers ouest du district de Varsovie furent entassés dans le ghetto afin de libérer de la place pour les Polonais expulsés du territoire incorporé⁶⁹ ». Hilberg note donc l'implication forcée des Polonais lors de l'arrivée des Allemands en Pologne. Il montre bien que les Nazis n'avaient pas plus de considération pour les Polonais que pour les Juifs et que, d'une certaine façon, les deux peuples étaient tout aussi victimes du National-socialisme.

Pourtant, une fois les questions de déplacements traitées, Hilberg n'aborde plus la question polonaise. L'historien demeure toujours dans une dualité bourreaux/victimes, et laisse les observateurs de côté. L'historien poursuit en écrivant sur l'établissement des *Judenrat* et leur fonctionnement dans les villes. Ces derniers devaient littéralement faire le pont avec les instances municipales polonaises et les Allemands. Mais Hilberg ne discute pas des conflits entre la mairie et le *Judenrat*. Il se concentre plutôt sur la relation binaire entre les Allemands et les Juifs. Il en expose toutes les facettes, par exemple que « les Allemands firent obligation au conseil de payer les salaires des travailleurs forcés juifs ; de temps à autre, le Conseil ne put le faire, provoquant un tollé chez les travailleurs non rémunérés, qui lançaient des insultes et même des pierres sur les membres du Conseil

⁶⁹ *Ibid* p. 404.

et son personnel ⁷⁰ ». Ce choix d'Hilberg de faire une histoire binaire propose une vision des conflits bien particulière puisqu'elle met en lumière les conflits au sein même du ghetto, plutôt que de montrer ceux entre les Juifs et les Aryens. On pourrait croire que cela est dû au manque de sources polonaises et juives. Pourtant, dans la version finale de *La destruction des Juifs d'Europe*, où l'auteur utilise des sources beaucoup plus diversifiées, le résultat demeure le même.

DANS LA VERSION FINALE

Il faut attendre la dernière édition de *La destruction des Juifs d'Europe* pour qu'Hilberg mentionne les autres témoins et qu'il laisse entrevoir la nature des relations entre les Juifs et les Polonais. Lorsque nous regardons le chapitre sur la concentration, nous constatons qu'Hilberg s'est détaché quelque peu des sources primaires allemandes afin de compléter les informations qu'il avait déjà avec de nouveaux documents. L'historien ajoute à la description des rouages de la concentration et de la ghettoïsation des éléments tirés de sources juives, polonaises et de sources historiques secondaires. Hilberg utilise notamment les notes sur le Ghetto de Varsovie d'Emanuel Ringelblum, ainsi que les *Carnets* d'Adam Czerniakow. Ces deux sources écrites lors des événements furent retrouvées après la guerre. Rappelons que les notes d'Emanuel Ringelblum furent enterrées avec les archives de *l'Oneg Shabbat* et donc retrouvées sur les lieux de l'ancien Ghetto de Varsovie en 1946 et en 1950. Notons aussi que les *Carnets* de Czerniakow disparurent après son suicide le 24 juillet 1942 et furent transmis à l'institut *Yad Vashem*

⁷⁰ *Ibid*, p. 387.

en 1964. La première publication s'est faite en 1979 et fut préfacée par Raul Hilberg lui-même.

Ces deux sources prises individuellement expliquent bien la vie dans le ghetto. Elles témoignent des évènements, de la menace nazie, mais aussi des relations entre les Juifs et les Polonais. Malgré ces informations, Hilberg ne déroge pas de sa ligne de conduite et s'en tient à la dualité Nazis/Juifs.

Si Hilberg fait quelques modifications dans sa dernière édition, c'est surtout parce qu'il a ajouté des extraits de témoignages de survivants juifs et de témoins polonais. Pourtant, il ne donne aucune indication des possibles relations entre les deux peuples de la Pologne. Lorsque l'historien utilise les carnets d'Adam Czerniakow, ce n'est que pour prouver les informations qu'il avait déjà tirées de sources allemandes. Par exemple, à l'automne 1940, lorsque la décision fut prise et notée par Frank de créer le ghetto, Hilberg renvoie le lecteur à Czerniakow qui, lui aussi, en parle dans ses carnets. Aussi, afin d'éclairer les responsabilités du *Judenrat* de Varsovie, l'historien note que « pour Varsovie aussi, la mise en place de l'appareil s'accomplit par étapes. À l'origine, le *Judenrat* était responsable devant l'Einsatzgruppe IV ; par la suite il reçut ses directives du *Stadthauptman* ⁷¹ ».

⁷¹ CZERNIAKOW, Adam, *Carnets du ghetto de Varsovie* 6 février, 21 mars et 26 avril 1940, cité dans HILBERG, Raul, *LA destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Folio, p.410.

LES DÉPORTATIONS DANS LES SOURCES ALLEMANDES

À partir de 1942, les Juifs de Pologne furent déportés vers des camps d'extermination. Ces déportations massives (à Varsovie l'on comptait 5000 Juifs déportés par jour) étaient menées par les SS, les troupes auxiliaires ukrainiennes et lettones ainsi qu'avec l'aide de la police polonaise. De plus, les Nazis prévenaient les Polonais catholiques des rafles afin que ces derniers n'entravent pas le travail à faire. Dans la première édition de sa thèse, Raul Hilberg ne note pas cette participation des Polonais aux déportations. En fait, l'historien ne souligne même pas que les citoyens polonais observent leurs voisins juifs se faire amener sauvagement vers la place de transfert. Par contre, Hilberg souligne le pillage des biens juifs par les civils polonais qui suivit les déportations massives.

Hilberg note qu'en date du 6 septembre 1942, un fac-similé de l'avis du *Kreishauptmann* fut publié. Il concernait les futures déportations des Juifs en date du surlendemain et informait que « toute personne entravant la bonne marche de l'opération ou abritant des Juifs encourait la peine de mort, et toute présence non autorisée dans un appartement juif serait considéré comme une tentative de pillage et donnerait lieu à des poursuites ⁷² ». Cette note explique donc les conséquences pour les Polonais qui tenteraient de s'opposer ou de participer, de quelque façon que se soit, au processus de déportation.

⁷² HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Folio Histoire, 2006, p. 890.

L'année suivante, les Allemands y allèrent d'une stratégie bien différente. L'historien note qu'après l'insurrection du Ghetto de Varsovie, les Allemands firent appel aux Polonais afin de retrouver les Juifs cachés du côté aryen de la ville. Hilberg écrit que les Polonais ne semblent avoir aidé les Allemands dans leur entreprise que dans quelques cas isolés. Il tire cette conclusion du Rapport de la direction de l'armement de Varsovie pour la période allant du 1^{er} janvier au 31 mars 1944.

Hilberg tire donc des documents nazis l'information sur les lois régissant l'implication d'autres acteurs dans le processus d'extermination des Juifs de Pologne. Pourtant, aucun exemple de Polonais n'ayant pas respecté la loi ou de cas de dénonciation de la part d'un catholique n'est inscrit dans la thèse de l'historien. La période couverte par Hilberg semble s'arrêter après l'insurrection du Ghetto de Varsovie, au printemps 1943, alors que beaucoup de Juifs étaient cachés du côté aryen de la ville (et partout ailleurs en Pologne) dépendant de la bonne ou de la mauvaise volonté de Polonais catholiques.

LES DÉPORTATIONS DANS LA VERSION FINALE

Avec le recul et les nouvelles sources disponibles, Hilberg se permet de préciser certaines choses. Lors de la première édition de son texte, il avait noté qu'après l'insurrection du Ghetto de Varsovie, les Allemands firent appel aux civils polonais pour traquer les Juifs cachés. Il précisait qu'un petit nombre de Polonais avait participé à la chasse. Pourtant, dans la version définitive du texte il précise que

« des bandes de Polonais écumaient la ville à la recherche des cachettes juives, obligeant les victimes à payer de fortes sommes d'argent pour ne pas être dénoncées. Nous ne possédons pas de statistiques exactes sur le nombre de Juifs qui se trouvaient encore là en janvier 1945, à l'arrivée de l'Armée rouge. Il semblerait que, dans la vieille ville proprement dite, il y aurait eu seulement 200 survivants.⁷³ »

Les cas de dénonciation étaient non seulement plus nombreux, mais, pour la première fois, Hilberg précise que les Polonais tentaient de s'enrichir sur le dos des Juifs. Bien entendu, Hilberg ne pousse pas la réflexion vers l'analyse de la haine ou de l'indifférence des Polonais envers le sort des Juifs puisqu'il demeure dans une analyse binaire de l'Occupation allemande. Il est tout de même intéressant de constater que l'auteur était bien au courant, en publiant la version finale de son texte, du fait que les spectateurs n'étaient pas passifs.

LES RÉFLEXIONS DE RAUL HILBERG

Comme nous l'avons vu plus haut, Hilberg s'est souvent vu critiqué en raison de la perception des institutions juives qu'il véhicule dans son œuvre. L'institut de recherche et mémorial *Yad Vashem* lui a même refusé la publication et la traduction en hébreu de la totalité de ses écrits parce qu'il affirme que les *Judenrat* ont, volontairement ou non, facilité la tâche des nazis quant à l'extermination des Juifs⁷⁴. Malgré ces critiques et les revers qu'il vécut en conséquence, Hilberg ne déroge jamais de sa voie et continue à faire de l'histoire qu'il nomme scientifique. Hilberg voit l'extermination des Juifs d'Europe

⁷³ *Ibid* p. 942.

⁷⁴ Notons que l'institut *Yad Vashem* a depuis retiré cette interdiction.

comme un combat entre deux instances : les Nazis, bourreaux armés d'une bureaucratie sans faille, et les Juifs : victimes impuissantes qui se laissent engloutir.

Bien que l'historien ne consacre pas sa recherche aux relations entre les Juifs et les Polonais, nous constatons qu'une tendance se dessine à travers son œuvre réaffirmée dans la dernière édition. Dans cette version, l'historien consacre quelques centaines de pages aux réflexions qu'il eut durant toutes ses années de recherche. Hilberg y semble plus enclin à voir l'histoire des Juifs d'Europe incluse dans une histoire plus grande, celle des habitants aryens. En usant d'écrits d'autres historiens (notamment Filip Friedman et Jan Thomas Gross, pour ne nommer qu'eux), il tente de comprendre les relations qu'avaient les Juifs et les Polonais avant la guerre afin de considérer différemment l'Holocauste en Pologne. Il explique que les « Juifs avaient des activités urbaines en ville, mais aussi dans les bourgs et les villages. Dans les grandes villes, cependant, les Juifs et les *Gentils* pratiquaient des activités économiques différentes. En Pologne, plus de la moitié des Juifs étaient des travailleurs indépendants, et ils étaient très peu nombreux dans la police ou l'administration municipale ⁷⁵ ». Sans déterminer la nature des interactions entre les deux peuples de Pologne, Hilberg démontre toutefois qu'au quotidien, les Juifs et les Polonais ne se côtoyaient que très peu.

Une autre façon de mettre en évidence la distance entre les deux peuples est d'expliquer pourquoi ils ne communiquaient pas entre eux. Hilberg explique qu'« à Varsovie, comme dans bien d'autres villes polonaises, le yiddish était la première langue

⁷⁵ HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Folio Histoire, 2006, p. 1934.

des foyers juifs [...]. La vie des Juifs parmi leurs voisins était donc marquée par des frontières définissables⁷⁶ ». Ces frontières nommées par Hilberg sont toutefois insuffisantes pour cerner l'antisémitisme qui régnait en Pologne à l'époque. En effet, l'historien relate certains faits, mais semble oublier la cause de ces phénomènes. L'historien Jean-Charles Szurek explique, dans un article intitulé « Juifs et Polonais (1918-1939) », comment certains groupes politiques s'assuraient de la non-participation des Juifs dans les débats. Il donne l'exemple des réactions antisémites au sein même des universités, ce qui empêchait les Juifs d'y avoir accès. Szurek note

qu' « à l'université, les étudiants de la *Démocratie nationale* organisent des bagarres contre les étudiants juifs, les expulsant des établissements ou les cantonnant dans des « bancs-ghettos », ghettos que les autorités universitaires, telles celles de l'École polytechnique de Lvov, concèdent pour rétablir le calme. Dans de nombreux établissements d'enseignement supérieur, on instaure officieusement un *numerus clausus*. De nombreux étudiants juifs partent alors pour étudier hors des frontières polonaises: la proportion d'étudiants juifs dans les universités polonaises, qui était de 20% encore en 1928-1929, tombe à 8,2 % dix ans plus tard⁷⁷ ».

Cet antisémitisme décrit par Szurek n'a pas cessé lors de l'Occupation allemande, mais s'est, au contraire, renforcé. Hilberg ne voit pourtant pas l'antisémitisme comme la cause des réactions polonaises au traitement des Juifs. Il note :

« Certes, il y eut des moments critiques où la conscience d'un spectateur fut momentanément troublée, où d'aucuns, dans des courriers privés, exprimèrent leur désaveu ou leur consternation [...], mais on trouvait toujours une bonne raison pour expliquer qu'on n'avait pas protesté ouvertement contre les arrestations ou qu'on n'avait rien fait pour aider une victime en danger⁷⁸ ».

⁷⁶ *Ibid* p. 1935.

⁷⁷ SZUREK, Jean-Charles, *Juifs et Polonais 1918-1939*, dans Les cahiers de la Shoah no1, 1994, Paris, Édition Liana Levi, 1994.

⁷⁸ HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Folio Histoire, 2006, p. 1937.

Lorsqu'Hilberg écrit ces lignes, de nombreux témoignages et essais démontrent que les Polonais réagissent, positivement ou négativement, au sort des Juifs.

Adam Czerniakow note dans ses carnets les mauvaises relations que les administrateurs de la municipalité de Varsovie ont avec le Judenrat. Il écrit à plusieurs reprises que les Polonais font payer les Juifs pour tout et pour rien. Comme nous l'avons souligné plus haut, le président du Judenrat reçoit l'ordre de faire payer les Juifs du ghetto pour la désinfection des maisons qu'ils ont laissées derrière eux⁷⁹. De plus, il affirme que les Juifs se font chasser des postes décisionnels. « Le maire de la ville, Starzynski, vient de légaliser le comité civil et de nommer les membres de l'exécutif [...] on n'a pas nommé de Juifs⁸⁰ ». À maintes reprises, Czerniakow fait la démonstration des injustices que les Polonais font subir aux Juifs.

Évidemment, les Polonais n'agissent pas tous de cette manière envers les Juifs. Toujours à Varsovie, Abraham Lewin note que durant les rafles de juillet 1942, « une chrétienne s'agenouille sur le pavé et prie Dieu de retourner l'épée contre les bourreaux. Elle venait de voir un gendarme tuer un enfant juif⁸¹ ». Lewin constate que pour une fois, une Polonaise catholique semble prendre conscience du sort des Juifs. Hilberg le souligne, la majorité des témoins tentaient le plus simplement possible de survivre à la guerre. Il note sur le sujet que « plus d'un rapport de l'armée ou de la sécurité allemande

⁷⁹ CZERNIAKOW, Adam, *Carnets du ghetto de Varsovie 6 septembre 1939-23 juillet 1942*, Paris, Éditions La Découverte, p. 45.

⁸⁰ *Ibid*, p. 7

⁸¹ LEWIN, Abraham, *Journal du ghetto de Varsovie Une coupe de larmes*, Paris, Éditions Plon, 1990, p. 167.

souligne que la grande masse ne pense qu'à ses affaires personnelles. Bien qu'angoissés et traumatisés, les gens s'accrochaient à un semblant de vie normale. ⁸²»

Hilberg voit les témoins polonais de deux façons seulement : comme des Gentils qui, par crainte des représailles, n'ont rien fait pour aider les Juifs ou comme des sauveurs qui ont bravé les Allemands. De son point de vue binaire, Hilberg n'a pas les outils pour concevoir que les autres témoins aient pu participer, d'une façon ou d'une autre, à la mort des trois millions de Juifs de Pologne. Il souligne aussi que

« les Juifs avaient de nombreux voisins. Au cours de la catastrophe, ces spectateurs eurent tendance à se tenir à l'écart. Le non-engagement semblait être leur motif suprême, parfois presque une doctrine. Cette passivité solidifiée était fermement ancrée dans la situation, mais aussi dans une posture calculée. Dans une bonne partie de l'Europe, avant l'ascension d'Hitler au pouvoir, les relations entre Juifs et Gentils se limitaient largement aux interactions et transactions nécessaires. ⁸³ »

Parce qu'Hilberg regarde l'Holocauste du point de vue allemand (dualité bourreaux/victimes) pour expliquer la mort de six millions de Juifs, il semble oublier ou ne pas voir que certains d'entre ceux qu'il appelle spectateurs ont contribué aux massacres.

Malgré les quarante ans qui séparent le début de l'écriture de *La destruction des Juifs d'Europe* et ces réflexions de 1985, Hilberg conserve cette vision binaire de l'Holocauste. Il voit des meurtriers allemands et des victimes juives. Il ne voit pas les autres postures adoptées à l'époque ; à savoir les résistants non-juifs, les pilliers et même

⁸² HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Folio Histoire, 2006, p. 1938.

⁸³ *Ibid* p. 1932.

les autres victimes du nazisme. Notons au passage que si la Pologne a perdu 3 millions de Juifs, elle a aussi perdu 2 millions de Polonais catholiques.

CONCLUSION

Nous pouvons conclure que le travail de Raul Hilberg en fut un de maître en ce qui a trait aux rouages de l'extermination des Juifs d'Europe. Non seulement il démystifie les processus d'expulsion, de concentration et d'extermination, mais il crée un document si complet sur la machine nazie qu'il est devenu une référence internationale. Hilberg a épuisé les recherches possibles à faire sur les relations entre les Allemands et leurs victimes ainsi que celles entre les différentes instances officielles allemandes.

Aujourd'hui, nous comprenons que Raul Hilberg a écrit l'histoire des six millions de victimes du nazisme et non celle des survivants. Si nous découpons les moments de l'Holocauste en Pologne, nous pouvons dire que 1939 à 1942 est la période de ghettoïsation, que 1942 et 1943 correspondent aux périodes de déportation et de révolte, suivies de la période de survivance où les Juifs ayant échappé aux camps de la mort se réfugièrent du côté aryen. Hilberg ne s'intéresse qu'aux deux premiers moments. Il ne traite pas de la survivance des Juifs ayant échappé aux déportations.

L'auteur a fait ces choix pour plusieurs raisons. D'abord, Hilberg avait la volonté de faire une histoire scientifique. Pour ce faire, il devait utiliser des sources officielles.

Les témoignages de survivants ou les journaux n'entraient pas dans cette catégorie. Ensuite, Hilberg entame sa recherche dès la fin des événements, ce qui ne lui laisse aucune distance historique. La question des spectateurs de l'histoire et de leurs rôles dans cette dernière ne se pose que quelques décennies après la guerre.

Hilberg n'a pas incorporé de façon significative les nombreuses avancées historiographiques survenues entre le dépôt de la première version de sa thèse et la version que nous connaissons aujourd'hui. L'ampleur des nouvelles sources témoignant des événements en Pologne lors de l'Occupation allemande montre les possibilités de recherche qu'aurait pu accomplir l'historien américain. Malgré tout, Hilberg ne changea pas sa position, utilisant plutôt la somme des nouvelles recherches afin d'ajouter quelques éléments d'information venant plutôt appuyer ses conclusions initiales.

CHAPITRE IV

YISRAEL GUTMAN : LE GOUVERNEMENT POLONAIS EN EXIL AU SERVICE

DE QUELLE RÉSISTANCE?

(1985)

Yisrael Gutman et Shmuel Krakowski, deux historiens israéliens, signent, en 1985, l'un des premiers ouvrages strictement consacrés à la question des relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande. Dans *Unequal Victims : Poles and Jews During World War II*, chaque auteur consacre cinq chapitres à la question des relations entre les Juifs et les Polonais. Alors que Krakowski peint un portrait du gouvernement en exil et des décisions prises par rapport à l'extermination des Juifs dans les camps de la mort, Gutman prend une autre voie en traitant la question des mouvements de résistance – juifs et polonais – et de leur implication dans les événements marquants de la capitale : occupation, ghettoïsation, déportation et insurrection. Gutman démontre que les instances – officielles et clandestines – ont joué un rôle primordial dans l'extermination des Juifs de Pologne par leur inaction lors des événements importants telles les déportations de l'été 1942. L'historien démontre que les actions posées et les décisions prises par les citoyens polonais et par les groupes de résistance dépendaient directement des initiatives avancées par le gouvernement en exil à Londres. Ainsi, l'inaction du gouvernement face aux sorts des Juifs aurait été l'une des raisons menant à l'apathie des Polonais catholiques.

Ce chapitre sera consacré uniquement à Yisrael Gutman. Nous considérons que l'historien, par l'angle qu'il utilise, apporte une connaissance nouvelle des relations entre les Juifs et les Polonais. Si les réflexions sur les relations entre les victimes juives et leurs voisins avaient déjà été posées de façon plus superficielle depuis la fin de la guerre, elles trouvent dans l'œuvre de Gutman un souffle nouveau. Rappelons que l'œuvre hybride de Ringelblum avait soulevé la question des relations entre Juifs et Polonais dans la capitale et particulièrement des groupes de *Smalkownicy* (voir le chapitre II sur Emanuel Ringelblum). Notons aussi qu'Hilberg, sans s'intéresser directement à la question, reconnaissait que certains Polonais avaient profité du sort des Juifs pour s'enrichir. Gutman apporte un regard différent sur la question en la traitant d'un point de vue politique et administratif et en ayant accès à de nombreuses sources demeurées jusque là inexplorées. En effet, questionner l'impact du gouvernement sur la réussite ou l'échec des groupes de résistance, ainsi que dans la propagande antisémite, permet de mieux comprendre les dynamiques internes du pays. Le dialogue que propose l'historien entre les textes officiels du gouvernement en exil et les mémoires de victimes juives fait apparaître une nouvelle histoire. L'apport fait par Gutman, en ouvrant la question des relations entre les dirigeants polonais en exil et les Juifs, vient contredire le cliché soulevé à maintes reprises voulant que les Juifs soient demeurés passifs face à leurs agresseurs.

Cette voie empruntée par Gutman en 1985 conteste un mouvement nationaliste polonais débutant dans les années 1960 et 1970 et qui prend de l'expansion durant les années 1980. Ce mouvement considère le peuple polonais comme étant victime du

nazisme au même titre que les Juifs. Cette montée du nationalisme découle en partie du mouvement socialiste *Solidarnosc*. Rappelons que la Pologne voit émerger, durant les années 1980, un mouvement syndical de résistance au pouvoir soviétique qui va chercher l'appui de l'OTAN, ainsi que de l'Église catholique. *Solidarnosc* est le point de départ de la reconstruction identitaire de la Pologne dans la période post-communiste. Après les années de censure, les Polonais cherchent à faire connaître leur histoire, jusque-là usurpée par les Soviétiques. Car pendant que le régime soviétique empêchait les historiens de travailler sur la véritable histoire de la Seconde Guerre mondiale en Pologne⁸⁴, les chercheurs d'ailleurs se penchaient déjà sur ces événements. Grâce aux témoignages entendus lors des procès nazis, ils comprenaient que le peuple polonais n'était pas un simple témoin de l'histoire, mais aussi un participant important. L'œuvre de Gutman s'inscrit donc dans une historiographie contemporaine et politique qui dépasse les limites de l'Holocauste afin de s'étendre à l'historiographie de la Pologne elle-même.

D'un point de vue purement chronologique, l'œuvre de Gutman montre une nouvelle compréhension des événements de 1939 à 1945. Si, durant les premières décennies suivant la Seconde Guerre mondiale, les historiens avaient cherché à comprendre comment le massacre des Juifs avait été perpétré par les Nazis, les historiens, tels Gutman, en arrivent à étudier directement l'engagement des autres *acteurs* de l'histoire. Après avoir analysé et compris durant les années 1950, 1960 et même 1970 les rouages du massacre, les historiens se penchent dorénavant sur les raisons qui ont facilité

⁸⁴ Les Soviétiques se sont appropriés, par exemple, l'insurrection du Ghetto de Varsovie. Bien que les communistes étaient présents, la force politique dominante était constituée des groupes sionistes qui organisaient la résistance aux côtés de l'Organisation juive de combat.

la mise à mort de six millions de Juifs, dont trois millions étaient nés en Pologne. Grâce à l'apparition de nouvelles sources et à une meilleure compréhension des événements, les historiens comprennent que l'extermination des Juifs d'Europe ne repose pas uniquement sur la machine allemande, mais bien sur une panoplie de facteurs, dont les relations entre les victimes et les témoins immédiats. Dans le cas de la Pologne, nous pouvons constater que ces facteurs déterminants vont des décisions prises par le gouvernement en exil à Londres jusqu'aux groupes d'entraide aux Juifs. Ces nouvelles recherches amorcées par Yisrael Gutman font partie des travaux nommés plus tard les *marges de l'Holocauste*, c'est-à-dire la compréhension et l'explication des différentes relations entre les Juifs et les Polonais catholiques qui, d'une façon ou d'une autre, font partie de ce que l'on connaît aujourd'hui comme l'Holocauste.

Le présent chapitre sera donc consacré à l'historien Yisrael Gutman et à la vision qu'il transmet des mouvements de résistance (juifs et polonais), de leurs communications avec le gouvernement en exil Londres et de leur implication, volontaire ou non, dans l'annihilation des Juifs de Pologne. Nous examinerons d'abord les conditions sociopolitiques dans lesquelles Gutman a écrit son œuvre. Nous pourrons ainsi voir quelles étaient les écoles historiographiques dominantes et comprendre les raisons qui le poussèrent à écrire l'histoire des relations entre les deux peuples de Pologne sous cet angle précis. Puis, nous verrons ce que l'historien dit des mouvements de rébellion et du gouvernement en exil durant les trois phases déterminantes pour les Juifs de Varsovie : ghettoïsation, déportation et résistance. Nous observerons l'évolution des comportements

polonais durant les événements importants et analyserons les sources utilisées afin de déterminer les éléments qui influencent l'écriture d'Yisrael Gutman.

DOXA HISTORIQUE

En 1985, l'histoire des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande a déjà fait couler beaucoup d'encre⁸⁵. En Pologne, les historiens se penchent sur la question depuis les années 1950, tentant de remettre le peuple polonais au centre de sa propre histoire. L'historien Jean-Charles Szurek note que durant les années de communisme :

« il n'était guère possible alors de pratiquer l'histoire [...] sans accepter et partager les partis scientifiques diffusés par les autorités du Régime. Emprunts rudimentaires au marxisme, référence à Lénine, à Staline entourent les explications relatives, aussi, à la mort des Juifs [...] C'est donc en faisant appel à la lutte des classes, aux enjeux respectifs du mouvement ouvrier et de la bourgeoisie que les historiens exposeront les événements les plus sombres. Ils accorderont beaucoup d'attention aux conseils juifs, mais c'est pour mieux les stigmatiser comme des ramassis d'individus mus par le profit.⁸⁶»

Szurek note aussi que durant toute la période communiste, les relations entre les Juifs et les Polonais au cours de la Seconde Guerre mondiale ne sont abordées que sous l'angle de l'aide apportée aux Juifs par leurs voisins catholiques.

Trois ouvrages sur le sujet marquent l'historiographie polonaise des années 1950 à 1970. Le premier, écrit dans les années 1950 par Arthur Eisenbach, est intitulé *La politique hitlérienne d'extermination des Juifs dans les années 1939-1945, comme l'une*

⁸⁵ Notons que Gutman lui-même n'en est pas à sa première publication sur les Juifs de Pologne, mais que, pour la première fois, il consacre une œuvre complète aux relations entre Juifs et Polonais.

⁸⁶ SZUREK, *Jean-Charles, La Pologne, les Juifs et le communisme*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2010, p. 136.

*des manifestations de l'impérialisme allemand*⁸⁷. Les deux autres ont été écrits dans la décennie suivante : par Wladyslaw Bartoszewski et Zofia Lewinowna, *Il est de ma patrie*⁸⁸ et par Czeslaw Madajczek, *La politique du III^e Reich en Pologne occupée*⁸⁹. Le premier ouvrage présente l'organisation d'aide aux Juifs, *Zegota*, déployée à partir de 1942. Pour la première fois depuis la fin de la guerre, un ouvrage traite de l'héroïsme des Polonais catholiques qui, au péril de leur propre vie, sauvèrent des Juifs des griffes de l'envahisseur nazi. Le second ouvrage discute les relations entre Allemands et Polonais durant la Seconde Guerre mondiale. Une cinquantaine de pages seulement est consacrée à la question juive. L'auteur y souligne principalement la passivité des Juifs et leur collaboration à leur propre mort. Ces deux ouvrages, qui évitent la question de l'antisémitisme polonais, arrivent presque au même moment que les événements de mars 1968.

Rappelons que ces événements sont indirectement la conséquence de la guerre des Six jours qui oppose Israël à une coalition – la Ligue arabe – formée par l'Égypte, la Jordanie, la Syrie et l'Irak. Cette guerre est déclenchée à la suite d'une attaque qualifiée de préventive de la part d'Israël contre ses voisins arabes. C'est à ce moment que l'Égypte perd la bande de Gaza, ainsi que la péninsule du Sinaï. Le Bloc communiste, incluant la Pologne, blâme alors Israël avec lequel il rompt ses relations

⁸⁷ *Hitlerowska polityka eksterminacji Żydów w latach 1939-1945 jako jeden z przejawów imperializmu niemieckiego*, Varsovie, Żydowski Instytut Historyczny, 1953.

⁸⁸ *Ten jest z ojczyzny mojej* publié chez l'éditeur catholique *Znak*, 1969.

⁸⁹ *Polityka III Rzeszy w okupowanej Polsce*, publié à Varsovie en 1970.

diplomatiques. Le gouvernement de Gomulka⁹⁰ n'hésite pas à critiquer les attaques perpétrées par Israël et va jusqu'à comparer les méthodes utilisées par ces derniers au nazisme. Ces événements favorisent une nouvelle montée de l'antisémitisme en Pologne et l'épuration des Juifs et de leurs sympathisants de plusieurs milieux : université, armée, gouvernement, etc. Gomulka va jusqu'à expulser les Juifs du parti communiste polonais.

Quelques années plus tard, comme nous l'avons souligné plus haut, le mouvement *Solidarnosc*, qui dénonce les politiques soviétiques, est créé en Pologne. Ce mouvement syndical, ouvrier et catholique lutte contre le pouvoir communiste en place. En 1988, le mouvement est légalisé. Syndicat à l'origine, *Solidarnosc* devient un véritable mouvement social traversé par plusieurs tendances et courants culturels, y compris l'antisémitisme. L'historien Henri Minczeles note en parlant du mouvement qu'il « considérait les Juifs uniquement comme des pourvoyeurs du poststalinisme détesté. [...] Marian Jurczyk, l'un des principaux dirigeants de *Solidarnosc*, demandait en novembre 1981 « qu'on pendre les dirigeants communistes et qu'on en finisse avec les Juifs qui gouvernent »⁹¹ ». Bien que cet antisémitisme ne soit pas au cœur du mouvement socialiste, nous croyons qu'il est important de montrer que la haine des Juifs s'incrétait toujours, trente ans après l'Holocauste, dans certaines facettes de la vie politique. À la

⁹⁰ Wladyslaw Gomulka fut président de la République populaire de Pologne de 1956 à 1970. En octobre 1956, il est élu premier secrétaire du comité central. Il mène par la suite un putsch avec l'appui de l'armée et de la majorité du parti polonais. L'URSS mobilise alors l'Armée rouge pour marcher sur Varsovie, mais recule après avoir reçu l'assurance que le gouvernement Gomulka ne serait ni anticommuniste ni antisoviétique.

⁹¹ MINCZELES, Henri, *Une histoire des Juifs de Pologne ; Religion, culture, politique*, Paris, Édition La Découverte, 2006, p. 306.

différence de l'antisémitisme qui existait avant la montée des mouvements fascistes en Europe, la Pologne connaît plutôt un antisémitisme sans Juifs.

Ces livres d'histoire que nous avons présentés plus haut ouvrent donc la porte à un nouveau genre d'études axées sur les comportements humains durant l'Occupation allemande plutôt que sur les stratégies politiques pratiquées par les Nazis. Ce mouvement entraîne aussi une nouvelle tendance historique dans les manuels scolaires durant les années 1980, où l'on insiste sur la responsabilité des Juifs dans leur propre extermination. Ainsi, au fil des années 1980 et 1990, les enfants polonais apprenaient que durant l'Occupation allemande, les Juifs « ont permis qu'on les enferme dans les ghettos ⁹² », qu'ils se sont laissé mener à l'abattoir sans résister et qu'ils n'ont pas accepté l'aide de leurs voisins polonais par haine du catholicisme.

L'œuvre de Gutman s'oppose donc à cette tendance nationaliste qui afflige le peuple juif et qui glorifie, d'une certaine manière, les Polonais. Cette œuvre, écrite d'abord en hébreu, fut traduite en français et en anglais, mais pas en polonais. Il faut attendre le milieu des années 2000 pour que l'œuvre de Gutman soit traduite et publiée en Pologne. *Unequal Victims* s'inscrit donc dans un champ historique qui cherche à mettre en lumière les raisons pour lesquelles les Juifs de Pologne semblent être restés passifs devant les Nazis, mais qui tente aussi de comprendre les différents comportements des Polonais catholiques. En 1985, il tente de contrecarrer l'histoire

⁹² SZCZESNIAK, Andrzej Leszek, *Historia 1914-1989. Polska swiat naszego wieku* (Histoire 1914-1989. La Pologne et le monde de notre siècle), Varsovie, ed. Bellona, 1997 p. 224.

nationaliste que l'on apprend aux jeunes Polonais en mettant de l'avant les discussions et les missives échangées entre le gouvernement en exil et les groupes de résistance polonais et juifs. Il peut ainsi noter les difficultés qu'ont rencontrées les Juifs à obtenir de l'aide extérieure. En travaillant à partir d'archives officielles, Gutman peut démontrer l'implication du gouvernement en exil à Londres et des groupes de résistance polonais dans l'aide aux Juifs, mais aussi leur inaction face à certains événements déterminants, notamment les déportations massives de juillet et août 1942. Si le peuple juif a semblé passif face à ses persécuteurs, c'est avant tout parce qu'il était laissé à lui-même alors qu'il demandait de l'aide.

L'HISTORIEN

Né le 20 mai 1923 à Varsovie et décédé le 1^{er} octobre 2013 à Jérusalem, Yisrael Gutman passa sa vie adulte à faire de la recherche sur l'Holocauste, principalement en Pologne. Gutman fait partie des scouts juifs, *Hachomer Hatzair* (qui signifie les jeunes gardiens), dès son plus jeune âge. Lors de la ghettoïsation des Juifs en 1940, Gutman et sa famille sont enfermés dans le ghetto. Il y perd ses parents et sa sœur aînée, alors que sa plus jeune sœur est envoyée dans l'orphelinat de Janusz Korczak⁹³. Le pédagogue et ses enfants sont déportés au camp d'extermination de Treblinka à l'été 1942 lors des grandes rafles. Gutman, sans famille, s'engage dans la résistance. Après l'Insurrection du Ghetto

⁹³ Janusz Korczak était un médecin juif spécialisé dans la pédagogie de l'enfance. Très réputé et respecté autant par les Juifs que par les Catholiques, Korczak se vit offrir à plusieurs reprises de quitter le ghetto afin de sauver sa vie. Il refusa à chaque fois, préférant demeurer avec les orphelins dont il s'occupait. Il fut déporté avec ses enfants le 6 août 1942 et mourut avec eux à Treblinka.

de Varsovie en avril et mai 1943, Gutman est arrêté et déporté au camp de Majdanek, puis au camp d'Auschwitz-Birkenau en 1944. En 1945, il est envoyé vers Mauthausen dans une marche à la mort à laquelle il survit.

Après la Seconde Guerre mondiale, Gutman s'installe à Jérusalem où il obtient, en 1975, un doctorat en histoire de l'Université hébraïque de Jérusalem. Sa thèse porte sur la résistance juive dans le ghetto de Varsovie. Il est ensuite directeur de recherche à l'institut *Yad Vashem* jusqu'en 1983 et en dirige le Comité académique pendant plusieurs années. Il prend ensuite la tête de l'Institut d'histoire juive contemporaine de l'Université hébraïque de Jérusalem entre 1983 et 1985, où il lance un de ses plus importants projets : une encyclopédie de l'Holocauste en quatre volumes qui verra le jour sous sa direction en 1990. Il fonde aussi l'Institut international pour la recherche sur la Shoah à *Yad Vashem*, qu'il dirige de 1993 à 1996.

Tout comme Ringelblum, l'expérience vécue par Gutman se reflète dans son ouvrage. L'historien travaille en effet une histoire dont il a été protagoniste. Gutman fait partie des quelques dizaines de milliers de survivants Juifs-polonais (à peu près 10% de la population totale juive-polonaise d'avant la guerre). Son travail, bien que fait de manière extrêmement méticuleuse et professionnelle, n'en cache pas moins un désir de vérité qui provient plus de l'expérience humaine que du simple professionnalisme historique. Cependant, comme nous le verrons plus loin, les recherches approfondies et l'interprétation des sources utilisées démontrent que Gutman, bien que poussé par un

désir d'exorciser le passé, demeure avant tout un historien qui travaille avec une rigueur rarement égalée.

Yisrael Gutman est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages de références sur l'Holocauste en Pologne dont *The Jews of Warsaw, 1939-1943* (1977), *Ghetto, Underground, Revolt*, *The Jews of Poland Between Two World Wars* (1989) et *Resistance : the Warsaw's Ghetto Uprising* (1998).

LES SOURCES UTILISÉES

En 1985, plusieurs instituts de recherche sur l'Holocauste existent et les sources premières concernant les relations entre les Juifs et les Polonais sont désormais nombreuses. Ces documents proviennent aussi de milieux très diversifiés : alors que certains témoignages sont publiés, d'autres, provenant de procès par exemple, sont recueillis dans des centres de recherches, tels *Yad Vashem*. De plus, les archives gouvernementales et celles des groupes de résistance (L'Armée de l'intérieur et *Zegota*, par exemple) sont désormais disponibles.

L'historien israélien a donc l'embarras du choix concernant les sources à utiliser. Ce qui distingue Gutman des autres historiens de l'époque ne réside pas dans la spécificité des sources, mais bien dans l'angle particulier qu'il donne à son travail. Comme nous l'avons vu plus haut, Gutman s'intéresse à une question précise, celle des relations entre les mouvements de résistance polonais et juifs. Il cherche à remettre en question l'idée selon laquelle la résistance juive n'a pas existé et les Juifs se sont laissés

exterminer par les Nazis sans protester. Afin d'en faire la démonstration, Gutman utilise principalement les archives du gouvernement en exil à Londres, les archives des groupes de résistance tels *Zegota* ou *l'Armia Krajowa*, ainsi que des témoignages tirés de plusieurs bases de données.

CE QUE DIT GUTMAN DES RELATIONS ENTRE LES JUIFS ET LES POLONAIS : LE DÉBUT DE LA GUERRE (SEPTEMBRE 1939- SEPTEMBRE 1942)

Durant la première année de l'Occupation allemande en Pologne, les relations entre les Juifs et les Polonais ne changent presque pas dans la capitale : l'antisémitisme passif qui existait avant la guerre demeure. Pourtant, Gutman souligne qu'il n'y avait pas de mouvement d'hostilité envers les Juifs et ce, malgré les politiques du troisième Reich. Néanmoins, lors de la première réunion du comité citoyen d'urgence, aucun Juif ne fut nommé dans ses rangs. De la même façon, lors de la création des groupes de résistance, dès le début de l'Occupation allemande, aucun groupe polonais ne souhaitait être impliqué dans les actions antijuives des Nazis, mais aucun ne voulait s'allier avec les Juifs. Durant cette première période, les mouvements de résistance polonais demeurèrent passifs. Les seules réelles interactions entre les Juifs et les Polonais, souligne Gutman, se déroulaient dans la rue.

L'historien tire du journal d'Apolinary Hartglas, un activiste sioniste de Varsovie, que les Allemands incitaient les Polonais catholiques à des actes antisémites, mais que la majorité d'entre eux demeuraient indifférents à cette propagande. Hartglas note quelques

gestes spontanés de sympathie envers les Juifs. Il raconte qu'il a vu un homme dans le tramway céder sa place à une femme juive ou encore un homme prendre la défense des Juifs qui se faisaient jeter en dehors du tramway par des Nazis. Selon Hartglas, ces réactions de sympathie étaient faites pour contester l'autorité allemande plutôt que pour souligner la solidarité entre Juifs et Polonais. Hartglas remarque tout de même les changements de comportement chez ses voisins catholiques. Il écrit : « in the beginning Poles often showed sympathy for Jews wearing the armbands, but as time passed this attitude toward Jews cooled, and Poles seemed to avoid meeting in public with Jewish friends wearing armbands ⁹⁴ ». Ainsi, les Polonais, sans se ranger du côté de l'invasisseur, détournèrent lentement leur attention des Juifs et de leur sort.

Si Hartglas voit généralement de l'inaction et quelques fois des gestes de sympathie envers les Juifs, il souligne, comme d'autres témoins juifs, qu'il y a eu de rares événements particulièrement violents. Il précise qu'à l'hiver 1940, un pogrome qui dura huit jours, nommé le pogrome de Pâques, frappa Varsovie. Hartglas remarque que les participants n'étaient pas connus de la population et qu'ils ne les revirent pas après les événements. Un autre témoin juif, Chaim A. Kaplan, note dans son journal en février 1940 que

« no nation lacks for hooligan groups. And such as these the occupier has found an outlet, has gone and let them understand that Jews are beyond the pale of the law ; that the authorities would not be overly strict with them if Jews were their victims. And for

⁹⁴ *Testimony of A. Hartglas and other in Sefer ha-Zvaot documents, testimonies, discussions and calculations concerning the Holocaust against the Jews during World War II, vol. 1, eds. Binyamin Minz and Dr Israel Klausner, Jerusalem, 1945, cité dans Gutman, p. 179*

hooligans a wink is as good as a nod. Recently there has been no let up in attacks on Jews perpetrated in broad daylight and on public thoroughfares⁹⁵ ».

En utilisant ces témoignages, Gutman démontre que la véritable violence qui existait à Varsovie, avant la création du ghetto, était rare et était perpétrée dans la rue par simple antisémitisme. Cette haine des Juifs qui existait bien avant la guerre se voyait décuplée par la campagne antisémite lancée par les nazis. Jamais elle ne provenait des instances gouvernementales polonaises ni des groupes de résistances. Par contre, l'historien constate que l'immobilité du gouvernement polonais, qui ne fait rien pour condamner ces gestes de violence à l'égard de la population juive, est un facteur déterminant du comportement de la population. En effet, durant les premières années d'Occupation, il n'y a eu que très peu de contacts entre le gouvernement en exil – d'abord à Angers, puis à Londres – et la population polonaise. Ainsi, ce silence permit à la population de se désensibiliser du malheur des Juifs au point de ne plus les reconnaître comme leurs égaux et contribua à attiser la haine qu'avaient déjà certains groupes d'antisémites.

LE GHETTO

Dès les premiers indices concernant la formation d'un ghetto à Varsovie, les instances juive et polonaise ne s'entendent pas. Gutman soutient que, d'entrée de jeu, les Polonais craignaient plus pour leur qualité de vie que pour la vie de leurs voisins.

⁹⁵ KAPLAN, Chaim A., « Scrool of Agony », cité dans GUTMAN, Yisrael, *Unequal Victims Poles and Jews during World War II*, Holocaust Library, New York, 1985, p. 183.

L'historien tire un exemple concret du journal d'Emanuel Ringelblum qui écrit : « a Jewish-Polish consultation took place yesterday with Baron Ronikier. The latter spoke in opposition to the current practice among some Poles of grabbing as many of the streets in the ghetto as possible. It is his view that a common struggle should be waged against the ghetto rather than a war between two peoples⁹⁶ ». Ces affirmations peuvent facilement être corroborées par d'autres témoignages.

Adam Czerniakow, président du Judenrat de Varsovie à l'époque, fit face au même genre de problèmes. À l'automne 1940, il écrivait dans son journal que les discussions avec les membres de l'exécutif de la ville étaient compliquées puisqu'ils ne voulaient pas payer pour les déménagements des Juifs et la désinfection de leurs maisons. Cela faisait partie du dessein nazi de susciter des conflits entre les Juifs et les Polonais.

En novembre 1940, le ghetto de Varsovie est formé. Séparées par des murs, les populations juives et polonaises n'ont plus beaucoup d'occasions de se côtoyer. Gutman souligne que la formation du ghetto, plutôt que d'inquiéter la population varsovienne, lui ferme les yeux. Encore une fois, Gutman spécifie que les réactions diffèrent. Bien que la majorité des citoyens polonais semblent indifférents au sort des Juifs, certains déplorent les conditions de vie de leurs voisins. Gutman insiste sur les réactions des instances municipales et constate que

« However, while the Jewish community was being slowly decimated by famine and disease, we hear of no initiative being undertaken by elements in the Polish underground to come to its rescue, nor even of any proposal to appeal to the Government-in-Exile, and

⁹⁶ RINGELBLUM, Emanuel cité dans GUTMAN, Yisrael, *Unequal Victims Poles and Jews during World War II*, Holocaust Library, New York, 1985, p. 183.

through to the organization and leadership of the world Jewish community, for aid to be sent to the Jews in Poland [...] It is impossible to discern the slightest legitimate basis for such an attitude ⁹⁷».

Malgré le journal clandestin de l'*Armia Krajowa*, *Buletyn Informacyjny*, qui écrit que « the Ghetto in Warsaw is assuming the dimension of a monumental crime [...] an insane German plan to intern 400 000 human beings in a tiny sealed-off area containing absolutely no open spaces and greenery ⁹⁸ », le gouvernement en exil à Londres ne réagit aucunement à la ghettoïsation et au sort des Juifs. Encore une fois, Gutman démontre qu'il y a un lien direct entre les agissements de la population de Varsovie et les (non) prises de position des dirigeants à Londres.

Il faut attendre 1942 et les première grandes déportations vers les camps de la mort pour que la population de Varsovie envisage d'aider les Juifs. Chaim A. Kaplan écrit dans son journal au début de l'année 1942 que des idées de révolte commencent à se faire entendre. Il écrit : « Il y a de la révolte politique dans l'air. Les membres de l'ancien Parti socialiste polonais n'ont pas de mots trop forts ni trop énergiques. C'est du moins ce qui se dit. On a des raisons de croire qu'ils ont reçu un signal de l'ennemi pour inciter la population à se rebeller ⁹⁹ ». Ainsi, la population polonaise, inquiète pour sa propre survie, commence à penser à la résistance.

⁹⁷ GUTMAN, Yisrael, *Unequal Victims Poles and Jews during World War II*, Holocaust Library, New York, 1985, p. 144.

⁹⁸ *Ibid*, p. 145

⁹⁹ KAPLAN, Chaim. A, *Chronique d'une agonie*, Paris, Édition Calmann-Lévy, 2009, p. 382.

DÉPORTATION MASSIVE ET INSURRECTION DU GHETTO DE VARSOVIE

Il faut attendre l'été 1942 pour que le gouvernement en exil réagisse à la situation des Juifs en Pologne. En juillet et août 1942, les Nazis déportèrent plus de 300 000 Juifs du Ghetto de Varsovie vers les chambres à gaz du camp de Treblinka. Durant presque deux mois, les Polonais furent témoins du massacre qui se déroulait dans les rues de la capitale polonaise. Yisrael Gutman se demande pourquoi ni le gouvernement en exil ni l'armée de l'intérieur (AK) ne sont intervenus. Pourquoi aucune aide n'a-t-elle été offerte aux Juifs, alors que ces derniers en demandaient continuellement ? Selon l'historien, il y a deux versions, une juive et une polonaise, concernant l'attitude des Polonais à l'égard des Juifs durant les déportations de l'été 1942, surtout à propos des liens tissés entre l'AK et l'Organisation juive de combat (ZOB), armée de résistance. La version polonaise est tirée des mémoires du général Tadeusz Bor-Komorowski, un commandant de l'AK¹⁰⁰. Dans son journal, il explique comment se sont déroulés les premiers contacts entre les deux groupes. Selon lui, l'AK avait contacté le ZOB dès août 1942 afin de lui offrir son aide, ce que les Juifs auraient refusé. Le ZOB, quant à lui, affirme qu'il a contacté l'AK pour de l'aide, notamment l'obtention d'armes plusieurs mois auparavant, mais qu'aucune réponse n'a été reçue avant les rafles de l'été 1942.

Malgré ces rafles qui vidèrent le ghetto de 85 % de sa population juive, ce n'est qu'en septembre de la même année que le contact se fait officiellement entre les

¹⁰⁰ BOR-KOMOROWSKI, Tadeusz, *The Secret Army*, New York, 1951.

mouvements de résistance du ghetto et ceux des Polonais catholiques. En octobre et novembre 1942, l'attitude qu'ont les Polonais par rapport aux Juifs change : l'indifférence qui régnait jusqu'à présent se transforme, autant chez les simples citoyens que dans les groupes de résistances et qu'au gouvernement en exil. Gutman soutient que

« here and there individual Poles were sufficiently moved by the unprecedented horror of the atrocities being committed against the Jews to take action on their behalf, despite the hazards they faced in doing so. Such were the motives of the men and women who founded Zegota [...] as a consequence both the Government-in-exile in London and the underground leadership in Poland were beginning to realize they would have to take affirmative action of some sort to assist Jews¹⁰¹ ».

Si Zegota était déterminé à aider les Juifs coûte que coûte, il n'en allait pas de même pour les groupes de résistance armée. L'armée de l'intérieur (AK) ne s'intéressait pas à la défense des Juifs. Dans un communiqué envoyé le 2 janvier 1943 au gouvernement en exil à Londres, le général Rowecki écrit : « As a trial I offered them a few pistols. I have no confidence that they will make use of any of these arms at all. I will give no additional arms, because, as you know, we ourselves do not have any¹⁰² ». Gutman pointe deux faits intéressants en citant cet extrait des archives de l'AK. Premièrement, il note l'incapacité du général à croire en une rébellion juive. Rowecki écrit qu'il n'arme pas les Juifs parce que ces derniers seront incapables de se servir d'armes. L'AK tente de faire bonne figure en disant aider les Juifs, mais n'y croit pas vraiment. Le deuxième point souligné par Gutman est que le général dit que l'AK manque elle-même d'armes et donc, ne peut pas en donner plus aux Juifs. Pourtant, selon

¹⁰¹ GUTMAN, Yisrael, *Unequal Victims Poles and Jews during World War II*, Holocaust Library, New York, 1985, p. 157.

¹⁰² *Ibid* p. 159 (le texte original est à Londres dans les archives de l'AK)

les archives de l'Armée polonaise de l'ouest¹⁰³, l'armée de l'intérieur possédait plus d'armements que ce qui était nécessaire. Gutman énumère les le stock d'armes que possède l'AK : « 135 heavy machine guns with 54 000 rounds ; 6045 rifles with 794 000 rounds ; 1070 pistols and revolvers with 8708 rounds [...] this did not include 200 containers of arms and munitions dropped from Britain in the period August 1, 1942 to April 30, 1943¹⁰⁴ ». L'Armée de l'intérieure trompe donc le gouvernement en exil à Londres afin de conserver la majorité des armes pour elle. Il faut souligner que l'AK ment aussi parce qu'elle craint que les Juifs soient alliés avec les communistes. Ils attendent donc d'être certains de leur allégeance avant de planifier la rébellion.

Lors de la deuxième *akcion* à Varsovie, en janvier 1943, les Juifs qui avaient survécu aux rafles de l'été précédent résistent. Évidemment, la résistance est un échec et les Allemands prennent rapidement le dessus. En date du 28 janvier 1943, le journal clandestin de l'AK (*Biuletyn Informacyjny*) écrit : « the courageous resistance of the Jews, who during the most anguished moments of the Jewish experience never lost their sense of honour, arouses admiration and is a luminous chapter in the history of Polish Jewry¹⁰⁵ ». Il faut pourtant attendre le mois de mai 1943 et donc, les derniers moments de l'Insurrection juive pour que le gouvernement en exil demande à son peuple de se soulever et d'aider les Juifs de la capitale. En date du 5 mai, le général Sikorski s'adresse

¹⁰³ *Polskie Sily Zbrojne*, en polonais. Il s'agit de l'ensemble des unités des forces armées polonaises qui combattirent aux côtés des Alliés, contre l'Allemagne nazie. Ces forces, qui étaient fidèles au gouvernement en exil à Londres, se sont d'abord formées en France après la défaite polonaise contre l'invasion germano-soviétique de septembre 1939.

¹⁰⁴ GUTMAN, Yisrael, *Unequal Victims Poles and Jews during World War II*, Holocaust Library, New York, 1985, p. 159.

¹⁰⁵ *Ibid*, p. 160.

à la nation et proclame : « The greatest slaughter in the history of mankind is now being perpetrated. We know that you are helping the afflicted Jewish people to the best of your ability. I thank you, my people and in my own and in the government's name. I ask you to help them in every way, and that at the same time you put a stop to these brutal deeds ¹⁰⁶ ».

Le gouvernement attend que 90% de la population juive soit exterminée avant de prendre conscience de la situation juive en Pologne. Bien évidemment, il est déjà trop tard puisque le ghetto est brûlé puis rasé la même semaine. Le sort des Juifs toujours en vie est donc entre les mains d'organisations polonaises non gouvernementales telle *Zegota* ou encore dépend de l'aide aux Juifs faite de façon individuelle.

RÉSISTANCE POLONAISE PASSIVE : ZEGOTA

Comme nous l'avons vu plus haut, le mouvement de résistance armée de Varsovie et le gouvernement en exil à Londres n'aiderent pas les Juifs lors des rafles de l'été 1942. En réaction à cet immobilisme, un nouveau groupe de résistance, plus pacifique, se fait connaître dès l'automne 1942. Il s'agit d'un mouvement polonais d'aide aux Juifs nommé *Zegota*. Le mouvement naît à l'automne 1942, à Varsovie, en réaction aux rafles de l'été précédent qui emportent plus de 300 000 Juifs vers les chambres à gaz de Treblinka¹⁰⁷. Ce groupe, organisé par la délégation du gouvernement en exil à Londres, est composé de

¹⁰⁶*Ibid*, p. 168.

¹⁰⁷ Il faut aussi noter que, bien que *Zegota* fonctionnait surtout à Varsovie, plusieurs groupuscules se formèrent dans d'autres villes, notamment à Cracovie, Lublin, Kielce, Radom et Bialystok.

jeunes Catholiques de la renaissance polonaise (*Front Odrodzenia Polski*) de représentants du Parti démocratique (*Stronnictwo Demokratyczne*), des syndicalistes polonais et de Juifs déjà cachés du côté aryen de Varsovie.

Les principales tâches de *Zegota* étaient d'établir les contacts avec la communauté juive en lui offrant une assistance financière. L'organisme aidait aussi des Juifs en leur offrant un lieu temporaire sécuritaire du côté aryen. Il offrait aussi aux fugitifs des vêtements, de la nourriture et de l'argent et de prendre des dispositions pour leur donner une situation légale, c'est-à-dire de leur trouver des papiers d'identité polonais afin qu'ils puissent se déplacer sans danger. Ces tâches demandent donc une aide financière considérable, à laquelle le gouvernement en exil contribua.

La formation du groupe d'aide aux Juifs *Zegota* soulève plusieurs questions sur lesquelles Gutman n'hésite pas à se pencher. Comme nous l'avons décrit plus haut, le gouvernement en exil à Londres ne songe pas à aider les Juifs, qui demandent pourtant des armes afin de résister, avant l'automne 1942. La première question que se pose l'historien est pourquoi avoir attendu si longtemps pour offrir de l'aide offerte aux Juifs ? La réponse de Gutman est bien simple et cohérente. Les meurtres de masse de 1942 ont terrorisé le gouvernement. Comme Gutman l'indique :

« the fact that the victims of the mass murders being perpetrated on Polish soil included not only Polish Jews, but Jews who had been brought to Poland for that purpose from all over Europe, certainly added to the horror. Nevertheless, sober political calculation [...] underlay the arguments used to justify official recognition of *Zegota* and the transfer to it of fixed sums of money¹⁰⁸ ».

¹⁰⁸ GUTMAN, Yisrael, *Unequal Victims Poles and Jews during World War II*, Holocaust Library, New York, 1985, p. 260.

Ainsi, *Zegota* obtient l'appui du gouvernement en exil parce que ce dernier n'avait pas réalisé l'envergure de l'extermination.

De l'automne 1942 à la fin de la guerre, le groupe *Zegota*, en collaboration avec d'autres groupes de résistants, essaie de sauver les Juifs de Varsovie et de Cracovie en les cachant du côté aryen des villes. Si Gutman décrit de façon complète la fondation de *Zegota* et les rapports que le groupe a entretenus avec le gouvernement en exil à Londres, il omet pourtant de spécifier un élément important qui permet de mieux saisir pourquoi l'aide aux Juifs s'est faite si tardivement. Dans sa lettre intitulée *Protest*, écrite en août 1942, l'une des fondatrices du groupe *Zegota*, Zofia Kossak, nomme les raisons qui les poussent, son groupe et elle, à finalement agir et à aider les Juifs à survivre au national-socialisme¹⁰⁹. Elle confirme les écrits de Gutman en avouant que si l'aide s'est fait attendre, c'est avant tout parce que l'antisémitisme polonais était très présent au sein du gouvernement. Elle souligne de plus être elle-même antisémite. Elle écrit : « Let us, Polish Catholics, wake up. Our feelings toward the Jews have not changed. We still consider them to be the political, economic and ideological enemies of Poland [...] Still, being aware of these sentiments does not exonerate us from the duty of condemning crime¹¹⁰ ». Il est plus facile de comprendre ainsi pourquoi l'aide telle qu'offerte par *Zegota* prit du temps à se mettre en place. Si certains catholiques considéraient les Juifs comme les ennemis de leur patrie, pourquoi les aider ? Il a fallu que les Nazis aillent à

¹⁰⁹ Un appel aux groupes de résistance polonais et au gouvernement en exil à Londres.

¹¹⁰ KOSSAK, Zofia, « Protest », in *Poles – Jews : 1939-1945*, ed by Andrzej K. Kunert, Rada Ochrony Pamieci Walk i Mecenstwa, Muzeum Historii Polski, Oficyna Wydawnicza RYTM, Warsaw, 2006.

l'encontre de la doctrine catholique pour que *Zegota* prenne forme. Finalement, il était question, pour les membres de *Zegota*, de protéger un ennemi d'un ennemi encore plus grand.

LES DÉNONCIATIONS ET ZEGOTA

Il va de soi que, malgré l'organisation du groupe d'entraide, il fallait plusieurs personnes de l'extérieur pour accomplir les sauvetages. Du côté aryen de Varsovie, des Polonais *ordinaires* devaient accueillir les Juifs dans leur appartement ou leur maison au risque d'être attrapés par les Nazis ou dénoncés par leurs voisins. Rappelons que l'aide aux Juifs était passible de la peine de mort. Gutman précise que plusieurs familles ou Polonais seuls offraient leur aide à *Zegota*. Malgré l'apparence de générosité, l'historien précise que, souvent, les Polonais ne pensaient qu'à s'enrichir au détriment de la vie des Juifs qu'ils accueillaient chez eux et du travail honnête de *Zegota*.

« Most of the Poles who consented to let their premises to Jews did so in return for payments of very large sums of money, and had allowed their expectations of profit to outweigh any consideration of the risk they were running [...] and it was not uncommon for them to squeeze a tenant dry monetarily before turning him out of the house, or even delivering him into the hands of the Germans¹¹¹ ».

Bien que Gutman discute peu des cas individuels de Juifs ayant été cachés chez des Polonais catholiques, il insiste sur les cas, pas si rares, où des Polonais aidants finissent par dénoncer les Juifs qu'ils cachent. Ces dénonciations de Juifs sont un grave problème

¹¹¹ GUTMAN, Yisrael, *Unequal Victims Poles and Jews during World War II*, Holocaust Library, New York, 1985, p. 276.

pour *Zegota* qui ne pouvait rien contre les dénonciateurs. Afin d'appuyer ses propos, Gutman cite Ringelblum qui, dans *Polish-Jewish Relations During World War II*, fait part des grandes difficultés que vivent les membres de *Zegota*. Ringelblum écrit :

« Every Jew snatched from the clutches of the bloodthirsty Nazi monster had to have an idealist like this watching over him day after day like a guardian angel. The great majority of these people helped the Jews in return for remuneration, but is there in fact money enough in the world to pay for their self-sacrifice? People who hid Jews for money alone and lacked a strong moral motivation rid themselves of their dangerous ballast sooner or later by turning the Jews out of their flats. The ones who kept the Jews in their flats were those who did so not only for Jewish money. This gallery of Polish heroes could provide subjects for wonderful threats on his red posters nor the obtuseness and stupidity of Polish Fascists and anti-Semites who deem it an anti-national act to hide Jews ¹¹²».

Malgré cette précision sur les dénonciations commises par des Polonais qui devaient prêter main-forte aux Juifs, Gutman ne se penche pas trop sur la question. Contrairement à ce que nous avons vu de l'œuvre de Ringelblum au chapitre II, Gutman ne cherche pas à déterminer le profil de ces dénonciateurs. Il ne qualifie pas non plus les différents types de dénonciation (maîtres chanteurs, police bleue, etc.), comme le faisait Ringelblum. Cette différence notable entre les deux modes de compréhension des relations entre les Juifs et les Polonais est due à l'époque – Ringelblum étant lui-même caché du côté aryen et côtoyant d'autres réfugiés, n'avait pas d'autre choix que de percevoir les différences du point de vue personnel et individuel, alors que Gutman, qui écrit avec une distance de cinquante ans, est beaucoup plus loin de son objet d'étude – mais aussi aux conditions sociopolitiques et historiographiques qui entourent l'écriture de ces œuvres historiques. Gutman démontre que l'existence juive en Pologne était entre les mains des dirigeants polonais. Il ne cherche pas à faire le profil des différents types

¹¹² *Ibid*, p. 202.

d'aideurs ou de dénonciateurs à Varsovie. Ringelblum, quant à lui, avait accès principalement à des sources orales et personnelles. Il ne pouvait donc pas se concentrer sur l'implication du gouvernement dans la résistance. À cause de la distance qui les sépare, les deux historiens posent donc des questions différentes sur les relations entre les Juifs et les Polonais.

Cette mise à distance des deux œuvres historiques montre l'évolution de l'histoire des relations entre les Juifs et les Polonais depuis la Seconde Guerre mondiale. Elle permet de comprendre les différentes problématiques qui menèrent d'une écriture à une autre et aussi de voir que ces deux façons de faire de l'histoire sont complémentaires et non dichotomiques.

À TITRE DE CONCLUSION

Nous pouvons tirer plusieurs conclusions de l'analyse de l'œuvre d'Yisrael Gutman. Premièrement, Gutman écrit en réaction aux discours polonais en 1985. Rappelons que la Pologne tente de se déculpabiliser de la mort de trois millions de Juifs en affirmant que ces derniers se sont laissé mener à l'abattoir comme des moutons. Notons aussi que les Polonais nient toute participation, quelle qu'elle soit, à l'extermination des Juifs de Pologne.

En second lieu, nous comprenons que Gutman souhaite mettre à jour les jeux de pouvoir des groupes de résistance afin d'expliquer les réactions des citoyens polonais.

Gutman ne cherche pas à décrire des expériences personnelles, mais bien à montrer comment les instances officielles avaient de l'influence sur la population. Selon l'auteur, les citoyens, Juifs et Polonais, dépendaient avant tout de ces instances officielles. L'historien ne voit pas la population comme un regroupement d'individus libre de penser et d'agir, mais bien comme une masse influencée par son environnement. En s'intéressant aux instances de Varsovie: gouvernement en exil à Londres et sa délégation, armée de résistance et *Zegota*, Gutman démontre que si les relations entre les Juifs et les Polonais ont été difficiles et si l'aide est venue si tardivement, c'est avant tout parce que ceux qui dirigeaient le pays, ceux qui possédaient les journaux clandestins lus par la majorité de la population, ont fait preuve de passivité face au sort des Juifs. Sans marche à suivre, les Polonais demeuraient passifs face au sort des Juifs alors que ces derniers n'avaient pas les moyens financiers et matériels de combattre l'ennemi nazi.

Finalement, nous pouvons convenir que l'œuvre de Gutman s'inscrit dans une historiographie de l'Holocauste beaucoup plus vaste où l'on met de côté la dualité Nazis-Juifs (que nous avons examinée chez Hilberg) afin de voir les autres témoins comme des participants (bons ou mauvais) de l'histoire. Gutman n'est pas le premier à faire ce genre de constat. Durant la même période, nombreux sont les historiens de l'Holocauste à s'intéresser à la figure de l'assistant. Bien évidemment, le coauteur de *Unequal victims*, Shmuel Krakowski est l'un de ceux-là et aurait à ce titre très bien pu être étudié dans le cadre de la présente thèse.

CHAPITRE V
GUNNAR S. PAULSSON : CHANGEMENT DE CAP ET CRITIQUES
AU XXI^e SIÈCLE
(2002)

Avant d'analyser la dernière œuvre à l'étude, *Secret City* de Gunnar S. Paulsson, nous devons dresser quelques constats. D'abord, que ce dernier historien, contrairement aux trois autres, n'est pas Juif. Ensuite, que son travail contredit les conclusions des trois premiers et crée une véritable controverse sur la nature des relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande. Nous avons vu dans les chapitres précédents que les historiens juifs qui étudient ces rapports interpersonnels les perçoivent sensiblement de la même façon. Ringelblum, Hilberg et Gutman constatent en effet que ces relations ont été la plupart du temps difficiles et que les Polonais ont tardé à intervenir lors des persécutions nazies. Les différences en ce qui a trait à la recherche respective de ces historiens résident surtout dans les sources disponibles et utilisées, dans les conditions sociopolitiques selon l'époque de rédaction et dans la posture de l'historien, à savoir comment il se présentait lui-même face aux événements. Ainsi Ringelblum et Gutman, qui évoluent tous les deux dans des milieux juifs, perçoivent les relations entre les Juifs et les Polonais comme étant un phénomène majeur de l'Occupation allemande alors qu'Hilberg, venant de l'extérieur et d'une époque où la question ne se posait simplement pas, ne voit que la dualité Juifs/Allemands. Malgré ces différences qui témoignent d'une certaine mobilité historique, les trois historiens constatent pourtant les mêmes phénomènes, à savoir qu'il y a beaucoup de dénonciations dans la capitale polonaise et

que ces dénonciations sont faites par plusieurs groupes de Polonais, organisés ou non. En contrepartie, ils mettent en lumière les mouvements de résistance armée et civile de la capitale qui se battent contre l'envahisseur et qui tentent de sauver les Juifs.

Plus de dix ans après l'écriture de *Unequal Victims* d' Yisrael Gutman, Paulsson publie à son tour un essai sur les relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande. En utilisant les mêmes sources que les historiens des chapitres précédents (témoignages, journaux, comptes-rendus, etc.) Paulsson dresse des constats similaires, mais en vient à une conclusion différente. Il remarque, lui aussi, que les phénomènes de dénonciations prennent place dans la capitale polonaise et que des groupes d'entraide sont formés. Pourtant, il conclut que la majorité des Polonais catholiques se sont rangés du côté des Juifs et ont mis leur propre vie en péril afin de les sauver. Paulsson dit que de 70 000 à 90 000 Polonais auraient travaillé de concert afin de cacher 28 000 Juifs du côté aryen de Varsovie et que seulement quelques centaines de criminels (policier polonais, *Schmalcownicy* et autres dénonciateurs) auraient sévi. L'historien soutient que ce serait la défaite des Polonais lors de l'insurrection de Varsovie en 1944, et la destruction quasi totale de la ville qui en résulte, qui aurait fait périr les Juifs.

Selon Paulsson, les historiens qui ont étudié la question des relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande l'ont fait à partir de fausses données en utilisant, par exemple, la totalité des Juifs de Varsovie comme échantillon, plutôt que seulement les survivants. Il en déduit que les conclusions sont ainsi faussées et ternissent l'histoire de la Pologne. *Secret City* fut à la fois acclamé et grandement critiqué par des

historiens intéressés par la question. Non seulement à cause de la prémisse de l'auteur concernant l'échantillonnage, mais aussi à cause de l'analyse qualifiée d'erronée qu'il fait des sources utilisées.

Dans ce chapitre, nous verrons donc l'envers de la médaille en analysant l'œuvre d'un historien qui croit, contrairement aux autres historiens à l'étude, que la majorité des Polonais catholiques étaient favorables aux Juifs. Nous constaterons que l'ethnicité de l'historien – ici un Canado-suédois né d'un père juif-polonais – n'est, encore une fois, pas en cause dans l'écriture historique. Nous observerons d'abord dans quelles circonstances l'œuvre de Paulsson a été écrite. Puis, nous évaluerons ce que dit l'historien des relations entre les Juifs et les Polonais. Nous étudierons ensuite l'angle qu'il choisit d'exploiter, ainsi que les sources utilisées pour justifier ses propos. En dernier lieu, nous situerons l'œuvre de Paulsson dans son contexte historiographique et décrirons ce que d'autres historiens qui travaillent la question des relations entre les Juifs et les Polonais en ont dit. Une attention particulière sera portée aux critiques qu'a reçues Paulsson et à leurs motifs.

DOXA HISTORIQUE

Depuis le milieu des années 1980, les créations culturelles décrivant les années de guerre en Pologne et, par le fait même, les relations entre les Juifs et les Polonais, se multiplient. En 1985, le cinéaste français Claude Lanzmann diffuse son documentaire de neuf heures intitulé *Shoah*, ravivant en outre les vieilles querelles entre Juifs et Polonais. Le documentaire présente une série d'entrevues menées auprès de témoins et de

survivants de l'Holocauste partout en Europe. Il va de soi que l'angle polonais n'est pas traité en priorité par le cinéaste, mais que de nombreuses séquences se déroulent en sol polonais où le réalisateur cherche à rencontrer des habitants qui ont vu, par exemple, les trains bondés se diriger vers les camps de la mort. Lanzmann retrouve même le conducteur du train qui emportait les Juifs de Varsovie vers le camp d'extermination de Treblinka afin de l'interroger sur ce qu'il pensait de son ancien travail. De nombreux autres témoins oculaires polonais répondent aux questions de Lanzmann et affirment qu'ils connaissaient à l'époque le sort réservé aux Juifs, sans pour autant tenter de les aider à cause, notamment, de l'hostilité qu'ils éprouvaient envers les Juifs. Les autorités polonaises se sont insurgées contre les accents anti-polonais, selon leurs dires, des témoins présentés dans certaines séquences du film de Lanzmann. Le gouvernement de Varsovie ne peut alors concevoir que, quarante ans après la fin de la guerre, un réalisateur français vienne pointer du doigt la communauté polonaise, elle aussi persécutée durant l'Occupation nazie.

Quelques années plus tard, en 1991, c'est le cinéaste polonais Andrzej Wajda et son film *Korczak* qui créent une nouvelle polémique. Ce long métrage retrace la vie du pédagogue juif Janusz Korczak durant les années de guerre, tout en esquissant un portrait de la réalité des Juifs de Varsovie. Cette fois-ci, les critiques proviennent de la communauté juive qui accuse le réalisateur de donner une vision trop chrétienne de l'Holocauste et de passer sous silence l'attitude des Polonais envers les Juifs.

Sur le plan politique, les changements se font aussi sentir après la chute du régime communiste de Pologne, en 1989. Les questions historiques, jusque là mises de côté, reviennent à l'avant-plan des débats politiques. Ainsi, les manuels scolaires en Pologne évoquent désormais les pages plus sombres des relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande. Jean-Charles Szurek aborde la question de ces manuels après la chute du régime communiste. En parlant du livre de Jerzy Eisler, de Robert Kupiecki et de Melania Sobanska intitulé *Le monde et la Pologne 1939-1992*, publié à Varsovie en 1993, il affirme :

« sont clairement mentionnées [dans ce manuel] les inégalités de traitement induites par l'occupation allemande et la précision historique relative aux camps nazis implantés en Pologne. La question de l'antisémitisme en Pologne est posée sans détour. Ce manuel tente de répondre au ressentiment anti-polonais que manifestent de nombreux Juifs. Il informe exhaustivement aussi bien l'existence des *Smalcownicy* que du réseau d'aide Zegota. Plus douteuses sont les assertions relatives à la passivité des Juifs et à la police juive. Non que ces questions ne puissent être débattues, mais elles appartiennent à cet univers où les sciences sociales peinent à identifier des repères intelligibles ¹¹³ ».

Szurek précise que ce livre est en fait l'un des premiers d'une lignée qui laisse place à plusieurs interprétations. Il note que « depuis que la Pologne a accédé à un régime démocratique, les manuels scolaires épousent l'évolution historiographique occidentale et expriment diverses sensibilités. C'est désormais sous un jour nouveau que le public scolaire aborde la question des relations judéo-polonaises ¹¹⁴ ». Grâce à cette démocratie récemment implantée, les historiens ont maintenant la chance de travailler avec tous les registres civils et juridiques de Pologne qui avaient été fermés lors de la longue période communiste.

¹¹³ SZUREK, Jean-Charles, « Entre histoire et mémoire, quelles figures du témoin polonais ? » dans WIEVIORKA, Annette et Jean-Charles Szurek, *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Paris, Édition Albin Michel, 2009, p. 510.

¹¹⁴ *Ibid* p.511.

Le premier pas vers une histoire équilibrée des relations entre les Juifs et les Polonais est désormais établi. Grâce à ces changements, l'historiographie de l'Holocauste connaît un renouveau au début du XXI^e siècle. En 2000, l'historien polono-américain Jan Tomasz Gross publie *Neighbors* (qui fut publié en neuf langues dont en français sous le titre *Les voisins*), qui fait l'effet d'une bombe. Cet ouvrage retrace le massacre de 1600 Juifs de la ville de *Jedwabne*, bourgade située à moins de 200 km au nord-est de Varsovie, qui furent torturés et brûlés vifs dans une grange par leurs concitoyens polonais catholiques en juillet 1941. Ce massacre fut longtemps attribué aux Nazis, mais le livre de Gross vient affirmer le contraire, semant au passage un vent de panique dans la communauté polonaise. Une commission d'enquête est formée afin de mettre en lumière les événements de *Jedwabne*. Menée par l'Institut de la mémoire nationale (IPN), cette enquête confirme les arguments de Gross, en plus de démontrer qu'il y eut d'autres massacres de ce genre durant la même année.

Si certains historiens acclament le livre de Gross et l'interprètent comme étant une nouvelle page d'écriture dans l'histoire de la Pologne, d'autres le critiquent sévèrement. Le politologue américain Norman Finkelstein (*L'industrie de l'Holocauste*, 2000) accuse Gross d'exploiter l'Holocauste, alors que l'historien Norman Davies (*Histoire de la Pologne*, 1984) trouve le livre de Gross extrêmement injuste envers les Polonais catholiques. Notons que Finkelstein a écrit, un an avant la parution de l'essai de Gross, un livre polémique sur les rouages de l'historiographie de l'Holocauste. Selon le politologue, l'histoire de l'Holocauste ne sert aujourd'hui qu'au profit de l'État d'Israël et les

historiens tels que Gross ne travailleraient qu'à la survictimisation des Juifs afin de justifier les politiques israéliennes.

L'HISTORIEN

Secret City, seule œuvre de Gunnar S. Paulsson, se range, en effet, du côté de celles de Davies et de Finkelstein afin de dénoncer les propos tenus par des historiens comme Jan T. Gross. Paulsson s'inscrit donc dans un courant historiographique qui cherche à démontrer deux choses. En premier lieu, il affirme que les Polonais ont été autant victimes du nazisme que les Juifs. Rappelons ici que la Seconde Guerre mondiale a causé en Pologne la mort de 3 millions de Juifs et plus d'un million de Polonais catholiques. En deuxième lieu, cette historiographie rejette la question de l'antisémitisme polonais en venant légitimer les faits et gestes des Polonais catholiques envers leurs voisins juifs – dénonciations, pillages, meurtres, etc. – par l'explication de l'instinct de survie.

Gunnar S. Paulsson est né au Canada d'une mère d'origine suédoise et d'un père juif-polonais survivante du ghetto de Varsovie. Il fait ses études à l'Université d'Oxford, où il obtient en 1998 un doctorat en histoire. En plus de donner régulièrement des séminaires au *Oxford Centre for Hebrew and Jewish Studies*, il prend la position d'historien senior de *l'Holocaust Exhibition Project Office* à *l'Imperial War Museum* à *Londres*. *Secret City* est acclamé partout dans le monde anglo-saxon et vaut à son auteur

de nombreux prix. Le *Biennial Polish Studies Association* lui remet notamment, en 2004, le prix *Best first book in English on any aspect of Polish affairs published in the past two years*.

SOURCES UTILISÉES

Paulsson utilise beaucoup de sources personnelles tirées de journaux intimes ou de témoignages enregistrés dans les archives officielles et presque aucune archive provenant des instances polonaises. Contrairement à Ringelblum, Hilberg et Gutman, Paulsson affirme avoir utilisé plus de sources provenant de tiers témoins que de sources juives. Néanmoins, il utilise abondamment les banques de données du *Jewish Historical Institute (Żydowski Instytut Historyczny, ZIH)* de Varsovie, ainsi que celle de *Yad Vashem* (YD). Dans les témoignages les plus cités, nous trouvons notamment les journaux de Chaim A. Kaplan, d'Abraham Lewin, de Michel Borwicz et, bien sûr, l'œuvre hybride d'Emanuel Ringelblum. Rappelons que toutes ces sources sont utilisées par les trois autres historiens à l'étude. Pourtant, seul Paulsson en vient à une conclusion différente. Nous revisiterons certains de ces témoignages afin de vérifier l'interprétation qu'en fait Paulsson, puis la place qu'il leur donne dans son propre ouvrage.

Malgré l'utilisation de ces témoignages, le dernier chapitre du livre de Paulsson, portant sur les conclusions de sa recherche, sur le nombre de victimes juives et d'aidants polonais, ne semble pas être rédigé à partir des sources citées plus haut, mais bien selon les relevés démographiques de la ville. Nous constatons à la lecture de ces statistiques

que Paulsson affirme que la majorité des Polonais ont aidé les Juifs et que seulement un petit pourcentage de la population *aryenne* se serait rangé du côté des dénonciateurs. Nous tenterons, à l'aide d'autres études faites sur les relations judéo-polonaises, de comprendre d'où l'historien sort de tels chiffres.

CE QUE DIT PAULSSON DES RELATIONS JUDEO-POLONAISE : LE GHETTO

La création du ghetto bouleversa l'ensemble de la population varsoivienne. Alors que certains Juifs déménageaient dans le nouveau district créé par les Allemands, les Polonais catholiques qui y vivaient avant l'invasion de la Pologne devaient eux aussi se préparer à déménager. Si ces nombreux déplacements créèrent des tensions entre les Juifs et les Polonais, ils créèrent aussi de l'entraide. Paulsson, met beaucoup l'accent sur le premier mouvement de résistance auquel participèrent tant les Juifs que les Polonais : la contrebande. Les deux peuples travaillaient alors de concert pour se nourrir et s'habiller.

Comme il l'explique :

« Smuggling began at the very moment that the Jewish area of residence was established [...] in fact, not only food was smuggled : an extraordinary varied underground economy soon sprang up, much of it based on trading illegally with the Aryan side. This trade is important here for two main reasons : first, that in connection with it methods of crossing the ghetto wall were developed which also served, mainly at a later time, for smuggling people and arms ; and second, that to understand why people decided to leave the ghetto or stay there we must also understand the possibilities [...] of escape from the ghetto and [...] of survival within it. Both these possibilities depended crucially on smuggling and the underground economy that it sustained ¹¹⁵».

¹¹⁵ PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.61.

Cette contrebande était réalisée grâce à de nombreuses personnes, juives et polonaises, provenant de plusieurs milieux de vie et de travail, prêtes à risquer leur vie. Paulsson retrace certains de ces acteurs historiques. Il note, par exemple, que le tramway qui passait dans la ville, et donc qui traversait le ghetto, était la plaque tournante de la contrebande. Il note que : « The tram would then pass through the ghetto, stopping only at the exit gate, where the policeman would alight and report to a German gendarme. At certain point, however, these trams had to slow down for sharp turns, where people could jump on or off the open cars ¹¹⁶ ». Paulsson donne cet exemple pour démontrer comment travaillaient les contrebandiers sans se faire arrêter par les gendarmes allemands.

Pour appuyer son argumentation, Paulsson utilise plusieurs sources premières provenant, notamment, de journaux intimes juifs. Parmi ceux utilisés par l'historien, notons les mémoires de Chaim A. Kaplan, d'Abraham Lewin et de Michel Borwicz. Kaplan note qu'avant la fermeture¹¹⁷ du ghetto, « les contrebandiers juifs et aryens constituaient un front uni contre les gardiens allemands et les polices juive et polonaise¹¹⁸ ». Kaplan, comme d'autres témoins, voit clair dans le jeu des Nazis. Il sait pertinemment qu'un des buts de l'Occupant est de diviser les Juifs et les Polonais afin de les manipuler plus facilement. En date du 11 mars 1941, Kaplan note qu'après le meurtre d'un Nazi par un Polonais, toute la ville est tenue responsable et que le couvre-feu est ramené à 20 heures pour les aryens comme pour les habitants du ghetto. Les Nazis ont

¹¹⁶ *Idem.*

¹¹⁷ Lorsque les murs furent tous érigés.

¹¹⁸ KAPLAN, Chaim, A., *Chronique d'une agonie*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 2009, p. 302.

alors puni les deux communautés pour le crime d'un seul individu, augmentant ainsi les tensions dans la ville.

Un phénomène semblable, que Paulsson ne mentionne pourtant pas, se déroule durant les années de formation du ghetto. Comme nous l'avons souligné, l'ensemble de la ville est bouleversé par la création du quartier juif, en raison des nombreux déménagements. Plusieurs des sources utilisées par l'historien soulignent ce phénomène, sans que lui en parle pour autant. Beaucoup de Polonais ne voulaient pas déménager dans une maison ayant appartenu à des Juifs par peur de contracter des maladies. Évidemment, cette peur n'était pas justifiée et provenait de la campagne antijuive menée par les Nazis depuis le début de l'Occupation. C'est ainsi que la municipalité décida de faire désinfecter ces anciennes résidences juives. Adam Czerniakow, président du *Judenrat* de Varsovie, note dans ses carnets, en date du 5 février 1940 : « J'ai reçu une lettre du président de la ville m'indiquant que la communauté devra payer pour la désinfection des maisons juives ¹¹⁹ ». Cette peur des Juifs, attisée par les Nazis, se traduit par une réelle animosité entre les Juifs et les Polonais. Cette situation mène bientôt à d'autres conflits concernant les logements dans le ghetto.

Les témoignages de Czerniakow et de Lewin, notamment, montrent comment les Polonais tentent d'exploiter les Juifs. Pourtant, Paulsson évite le sujet dans son livre. Czerniakow s'exprime sur la question des loyers. Le président du *Judenrat* constate en mars 1940 que les propriétaires polonais demandent désormais trois mois d'avance aux

¹¹⁹ CZERNIAKOW, Adam, *Carnets du ghetto de Varsovie, 6 septembre 1939-23 juillet 1942*, Paris, Éditions La Découverte, p. 45.

locataires juifs¹²⁰. Abraham Lewin, quant à lui, remarque que les Juifs ne sont plus en sécurité dans les rues, qu'ils se font constamment voler ou menacer par des Polonais. Il mentionne que l'« illégalité que pratiquent les préposés aux impôts envers les Juifs du ghetto atteint dès maintenant le pur et simple banditisme. J'ai entendu dire que les Juifs sont enlevés dans les rues, entraînés dans des boutiques, fouillés, et qu'on leur prend tout l'argent qu'ils ont sur eux ¹²¹ ».

Notons aussi que le pogrome de Pâques, événement marquant du printemps 1940 à Varsovie n'est nullement mentionné par l'historien. Pourtant, ce dernier utilise des sources qui témoignent de cet événement. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, plusieurs témoins notent la violence de ce pogrome de huit jours. Parmi eux, Chaim A. Kaplan, qui est largement cité dans l'œuvre de Paulsson, est stupéfait de constater l'impunité avec laquelle les Polonais agissent envers les Juifs. Il constate en effet que les Polonais agissent avec brutalité et parce qu'ils ne craignent pas les conséquences de leurs actes.

Ainsi, Paulsson se concentre sur la bonne entente, mais omet de discuter de certains problèmes survenant entre les Juifs et les Polonais durant la formation du ghetto, alors que les sources qu'il utilise en disent pourtant long sur le sujet.

¹²⁰ *Ibid*, p. 55.

¹²¹ LEWIN, Abraham, *Journal du ghetto de Varsovie Une coupe de larmes*, Paris, Éditions Plon, 1990, p. 137.

CE QUE DIT PAULSSON DES RELATIONS ENTRE LES JUIFS ET
LES POLONAIS : SURVIVRE APRÈS LES DÉPORTATIONS DE L'ÉTÉ 1942

Paulsson spécifie, comme tous les autres historiens traitant de la question, que les premières déportations, datant du 22 juillet 1942, coïncident avec les premiers départs massifs de Juifs vers le côté aryen de Varsovie. L'historien note qu'il était beaucoup plus facile pour les enfants, qui passaient plus inaperçus, que pour les adultes de traverser le mur. Il explique que les adultes « needed to have a friend and protector outside the ghetto, either a friendly Pole or a Jew already established there, who could make the necessary arrangements ¹²² ». Paulsson note aussi que la survie des Juifs dépendait uniquement de la bonne volonté des Polonais catholiques.

Paulsson fait une place importante aux dénonciations ayant cours du côté aryen à partir de 1942. Afin d'expliquer ce phénomène, il utilise des sources juives, notamment l'œuvre hybride d'Emanuel Ringelblum. Il cite l'historien, qui explique : « The Polish police, commonly called the blue or uniformed police in order to avoid using the term 'Polish', has played a most lamentable role in the extermination of the Jews in Poland. The uniformed police has been an enthusiastic executor of all the Germans directives regarding the Jews ¹²³ ». Tout comme Ringelblum, Hilberg et Gutman, Paulsson constate l'antisémitisme latent en Pologne et souligne comment il se traduit dans les forces de l'ordre. Il note :

¹²² PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.76.

¹²³ *Ibid*, p.144

« Their easy corruptibility was also well established before the war. Frequently such men were anti-Semites : this was a police force that had shown no great inclination to intervene in such affairs as the notorious Przytyk pogrom of 1936, and its post-war successor, the Milicja, made up largely of the same men, was actively involved in inciting the still more notorious Kielce pogrom of 1946. The police in the capital may, however, have been of a higher standard that was to be found in the province ¹²⁴ ».

Paulsson reconnaît l'implication de la police dans les pogromes d'avant et d'après la guerre et ainsi, constate l'implication de cette dernière dans la collaboration nazie en Pologne. L'historien note que les dénonciations du côté aryen se faisaient grâce à certaines techniques de reconnaissance des caractéristiques physiques des Juifs. Paulsson reprend, pour illustrer son propos, les définitions proposées par Emanuel Ringelblum. Comme le soulève ce dernier, il y a deux types de Juifs cachés du côté aryen de la capitale : ceux qui vivent sous et ceux qui vivent à la surface de la Terre. Les Juifs de la première catégorie sont ceux qui, en raison de leur apparence physique trop juive, devaient demeurer cachés et ne pouvaient donc pas participer à la vie collective. Paulsson cite Ringelblum à ce sujet : « Only individuals with so-called 'good' – that is, aryan – appearance can survive 'on the surface'. [...] In the Ghetto, 'studies' were carried out in order to establish by what features a Jew or a Jewness can be recognized. The result of the 'studies', these incessant discussions in the Ghetto, were as follows : a Jew can be recognized by his nose, hair and eyes ¹²⁵ ». Il s'agissait évidemment du nez proéminent et aquilin et des cheveux bouclés et foncés. Les yeux considérés comme « juifs » étaient aussi foncés, mais avaient de plus comme particularité l'émotion qu'on y retrouve. En effet, Ringelblum, comme d'autres témoins, avoue que les Polonais reconnaissent les Juifs en voyant la peur dans leur regard.

¹²⁴ PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.145

¹²⁵ *Ibid*, p.106

Les Juifs faisant partie de la seconde catégorie sont ceux qui ont une apparence aryenne, qui parlent le polonais sans accent et qui connaissent bien le catholicisme. Ces Juifs pouvaient ainsi se dissimuler dans la population aryenne et survivre grâce au travail qu'ils trouvaient. Bien entendu, aucun n'était à l'abri des *Smalcownicy*. Comme le souligne Paulsson, ces maîtres chanteurs étaient devenus des experts pour découvrir les Juifs, puis les piller ou simplement les dénoncer à la Gestapo. Il donne l'exemple tiré des mémoires d'Alina Margolis-Edelman qui y raconte comment elle s'est fait interroger par un policier polonais.

« ‘Well, OK, We’ll do an exam [...] pray’. I’ll bless my nanny. I knew all the church prayers and songs. I started the Our Father. He listened and interrupted. ‘And now miss – he turned to Zofia –, ‘Have you been to Holy Communion?’ ‘Yes’ said Zofia. ‘Well, Tell me, how big is the wafer that the priest gives you during the Communion?’ Zofia pointed the palm of her hand. We were done for. ‘And you’re a Jewess too’ – he added, looking at me – ‘Only smarter’.¹²⁶ »

En plus de l'apparence et de la connaissance du catholicisme, les dénonciateurs étaient aussi attentifs à l'accent des personnes arrêtées. Paulsson souligne que de nombreux Juifs ne parlaient pas parfaitement le polonais et étaient facilement reconnaissables par leur accent et leur piètre maîtrise de la langue.

En plus de démontrer le fonctionnement des dénonciations du côté aryen, Paulsson met bien évidemment l'accent sur l'aide faite aux Juifs. En reprenant les journaux de Ringelblum et de Lewin, l'historien se penche sur les difficultés rencontrées par les Juifs pour trouver un refuge. Paulsson souligne que : « Our perceptions have

¹²⁶ PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.106.

hitherto been shaped by those of the ghetto fighters and others activists, who believed escape to be very difficult, if not impossible. Ringelblum, like Lewin, believed that it was possible only for the rich ¹²⁷ ». Paulsson défend cette idée en affirmant qu'il était tout de même facile de traverser le mur et de trouver refuge du côté aryen de la ville puisque, selon l'auteur, 10 000 Juifs l'avaient fait entre le 12 septembre 1942 et le 18 avril 1943¹²⁸. L'historien calcule même qu'à la veille de l'insurrection de Varsovie, le 1^{er} août 1944, la ville cachait 17 000 Juifs qui avaient été aidés par plusieurs groupes tels *Zegota* ou le *Bund*, au sujet desquels il ne parle pratiquement pas.

Avec ces données tirées de calculs faits à partir d'autres livres d'histoire (Gutman, Krakowski, Hilberg, entre autres), mais aussi avec les listes incomplètes de *Zegota*, Paulsson en vient à la conclusion que les Polonais ont été en majorité passifs ou aidants envers les Juifs. Selon l'auteur, s'il n'y eut que très peu de survivants juifs après la guerre (10 % de la communauté originelle), c'est parce que l'échec de l'insurrection de Varsovie permit aux Allemands de raser la ville et de tuer les Juifs qui étaient demeurés cachés.

¹²⁷ PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.83.

¹²⁸ *Idem*

LA THÈSE DE PAULSSON ET LE PARADOXE DES RELATIONS JUDÉO-POLONAISES

Comme nous l'avons vu plus haut, même si Paulsson utilise les mêmes témoignages que les autres historiens, ses conclusions ne correspondent pourtant pas à celles de Ringelblum, Hilberg et Gutman. En effet, Paulsson, après avoir fait le portrait de tous les types de dénonciateurs et de l'antisémitisme latent en Pologne durant la guerre, en vient à la conclusion que la majorité des Polonais se rangeaient du côté des Juifs et que les dénonciateurs ne cherchaient qu'à survivre à la guerre et non à collaborer avec l'occupant allemand.

Si les conclusions de Paulsson surprennent, c'est avant tout parce qu'il ne travaille pas avec les mêmes méthodes que les autres historiens. Nous l'avons constaté, Paulsson se situe dans l'historiographie contemporaine anglo-saxonne des relations entre les Juifs et les Polonais. Dans l'introduction à son œuvre, Paulsson dit vouloir aller en sens inverse de certains historiens. Il écrit, en parlant de Jan T. Gross :

« Gross has been much criticized for this statement, but in truth this procedure is standard in writing about the Holocaust from the perspective of the victims. As Gross observes, because this is a story of almost complete destruction, there has also been an almost complete destruction of evidence, and we therefore have to make do with whatever traces the past has been kind enough to leave us ¹²⁹ ».

Contrairement à Gross qui prend l'ensemble des victimes juives comme échantillon, Paulsson croit qu'il faut redéfinir le choix des sources pour écrire l'histoire de cette

¹²⁹ PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.18.

destruction. Il poursuit en expliquant que Raul Hilberg « apparently believes that we should prefer to write about the perpetrators, who left behind a good, traditional trail of documentary evidence ¹³⁰ ». Quant à lui, il choisit « to believe witness testimony, including third-person, hearsay accounts, if, on balance of probabilities, it seems likely to be true. This is perhaps slightly more restrictive than Gross's 'until we find persuasive arguments to the contrary' ¹³¹ ».

L'historien dit détenir des arguments qui prouvent que les Polonais ont aidé les Juifs. Pourtant, il doit quelque peu tordre la réalité afin d'y arriver. Nous l'avons vu, l'historien choisit subjectivement les passages des témoignages qu'il utilise dans son œuvre. Aussi, Paulsson tire ses conclusions de plusieurs statistiques qui ne semblent pas tenir la route. À l'aide de sources premières et de travaux d'historiens ayant étudié la question, nous analyserons les conclusions de Paulsson et verrons pourquoi elles sont critiquées.

PAULSSON CRITIQUÉ

Nous le savons, Paulsson ne nie pas qu'il y eut des persécutions et des dénonciations faites par les Polonais catholiques, surtout après les rafles de l'été 1942. Même si l'historien prend en considération ces phénomènes, il ne croit pas que les faits soient assez marquants pour être démontrés historiquement. Paulsson soutient que « the

¹³⁰ *Idem*

¹³¹ *Idem*

bark of the Polish anti-Semite was worse than his bite ¹³² ». Il écrit que si de nombreux Juifs ont survécu du côté aryen de la capitale, c'est parce que, malgré l'antisémitisme des Polonais catholiques, ces derniers n'étaient pas prêts à envoyer à la mort certains membres de leur communauté. Il explique que « the mass killing of the Jews was viewed by most Poles as proof of the depravity of the German occupier and the moral superiority of their own culture, as well as of a frightening bestiality that might soon be visited on them, too ¹³³ ». Ainsi, les Polonais percevaient le mal véhiculé par les Nazis et, en tant que catholiques, ne pouvaient se résoudre à les aider à atteindre leur objectif.

D'un point de vue méthodologique, Paulsson explique pourquoi l'historiographie des relations entre les Juifs et les Polonais semble selon lui prendre une position favorable aux Juifs :

« the natural tendency of untrained observers is to pay attention to what is exceptional rather than what is representative. This is the reflex of the historiography, which tends to focus on the extreme cases: people who risk their lives to help Jews, on the one hand ; rabid anti-Semites and collaborators on the others. Mr and Mrs Kowalski' might not have liked Jews and might have felt nervous about having them next door in the face of the German threats, but in situations where Jews faced immediate danger, they tended to be neutral or even passively protective ¹³⁴ ».

En plus du fait qu'il qualifie les historiens tels Gross d'observateurs inexpérimentés, deux problèmes sont à prendre en considération ici. Premièrement, il y a la façon dont Paulsson perçoit l'écriture de l'histoire. L'histoire ne se penche pas que sur l'extraordinaire, contrairement à ce que soutient l'historien. Il est vrai qu'à une certaine

¹³² PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.163

¹³³ *Ibid*, p. 243

¹³⁴ *Ibid*, p. 163.

époque, nous écrivions l'histoire des vainqueurs en laissant de côté les civilisations perdantes. Pourtant, avec l'avènement des nouveaux modes de pensées en histoire au début du XX^e siècle – principalement avec l'histoire sociale –, il va de soi que la tendance est plutôt *englobante*, c'est-à-dire qu'elle comprend l'ensemble des histoires particulières. En cherchant à présenter l'histoire de cette façon particulière, Paulsson se met des œillères et passe à côté de ce qui est significatif et commun dans l'histoire des relations judéo-polonaises : l'antisémitisme latent et la difficulté du vivre-ensemble. Paulsson semble oublier que même dans les rangs du groupe d'entraide aux Juifs *Zegota*, l'antisémitisme régnait. Rappelons que Zofia Kossak, cofondatrice du mouvement *Zegota*, a écrit en 1942 que les Juifs demeuraient les ennemis des Polonais, mais qu'ils ne méritaient tout de même pas de se faire exterminer par les Nazis.

Deuxièmement, Paulsson travaille avec un faux échantillonnage et oublie d'importantes données. En voulant prouver que les Polonais catholiques sont demeurés en majorité passifs devant le sort des Juifs, Paulsson met de côté la question des dénonciations faites par les aryens à l'extérieur du ghetto. Ce phénomène, qu'il considère comme *exceptionnel*, ne l'est pourtant pas. Les historiens qui se sont penchés sur la question des relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande s'entendent pour dire que la majorité des Polonais demeurèrent passifs face à l'extermination des Juifs. La différence réside dans la qualification de cette passivité. Paulsson dit des Polonais aryens qu'ils sont *passively protective*, alors que les autres historiens y voient une forte peur des Nazis, doublée d'un antisémitisme qui encourageait cette passivité. Pourtant, ces mêmes historiens reconnaissent aussi que des groupes

d'entraide ont été fondés et que des catholiques ont bel et bien risqué leur vie pour aider les Juifs.

Certains historiens répondent, en quelque sorte, à Paulsson, qui tient pour acquis que les dénonciateurs n'étaient pas organisés et ne cherchaient qu'à survivre à la guerre, plutôt qu'à collaborer avec les Nazis. Pourtant, l'analyse de Paulsson passe à côté de nombreuses évidences. L'historien Jan Grabowski démontre dans son ouvrage *Je le connais, c'est un Juif! Varsovie 1939-1943 Le chantage contre les Juifs*¹³⁵, que les phénomènes de dénonciation étaient plus courants qu'il ne le laisse paraître. Paulsson soutient que très peu de sources juives parlent de ces dénonciations faites par des bandes organisées et donc, que les dénonciations devaient être rares. Grabowski explique que si les mémoires et autres témoignages donnent l'impression que les dénonciations à la Gestapo faite par des Polonais étaient improbables, c'est avant tout parce que « les victimes de *Szmalcownicy* amateurs avaient davantage de chances de survivre à la rencontre d'un maître chanteur (et par conséquent d'en parler par la suite dans leurs mémoires) que les victimes de bandes organisées¹³⁶ », qui finissaient généralement entre les mains des Allemands. En limitant ses sources à celles des survivants, Paulsson néglige donc tout un pan de la réalité.

Nous avons aussi constaté que Paulsson utilise sélectivement les sources juives. L'historienne israélienne Havi Dreifuss, qui critique ouvertement l'œuvre de Paulsson,

¹³⁵ GRABOWSKI, Jan, *Je le connais, c'est une Juifs Varsovie 1939-1943 Le chantage contre les Juifs*, Paris, Édition Calmann-Lévy, 2008 (pour la traduction française) 176 pages.

¹³⁶ *Ibid*, p. 75.

soulève ce qu'elle nomme une mauvaise représentation des sources. Dans le troisième chapitre de son ouvrage, Paulsson consacre quelques pages à la question de l'aide faite aux enfants juifs par des membres du clergé. Paulsson base son argument sur une simple note de Ringelblum, « priests wish to save Jewish Children ¹³⁷ », et sur des conversations entendues dans la rue sur la question. Paulsson écrit donc que le clergé polonais se positionnait contre les Allemands et était prêt à tout pour sauver ces enfants juifs. Il écrit : « Catholic organizations did help hundreds of Jewish Children on an individual basis, once they had been sent out of the ghetto ¹³⁸ ». Pourtant, la conclusion de Ringelblum sur le sujet est bien différente, puisqu'il termine en disant que « The project was not carried out because of a variety of difficulties, but mainly because the Polish clergy was not very interested in the question of saving Jewish children ¹³⁹ ». L'historienne Havi Dreiffus donne cet exemple, parmi tant d'autres¹⁴⁰, afin de démontrer comment Paulsson a fait une lecture incomplète des sources et donc, en vient à un résultat faussé.

En plus de ces lectures incomplètes, nous constatons aussi que l'historien a fait un tri précis des sources qu'il utilise. Nous constatons en effet que s'il use de témoignages et d'archives officielles telles celle de *Zegota*, Paulsson ne s'est jamais intéressé aux sources provenant des archives judiciaires d'après-guerre. Pourtant, certaines de ces

¹³⁷ PAULSSON, Gunnar, S., *Secret City The hidden Jews of Warsaw 1940-1945*, Yale University Press, New Haven and London, 2002, p.87.

¹³⁸ *ibid*, p. 88.

¹³⁹ RINGELBLUM, Emanuel, *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, New-York, Northwestern University Press, 1986 p.140.

¹⁴⁰ voir DREIFFUS, Havi, « Changing perspectives on Polish-Jewish Relations During the Holocaust », dans *Search and research Lectures and Papers 18*, Jérusalem, Yad Vashem Publications, 2012, p. 19-61.

archives auraient pu éclairer les réflexions de l'historien sur les relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Occupation allemande, notamment celles concernant les procès intentés contre les *szmalcownicy* et autres dénonciateurs polonais.

CONCLUSION

Nous avons constaté que Gunnar S. Paulsson, même s'il utilise les mêmes sources que les autres historiens à l'étude, arrive à des conclusions bien différentes. Ce qui distingue Paulsson ne réside pas dans une certaine religiosité : même si l'historien ne s'identifie pas comme étant juif, il traîne avec lui le bagage de la persécution à travers son père, un des survivants juifs du Ghetto de Varsovie. Cette histoire qu'il écrit est celle de sa propre famille, tout comme celle de Ringelblum, d'Hilberg et de Gutman.

Pourtant, nous avons constaté que Paulsson diffère des historiens juifs en raison de la posture qu'il prend. Nous l'avons vu, les années 2000 apportent avec elles de nouvelles tendances historiographiques en ce qui a trait à l'histoire de la Pologne durant la Seconde Guerre mondiale. On y voit entre autres qu'il rétablit l'histoire des relations entre les Juifs et les Polonais. Comme d'autres historiens anglo-saxons, Paulsson tente de créer une histoire où la victimisation des Juifs n'a plus sa place. Pour y arriver, l'historien utilise des sources fiables, mais en fait un découpage subjectif.

Si l'objectif de Paulsson était de démontrer la bonté et la solidarité des Polonais catholiques envers les Juifs, il aurait très bien pu gagner son pari. En effet, plusieurs

historiens ont écrit sur le sujet. Notons à titre d'exemple les œuvres de Filip Friedman (*Their Brothers' Keepers*¹⁴¹) et de Nechama Tec (*Christian rescue of Jews in Nazi-Occupied Poland When Light Pierced the Darkness*¹⁴²), qui retracent, chacun à leur manière, la solidarité qu'il y a eu entre les chrétiens et les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. En rétrécissant son sujet et en choisissant un échantillonnage différent, Paulsson aurait pu démontrer que l'héroïsme des Polonais a bel et bien existé, même s'il n'était pas la norme.

¹⁴¹ FRIEDMAN, Filip, *Their Brother's keepers*, New-York, Holocaust Library New York, 1978, 232 pages.

¹⁴² TEC, Nechama, *Christian's rescue of Jews in Nazi-Occupied Poland; When Light Pierced the Darkness*, New York, Oxford University Press, 1985, 262 pages.

CONCLUSION

ET MAINTENANT ? REGARD SUR L'HISTORIOGRAPHIE CONTEMPORAINE DES RELATIONS ENTRE LES JUIFS ET LES POLONAIS DE 1939 À 1945.

L'histoire des relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande s'est construite sur plus d'un demi-siècle. Pour comprendre comment les historiens à l'étude – Ringelblum, Hilberg, Gutman et Paulsson – ont construit cette histoire, nous avons dû faire quelques constats : que les sources disponibles – en qualité et en quantité – que l'endroit et le moment pendant lequel la rédaction a eu lieu modifiaient beaucoup la compréhension des événements et la façon de les expliquer.

En effet, les historiens Emanuel Ringelblum et Raul Hilberg, qui écrivent durant et dans l'après-guerre immédiate, travaillent avec beaucoup moins de documentation que les historiens qui leur succèdent. Nous avons noté que Ringelblum, qui écrit son essai sur les relations entre les Juifs et les Polonais terré en 1943-1944 du côté aryen de la ville, n'a accès qu'à peu de sources. Il travaille à partir de coupures de journaux (polonais, nazis, juifs), de témoignages qu'il a lui-même recueillis et des archives de l'*Oneg Shabbat*. Ringelblum ne pouvait donc pas prendre de distance par rapport aux événements et malgré le désir de vérité et d'objectivité qu'il entretient, l'historien écrit une œuvre qui se situe entre le témoignage et l'ouvrage historique.

Nous avons ensuite analysé l'œuvre de Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, qui est une œuvre majeure dans l'historiographie de l'Holocauste. Bien qu'il ne concentre pas son propos sur les relations entre les Juifs et les Polonais, mais bien sur la machine allemande partout en Europe, Hilberg donne tout de même certaines informations sur le déroulement des persécutions en Pologne. Nous l'avons souligné à plusieurs reprises, il aurait été impossible de faire un travail d'historiographie de l'Holocauste sans prendre en compte l'apport d'Hilberg. Pour l'historien, l'Holocauste est le résultat d'une haine d'un peuple, les Allemands, envers un autre, les Juifs. Bien qu'il constate que certains *Gentils* profitèrent du sort des Juifs pour s'enrichir, Hilberg ne traite de la question que superficiellement. Rappelons aussi que l'historien n'utilise que des sources allemandes dans la première version de sa thèse. Il faut attendre les années 1980 pour qu'il utilise d'autres sources (des témoignages notamment) et qu'il augmente ainsi la taille et la portée de son œuvre.

Yisrael Gutman, tout comme Emanuel Ringelblum, a connu le ghetto. L'Historien vit en Israël depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale où il a fondé plusieurs centres de recherches sur l'Holocauste. En 1986, il écrit *Unequal Victims*. Bien qu'il traite aussi des relations entre les Juifs et les Polonais, son œuvre diffère énormément de celle de Ringelblum. Alors que le fondateur de l'*Oneg Shabbat* observait les relations civiles entre les Juifs et les Polonais, Gutman analyse plutôt les relations entre les organisations juives et polonaises et le gouvernement en exil à Londres. Cette posture prise par Gutman est due principalement aux sources officielles disponibles à l'époque. En analysant les relations entre le gouvernement en exil et les peuples de Pologne, Gutman vient

confirmer l'influence des dirigeants polonais sur l'inaction de leur peuple. Souvenons-nous que le gouvernement a mis beaucoup de temps avant de répondre aux appels d'aide qui provenaient des groupes de résistances polonaises et juives. Ainsi, Gutman relance le débat sur les relations entre les Juifs et les Polonais en donnant une place importante aux organisations juives et polonaises, mais surtout au gouvernement en exil qui est demeuré trop longtemps inactif face aux sorts des Juifs de Pologne.

Nous avons analysé en dernier lieu l'œuvre de Gunnar S. Paulsson. Comme nous l'avons spécifié, l'œuvre de Paulsson nous servait de contre-exemple, cela tient à ce que cherche aussi à mettre en lumière les différentes analyses qui ont été faites sur les relations entre les Juifs et les Polonais durant l'Holocauste. Paulsson, fils d'une Juive polonaise survivante du Ghetto de Varsovie, n'a pas la même approche que les historiens cités précédemment. Rappelons que même si l'historien admet que certains Polonais ont profité des Juifs et les ont dénoncés, ses conclusions sont à l'opposée de celles de Ringelblum, Hilberg et Gutman. Ces différences s'expliquent non pas par les sources utilisées (puisque Paulsson utilise des sources aussi variées que nombreuses qui sont aussi celles des historiens nommés ci-haut), mais bien la manière dont il les traite. Nous l'avons souligné, l'historien doit découper ces sources afin de leur faire dire autre chose. De plus, les statistiques qu'il utilise pour expliquer le nombre d'aidants versus le nombre de dénonciateurs sont tirées de sources incomplètes (les archives de Zegota, par exemple).

En faisant l'analyse de ces quatre œuvres, nous cherchions à démontrer que cette écriture historique, contrairement à d'autres, s'est faite sur une longue période puisqu'avec les époques, de nouvelles sources apparaissent, mettant en lumière de nouveaux pans de l'histoire. Les mentalités changent elles aussi avec le temps et viennent modifier la pensée historique.

ET MAINTENANT ?

Malgré les nombreuses publications concernant les relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande, aucun consensus ne semble possible. La Pologne a connu au cours des années 2010 une montée importante du nationalisme. Comme nous l'avons constaté dans le dernier chapitre, la Pologne tentait déjà au début des années 2000 de redorer son histoire à travers la transformation des manuels scolaires. Aujourd'hui, nous voyons que ce nationalisme s'est transformé dans une droite identitaire qui cherche non seulement à évincer les Juifs de l'histoire de la Pologne, mais aussi à repousser la minorité juive en dehors des frontières de la Pologne. À titre d'exemple, notons la loi interdisant les abattoirs casher et halal passée en 2012, sous prétexte de cruauté envers les animaux. Nombreux sont ceux qui ont vu cette nouvelle loi comme un geste de xénophobie et non de protection des animaux puisque la Pologne est un pays où la chasse ne connaît pas de quotas et où il n'y a pratiquement pas de recours aux droits des animaux.

Une autre démonstration de l'antisémitisme latent en Pologne se retrouve dans un sondage effectué auprès d'adolescents polonais. La Pologne soulignait en 2013 la commémoration du soixante-dixième anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Pour cette occasion, la communauté juive de Varsovie et avec elle *l'Institut Homo Homini* ont invité les élèves d'une vingtaine de lycées à répondre à des questions concernant le passé des Juifs de Pologne. Selon le *Courrier international*¹⁴³, qui rapportait la nouvelle, les résultats sont consternants. Les administrateurs du sondage notent une véritable incompréhension des événements entourant l'Holocauste. En effet, 44% des jeunes répondants attestent que les Juifs et les Polonais ont souffert autant durant la Seconde Guerre mondiale. « Étonnant, quand on sait que 90% de la population juive a été exterminée et 10% de la population polonaise ¹⁴⁴» estime le Dr Michal Bilewicz du centre de recherche sur les préjugés de l'Université de Varsovie. Aussi, le sondage montre que la majorité des élèves croient que l'insurrection du Ghetto de Varsovie est un événement mineur de l'histoire de la ville. Les résultats les plus frappants de ce sondage ne concernent pourtant pas les faits historiques, mais bien les réflexions des jeunes par rapport à leur histoire. Ainsi, plus de 60% des répondants affirment avoir une aversion envers les Juifs, même s'ils n'en connaissent pas personnellement. Le Dr Michal Bilewicz conclut que cette conscience historique particulièrement médiocre des élèves varsoviens reflète la faiblesse du niveau de l'enseignement, ainsi qu'un antisémitisme toujours présent en Pologne.

¹⁴³ OSTAPKOWICZ, Iwona, Pologne Jeunes et déjà antisémites, *Courrier International*, 19 avril 2013
<http://www.courrierinternational.com/article/2013/04/19/jeunes-et-deja-antisemites>

¹⁴⁴ *Idem.*

Si cette thèse se voulait avant tout une mise en relief de la littérature historique concernant les relations entre les Juifs et les Polonais sous l'Occupation allemande, elle nous a permis de constater que l'écriture de l'histoire est toujours en mouvement et qu'elle est donc toujours en proie à des difficultés innombrables, que l'on ne peut cacher, mais dont il convient précisément souligner l'importance et l'ampleur. Elle vient aussi exhiber les trous de l'histoire, marquer ses sutures, interroger ses lacunes. Les ouvrages historiques sur les relations entre les Juifs et les Polonais sont donc dans l'impossibilité même de présenter un objet lisse, poli, et doivent donc reprendre sans cesse la question du *pourquoi*. Cet appel au *pourquoi* s'inscrit, entre histoire et mémoire, dans la formation d'une conscience historique et d'un sujet critique par lesquels pourra se poursuivre, par le perpétuel travail de recherche et de renouvellement, la quête de la vérité.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

BOROWSKI, Tadeusz, *Le monde de pierre*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1992, 390 pages.

BORWICZ, Michel, *L'insurrection du ghetto de Varsovie*, Paris,

CZERNIAKOW, Adam, *Carnets du ghetto de Varsovie*, Paris, Éditions La découverte, 2003, 282 pages.

EDELMAN, Marek, *Mémoires du ghetto de Varsovie*, Paris, Éditions Liana Levi, 1999, 123 pages

GRADOWSKI, Zalmen, *Au cœur de l'enfer*, Paris, Éditions Kimé, collection Texto, 2001, 239 pages.

KAPLAN A, Chaim, *Chronique d'une agonie*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 2009, 472 pages.

LASNER, Rutka, *Le journal de Rutka*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2008, 118 pages.

LEWIN, Abraham, *Journal du ghetto de Varsovie. Une coupe de larmes*, Paris, Éditions Plon, 1990, 303 pages.

MALACHI, Hinda, « Hinda and Chanina Malachi diary », in *Journal of the Polish Center for Holocaust Research*, 2008 p. 210 to 234.

MILCH, Baruch, *Can heaven be void ?*, Yad Vashem, Jerusalem, Editing Foreword by Shosh Milch-Avigal, 2003 p. 114 to 163.

PERECHODNIK, Calel, *Suis-je un meurtrier ?*, Paris, Éditions Liana Levi, 1995, 355 pages.

RAJCHMAN, Chil, *Je suis le dernier Juif Treblinka (1942-1943)*, Paris, Éditions les Arènes, 2008, 152 pages.

RINGELBLUM, Emmanuel, *Chroniques du ghetto de Varsovie*, Paris, Édition Robert Laffont, 1958, 371 page.

TURKOV, Ionas, *La lutte pour la vie*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2005, 388 pages.

WIERNIK, Jankiel, *Une année à Treblinka*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2012, 189 pages.

ÉTUDES SUR L'HOLOCAUSTE

Inferno of choices Poles and the Holocaust, Edited by Sebastian Rejak and Elzbieta Frister, Warsaw ficyna Wydawnicza RYTM, 2012, 415 pages.

BENSSOUSSAN, Georges, *Génocide pour mémoire*; Paris, Édition du Félin, 1989, 262 pages.

BROWNING, Christopher, *Les Origines de la solution finale L'évolution de la politique antijuive des nazis septembre 1939-mars 1942*, Paris, Société d'Éditions Les Belles Lettres 2002, 1023 pages.

BROWNING, Christopher, *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*, Paris, Édition Les Belles Lettres, 2009, 278 pages.

COQUIO, Catherine et Aurélia Kalinsky, *L'Enfant et le génocide Témoignage sur l'enfance pendant la Shoah*, Paris, Édition Robert Laffont, 2007, 1264 pages.

FRIEDLÄNDER, Saul, *L'Allemagne nazie et les Juifs, les années de persécutions, 1933-1939*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, 400 pages.

FRIEDLÄNDER, Saul, *L'Allemagne nazie et les Juifs, les années d'extermination, 1939-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, 345 pages.

FRIEDMAN, Philip, *Their Brothers' Keepers*, New-York, Holocaust Library New-York, 1978, 232 pages.

GRABOWSKI, Jan, *Je le connais, c'est un Juif! Varsovie 1939-1943 : le chantage contre les Juifs*, Paris, Éditions Calmann-Lévy : Mémorial de la Shoah, 2008, 176 pages.

GRABOWSKI, Jan, *Hunt for the Jews, Betrayal and Murder in German-Occupied Poland*, Bloomington, Indiana University Press, 2013, 303 pages.

GROSS, Jan T., *Neighbors*, Toronto, Penguin Books Canada Ltd, 2001, 214 pages.

GROSS, Jan T., *Fear Anti-Semitism in Poland After Auschwitz*, New York, Random House Trade Paperback Editions, 2007, 303 pages.

GROSS, Jan T., *Golden Harvest*, New York, Oxford University Press, 2012, 135 pages.

GUTMAN, Israel, *Unequal victims : Poles and Jews in World War II*, New-York, Holocaust library, 1986, 238 pages.

GUTMAN, Israel, *Resistance*, Boston, United States Holocaust Memorial Council, 1994, 277 pages.

HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe I, II & III*, Paris, Éditions Gallimard coll. Folio (pour la traduction française), 1973, 2224 pages.

KISCH, Egon Erwin, *Histoires de sept ghettos*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1992, 167 pages.

LONGERICH, Peter, *Holocaust The Nazi Persecution and Murder of the Jews*, New-York, Oxford Press University, 2010, 645 pages.

PAULSSON, Gunnar S., *Secret City The Hidden Jews of Warsaw, 1940-1945*, New Haven and London, Yale University Press, 2002, 298 pages.

PREKEROWA, Teresa, *Zegota commission d'aide aux Juifs*, Paris, Éditions du Rocher, 1999, 389 pages.

RINGELBLUM, Emmanuel, *Polish-Jewish Relations During the Second World War*, New-York, Northwestern University Press, 1986, 376 pages.

SZUREK, Jean-Charles, *La Pologne, les juifs et le communisme*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2010, 408 pages.

TEC, Nechama, *Christian rescue of Jews in Nazi-Occupied Poland When Light Pierced the Darkness*, New-York, Oxford University Press, 1985, 262 pages.

WIEVIORKA, Annette, *L'Ère du témoin*; Paris, Éditions Plon, 1997, 185 pages.

WIEVIORKA, Annette, *Auschwitz La mémoire d'un lieu*, Paris, Édition Robert Laffont, 2005, 286 pages

ARTICLES

BAUER, Yehuda, « The Holocaust » in *Historical Perspective*, Washigton, University of Washington Press, 1980, p. 50-93

DREIFUS, Havi, « Changing Perspectives on Polish-Jewish Relations During the Holocaust » in *Search and research lectures and papers*, Yad Vashem, The International Institute for Holocaust Research and Center for Research on the Holocaust in Poland, 2012, 99 pages.

GRABOWSKI, Jan, « Le chantage et la dénonciation des Juifs de Varsovie, 1939-1943 », dans WIEVIORKA, Annette et Jean-Charles Szurek; *Juifs et Polonais 1939-2008*; Paris, Éditions Albin Michel, 2009, pages 17-32

LAPIERRE, Nicole, « Des bouteilles à la terre, des archives pour l'avenir », *Sociologie et société*, vol. 29, no2, 1997, p.11-19

MARK, B, « l'insurrection du Ghetto de Varsovie », dans *Le livre noir sur l'extermination scélérate des juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne durant la guerre de 1941-1945*, texte et témoignages réunis par Ilya Ehrenbourg et Vassili Groosman, Paris, Édition Solin, 1995, p.1006-1028.

SZAYNOK, Bozena, « Mémoire de l'insurrection du ghetto de Varsovie », dans WIEVIORKA, Annette et Jean-Charles Szurek; *Juifs Polonais 1939-2008*, Paris, Éditions Albin Michel, 2009, pages 413-433

ÉTUDES GÉNÉRALES SUR L'HISTORIOGRAPHIE

HARTOG, François, *Régimes d'historicité, présentisme et expérience du temps*, Paris, Édition du Seuil, 2003, 257 pages.

POPPER, Karl, *The Poverty of Historicism*, New York, Rutledge Classics, 2002, 156 pages.

RICOEUR, Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, 363 pages.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, 699 pages.

TODOROV, Tzvetan, *Mémoire du mal tentation du bien Enquête sur le siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2000, 355 pages.

TRAVERSO, Enzo, *L'Histoire déchirée*, Paris, Édition du cerf, 1997, 139 pages.

TRAVERSO, Enzo, *Le passé modes d'emploi, histoire, mémoire, politique*, Paris, Édition La Fabrique 2005, 136 pages.

TRAVERSO, Enzo, *L'histoire comme champ de bataille*, Paris, Édition La Découverte, 2011, 299 pages.

ARTICLES

PROST, Antoine, « Histoire, vérités, méthodes », dans *Le débat*, no 92 novembre-décembre 1996, p. 127-140.

ÉTUDES SUR L'ANTISÉMITISME

MINCZELES, Henri, *Une histoire des Juifs de Pologne Religions, culture, politique*, Paris, Éditions La Découverte, 2006, 384 pages.

POLIAKOV, Léon, *Les juifs et notre histoire*, Paris, Éditions Flammarion, 1973, 246 pages.

POLIAKOV, Léon, *L'histoire de l'antisémitisme tome I & II*, Paris, Édition Calmann-Levy, 1997, 982 pages.